

L'ESPRIT SATIRIQUE DANS LES LETTRES PROVINCIALES
DE PASCAL.

Submitted for the degree of M.A. (French) at the
Australian National University.

by

Anthony John Evenhuis.

L'ESPRIT SATIRIQUE DANS LES LETTRES PROVINCIALESDE PASCAL.INTRODUCTION.

I

Si l'on illustrait les thèses, il y aurait en face de cette introduction le portrait de Pascal récemment découvert par Ulysse Mussalli. 1) Maxime Leroy croit lire dans l'expression du visage une certaine ironie. 2) En effet les yeux clairvoyants trahissent un esprit mi-égaré, mi-railleur, tandis que les lèvres semblent s'efforcer en vain de garder un air sérieux. Bref, ce portrait est une interprétation frappante de ce génie, foncièrement grave, parfois badin, qui nous divertit encore par l'esprit satirique de ses Lettres Provinciales.

II

Au sens de cette thèse, le mot "satire" signifie toute critique qui s'attaque aux défauts moraux, littéraires, esthétiques etc., en aiguisant ses traits par le rire. Malgré ses formes aussi variées que les sources du rire lui-même, elle est donc essentiellement une méthode de critique qui raille, qui tourne en ridicule, les imperfections qu'elle expose. Naturellement chaque satiriste apporte à ses campagnes les armes qui lui conviennent le mieux. Celles de Pascal diffèrent souvent de celles de Voltaire; les portraits de La Bruyère ne ressemblent guère aux contes d'Anatole France. Mais bien que les techniques se modifient selon l'auteur, le but central est constant.

III

Ce que nous nous proposons ici, c'est d'analyser les divers procédés satiriques dont se sert Pascal dans les Lettres

- 1) Il y en a une reproduction à la page 112 du Pascal par Lui-même d'Albert Béguin.
- 2) Preface au Port-Royal de Sainte-Beuve, p.31.

tres Provinciales. Cependant, afin de créer une "perspective" utile, il est indispensable que cette analyse soit précédée d'un bref examen de quelques détails significatifs. Il s'agit de préciser l'occasion et l'objet de sa satire et d'esquisser le climat intellectuel qui dominait en France vers le milieu du dix-septième siècle.

IV

En 1656 la lutte entre les jansénistes et les jésuites atteignait rapidement son point culminant. Depuis une quinzaine d'années les deux partis soutenaient un débat sur la doctrine de la grâce et sur la morale chrétienne. La controverse avait éclaté en 1640, quand Jansénius publia l'Augustinus, oeuvre contenant le germe du jansénisme, mais la crise véritable ne survint que lorsque les jésuites résolurent de ruiner à tout prix leurs adversaires. Ceux-là firent condamner par le pape cinq propositions, extraits de l'Augustinus, de façon à impliquer indirectement les jansénistes dans une accusation d'hérésie. En guise de contre-attaque, Antoine Arnauld, sorboniste célèbre, champion du jansénisme, leur répondit dans sa Lettre à un duc et pair, où il nia que ces propositions se trouvassent dans l'Augustinus. Alors le tour était à ses ennemis, et ils en profitèrent promptement. Ils traitèrent Arnauld de téméraire et furent sur le point de le faire censurer en Sorbonne, pour une "hérésie" qu'ils avaient découverte dans sa lettre. Les chefs jansénistes désespérèrent de son acquittement. Ils tinrent un conseil de guerre où ils s'avisèrent d'en appeler à l'opinion publique. Ce fut Pascal, laïque qui savait parler au monde, qu'ils invitèrent à devenir leur porte-parole, et ils remirent entre ses mains leurs efforts pour sauver Arnauld et, avec lui, le crédit et l'avenir du jansénisme.

V

Au premier abord il semble que toutes les chances fussent

contre Pascal. Le voilà, un individu assez ignorant en théologie, mis face à face avec cette Compagnie toute-puissante, dont l'influence s'était répandue par le monde entier. Pourtant, c'est plutôt le contraire qui est vrai. Si Pascal voulait discréditer ses ennemis et déjouer ainsi leur manoeuvre qui visait à frapper l'opinion, il pouvait exploiter contre eux toute cette accumulation de soupçons, de jalousies et de rancunes qui s'était formée depuis longtemps. Une grande partie du clergé français n'aimait guère les sentiments ultramontains de la Société. Les universités regardaient d'un oeil d'envie les progrès que faisaient leurs rivaux dans le domaine de l'éducation, tandis que beaucoup de patriotes se souvenaient encore de la Ligue et du rôle politique qu'y avaient joué les jésuites. N'oublions pas non plus les légendes anti-jésuites qui circulaient partout et dont plusieurs vivent encore aujourd'hui.

A ce premier groupe d'avantages il faut en ajouter un second, également favorable au satiriste. Nous sommes au seuil de l'ère classique, avec son besoin d'ordre, sa recherche intensive de valeurs fixes. 3) Or, peut-on s'imaginer un moment plus propice pour combattre ce probabilisme en morale, selon lequel tout est permis, tout acte tolérable? A une époque où l'on regardait de travers les moeurs peu sévères des courtisans, y avait-il rien de plus à propos que de dénoncer le relâchement des jésuites? A cet égard la supériorité de Pascal est donc évidente. Par contraste avec ses adversaires, il pouvait se référer à des idées reçues, à des lois rigoureuses et immuables. S'appuyant fermement sur l'Écriture, les Pères de l'Église, les papes et les conciles, il tenait le secret de cette autorité absolue qu'on désirait après le chaos et l'incertitude du passé et sans

3) cf. Victor Giraud, Pascal - l'Homme, l'Oeuvre, l'Influence, p.69.

laquelle la satire manque de force. Plus il insistait sur cette autorité, plus il couvrait de ridicule ceux qui n'y conformaient pas.

Aussi bien était-il au gré de son siècle par la forme de son esprit. C'était la période de transition, où le cartésianisme triomphait de la scolastique, où une méthode rationnelle remplaçait l'érudition pédantesque et la subtilité devenue absurde. Et voilà Pascal qui entrait en lice, infatigable chercheur de clarté et d'évidence logique 4), criblant de ridicule ces religieux qui s'appuyaient encore sur Aristote (qu'ils citaient et comprenaient mal), et qui poursuivaient avec tant d'enthousiasme des systèmes surannés. A une époque où le "monde" supprimait les derniers vestiges d'extravagance dans les moeurs et dans les convenances, Pascal opposa son bon goût et sa délicatesse aux fantaisies et aux injures des jésuites. Signalons enfin que Pascal s'adressa à une société qui aimait le plaisir et la conversation spirituelle, c'est-à-dire, à un milieu fort disposé à rire. Étant donné le talent de Pascal, il n'y avait plus rien à souhaiter. L'auteur des Lettres Provinciales était bien l'homme de la situation.

4) cf. G. Lanson, Histoire de la Littérature française, p. 452.

CHAPITRE I: L'INSINUATION PRÉALABLE.

I

(a) Dans aucun genre littéraire le rapport auteur-lecteur n'est plus important qu'il ne l'est dans la satire. C'est que, en poursuivant son objectif, le satiriste exploite un moyen spécial: celui du rire. Or, s'il est vrai que "le rire cache une arrière-pensée d'entente... presque de complicité avec d'autres rieurs", comme le veut Henri Bergson 1), il va sans dire que le satiriste ne parviendra jamais à ses fins, qu'en s'assurant préalablement l'approbation des lecteurs. Il se trouve donc dans une situation assez semblable à celle d'un avocat: plaidant sa cause devant la cour, ce dernier respecte l'impartialité du jury, mais il n'ignore pas qu'on peut agir sur les émotions, que, bien souvent, le coeur humain se moque des faits et des preuves. Et ainsi, quand l'occasion se présente, il fait de son mieux pour capter la sympathie des jurés - par exemple en provoquant, à ses propres dépens, la colère du juge. Mais revenons au satiriste. Lui aussi a son affaire à établir. Pourtant, chez lui ce sont les lecteurs qui vont rendre le verdict. Comment s'y prend-il donc pour les disposer à disculper ceux qu'il défend et à condamner ceux qu'il attaque? En leur faisant un exposé des faits qui emporte conviction, sans doute; mais surtout en gagnant leur faveur et leur confiance. Il s'arme de tous les trucs du métier pour s'insinuer doucement dans leur bienveillance. Jusqu'à ce qu'il ait accompli ce tour de force, il doit faire des prodiges de tact. En effet son adresse et sa circonspection doivent s'élever au point où il paraît à la fois aimable^{en} vers ses lecteurs et hostile envers ses ennemis.

(b) Tout cela ne présenta pas de problèmes à Pascal, lui qui possédait à un degré supérieur l'art de plaire.

1) Essai sur le Rire, p. 5.

Pour démontrer qu'il s'agit chez lui d'une technique calculée, et point d'un art inconscient, il suffit de citer ce paragraphe célèbre qu'il écrivit vers 1658 dans son traité, De l'art de persuader:

"...quoi que ce soit qu'on veuille persuader, il faut avoir égard à la personne à qui on en veut, dont il faut connaître l'esprit et le coeur, quels principes il accorde, quelles choses il aime; et ensuite remarquer, dans la chose dont il s'agit, quels rapports elle a avec les principes avoués, ou avec les objets délicieux par les charmes qu'on lui donne. De sorte que l'art de persuader consiste autant en celui d'agréer qu'en celui de convaincre, tant les hommes se gouvernent plus par caprice que par raison!" 2)

Ce passage confirme ce qu'a senti chaque lecteur des Pensées, savoir que Pascal avait une connaissance profonde de l'homme, et que, au besoin, il appliquait cette connaissance à ses desseins. Par son intuition psychologique il pouvait se mettre tout entier à la place de son lecteur pour l'entraîner où il voulait le conduire.

(c) Où avait-il appris cet art? L'avait-il rapporté de son passage dans le "monde"? Nous savons que, dès son enfance, il fréquentait la société de personnes telles que Mme Aiguillon, la marquise de Sablé, Miton et le duc de Roannez. Nous nous rappelons également les prétentions de Méré, "le spécialiste en l'art d'agréer, le conseiller en matière de goût" 3), qui aurait déprovincialisé le jeune géomètre pendant un voyage en Poitou (vers 1652). 4) Il serait en effet surprenant si un homme comme Pascal n'avait pas tiré avantage de sa culture mondaine. Mais ne soyons pas trop prompts à attribuer tout son art à des causes extérieures et rendons plutôt jus-

2) Pascal, Traité de l'Art de Persuader, éd. J. Chevalier, p.594.

3) L. Brunschvicg, Blaise Pascal, p.14.

4) cf. Méré, de l'Esprit, cité par J. Chevalier, Pascal, p.89.

tice à son originalité.

(d) Quant à l'influence de Méré, on ne peut guère nier qu'il y ait une ressemblance remarquable entre la doctrine de l'honnêteté selon Méré et la technique pascalienne de l'insinuation. Si cela ne nous emportait pas trop loin de l'analyse actuelle, ce serait une étude intéressante que d'établir leur rapport précis. Pour le moment nous nous bornerons à signaler des correspondances particulières et à en offrir une interprétation possible. Il se peut que la conformité s'explique d'une façon très simple. Après tout, le milieu mondain qu'observait Méré, et dont il formulait les convenances idéales, coïncidait exactement avec le public que visait l'auteur des Provinciales. Il est bien naturel alors que Pascal, observateur aussi pénétrant - pour ne pas dire plus - que Méré, ait tâché de s'identifier aux goûts de ses lecteurs. Et comment cela aurait-il pu se faire sans qu'il en résultât la conformité que nous avons notée?

II

(a) Regardons maintenant de plus près les artifices par lesquels Pascal se glisse dans les bonnes grâces des lecteurs. Selon Marguerite de Périer, on demanda à Pascal, un an environ avant sa mort, pourquoi il avait employé un style agréable, railleur et divertissant dans ses Lettres. Il répondit:

"J'ai cru qu'il fallait écrire d'une manière propre à faire lire mes Lettres par les femmes et les gens du monde..." 5)

En effet Louis de Montalte (celui qui est censé écrire ces lettres à un ami en province) est à tous égards un champion de l'honnêteté. Pour parler plus efficacement à l'honnête homme, il se fait honnête homme lui-même. Il est l'incarnation de ce "juste et subtil discernement", "cet art d'exceller en tout ce qui regarde les agréments et les bienséances de la vie", dont traite Méré. 6) Ainsi la première Lettre

5) Cité par Sainte-Beuve, op.cit., III, p.150.

6) De l'Esprit, cité par J. Chevalier, Pascal, p.90.

cherche à créer l'impression d'un homme du monde intelligent, cultivé et courtois, qui obéit comme par instinct à toutes les règles de la conversation. C'est Théophile Spoerri qui a fixé notre attention sur cet aspect de l'honnêteté pascalienne. Montalte, nous dit-il, n'oublie pas que son ami s'intéresse à la santé de leurs connaissances communes: 7)

"Je fus trouver M. N... qui se porte de mieux en mieux, et qui eut assez de santé pour me conduire chez son beau-frère qui est janséniste." (Ie L.P.)

Lorsqu'il va demander à quelqu'un un renseignement, il n'oublie pas, avant d'entrer en matière, de faire les civilités d'usage (Ive L.P.), et quand il est suffisamment renseigné, il sait aussi rompre l'entretien d'une manière polie. Comme il est peu honnête de se lever pendant que les autres parlent:

"Je leur dis en me levant, pour les quitter,..." (Ive L.P.)

(b) Et que cet honnête homme est plein de tact! Dès l'exorde de sa première Lettre il cajole habilement les lecteurs en s'associant volontiers à leur ignorance laïque - "Nous étions bien abusés." Par la suite il amplifie cette idée de solidarité:

"Nous pensions, vous et moi, qu'il était question d'examiner les plus grands principes de la grâce...mais nous étions bien abusés." (Ie L.P.)

C'est ainsi qu'il rallie insensiblement autour de lui le public et qu'il met en évidence la faculté de l'honnête homme d'entrer en contact avec tout le monde.

(c) Naturellement il ne veut pas avoir recours à la flatterie grossière. (cf. les conseils de Méré à ce sujet 8)) Chez des gens intelligents cela ne produirait que des effets fâcheux, mais apparemment il ne voit pas de mal à caresser doucement l'amour-propre des lecteurs par des louanges indi-

7) A propos de la Sincérité de Pascal, Revue d'Histoire Littéraire de la France, 1923, p.308.

8) Agréments, cité par F. Strowski, Pascal et son Temps, II, p.264.

rectes et implicites. Dans le passage suivant, par exemple, il leur accorde le privilège d'appartenir à la majorité qui représente le bon sens, tout en vouant ses victimes à l'isolement du ridicule:

"Tout ce qu'il y a de personnes au monde entendent le mot de suffisant en un même sens... toutes les femmes, qui font la moitié du monde; tous les gens de la Cour, tous les gens de guerre, tous les magistrats, tous les gens de palais, les marchands, les artisans... les seuls nouveaux Thomistes l'entendent en un autre." (Ile L.P.)

Notons l'allusion spéciale à l'importance des femmes, petite galanterie à demi moqueuse qui a dû être goûtée par les mondaines du jour. Le procédé qui consiste à citer les diverses classes sociales est d'une efficacité pareille: il donne à chaque groupe l'impression qu'il joue un rôle significatif dans la lutte de Pascal et qu'il est libre d'y participer.

(d) A ces avantages ajoutons celui de la complicité.

Malgré les persécutions acharnées, les jésuites ne réussirent jamais à arrêter la publication des Lettres, ni même à en deviner l'auteur. Pascal riait sous cape, et les lecteurs, eux qui s'amusaient à lire ces pamphlets clandestins et à les discuter avec leurs amis, ressentaient le charme du fruit défendu. Ils formaient, pour ainsi dire, une société secrète 9), dirigée par un homme mystérieux dont ils ne soupçonnaient pas l'identité. Rien de plus utile au satiriste que l'air de triomphe qui éclate dans La Réponse du Provincial, auquel la vaine fureur des jésuites mélangeait un piquant particulier:

"Vos deux lettres n'ont pas été pour moi seul. Tout le monde les voit, tout le monde les entend, tout le monde les croit."

(e) "Le ton cavalier, indifférent, mondain qui a le dessus dans les Lettres"¹⁰⁾, "le charme de l'air désin-

9) cf. D. Worcester, The Art of Satire, p.77.

10) cf. Sainte-Beuve, op.cit., III, p.72.

volte" 11), voilà deux manières de définir un nouveau aspect de l'insinuation. Pascal savait bien que la plupart de ses lecteurs ne s'intéressaient pas trop à la théologie. Aux salons de ses amis on l'avait initié à l'art d'éviter un sérieux excessif. Aussi Pascal avait-il pris le parti d'user d'un ton badin et enjoué. Or, si d'abord on se moque un peu de soi-même et de ses propres idées, il est plus facile par la suite de dire leur fait aux autres. D'ailleurs, rien de plus convaincant que la gaieté pour donner le démenti à ceux qui attribuent la critique à une humeur misanthrope.

Ces considérations-là inspirèrent en partie la comédie de la première Lettre. Le jeu commence par cette affirmation ironique:

"Je suis devenu grand théologien en peu de temps, et vous en allez voir des marques."

Déjà le lecteur soupçonne que c'est le contraire qui va arriver, et il n'est pas déçu. Pascal se donne volontiers un air candide. En laïque ingénu, il a sous-estimé la finesse des théologiens. Après quelques renseignements superficiels il croit avoir résolu le conflit qui sépare les jansénistes et les molinistes. Plein de satisfaction, il annonce que la paix sera bientôt rétablie en Sorbonne. Mais il n'y entend rien. Bien loin de savoir le noeud de l'affaire, il en est si ignorant qu'on désespère de le lui expliquer. Néanmoins il ne perd pas courage et continue à faire des faux pas avec le même enthousiasme: il choque le thomiste qui le "rebute rudement" - expression propre à évoquer la pitié bienveillante des lecteurs - il joue trop bien son rôle de janséniste et il est de nouveau embarrassé lorsqu'on lui demande de préciser le sens d'un terme qu'il emploie sans le comprendre. Montalte ne se prend donc pas au sérieux, et par là il est divertissant et sympathique.

(f) "L'air cavalier", que nous venons d'examiner, se relie

11) J. Steinmann, op.cit., p.131.

étroitement au détachement. En effet l'un et l'autre appartiennent à ces artifices insinuants qui s'entr'aident et s'entre-croisent de mille manières. Dans les Lettres I à IV, par exemple, Pascal simule une parfaite impartialité en raillant légèrement son porte-parole, "Janséniste s'il y en eut jamais" (Ie L.P.), bonhomme un peu emphatique qui croit "gagné" son compagnon dès le premier signe d'illumination. Mais avant de pousser plus loin cette analyse, notons en passant la correspondance intéressante entre les principes qui s'y rapportent dans les écrits de Méré et dans ceux de Pascal. Parmi "les infractions aux lois souveraines de la bienséance", Méré relève "l'air qui sent le palais, la bourgeoisie, la province et les affaires". 12) Selon lui, l'honnête homme "se gardera de paraître intéressé, ou simplement attaché à ses affaires, à son métier, à ses opinions". 13) Comparons à ces sentiments la pensée de Pascal:

"Il faut qu'on ne puisse (dire), ni 'Il est mathématicien', ni 'prédicateur', ni 'éloquent', mais 'Il est honnête homme'. Cette qualité universelle me plaît seul." 14)

Mais ce qui nous concerne ici, c'est de voir comment Pascal tire profit de tous ces principes-là. Au début de sa campagne il affecte une indifférence complète: "J'ai des amis de tous les partis." Il va même jusqu'à témoigner d'une générosité extraordinaire. Aussi, quand le janséniste anticipe sur le dénouement choquant de la première Lettre, Pascal refuse-t-il de "recevoir ces impressions des mauvais desseins". Il ne veut pas croire sur sa parole de telles accusations où il n'a pas d'intérêt. Toujours est-il que Pascal se ravise promptement, de peur que les lecteurs ne partagent sa générosité. Et il en est de même dans la cinquième Lettre:

12) Lettre à Mme de Lesdiguières, citée par Magendie, La Politesse Mondaine, II, p.769.

13) Méré, cité par J. Mesnard, Pascal, l'Homme et l'Oeuvre, p.53.

14) Pensées, no. 40, classement de J. Chevalier.

avant d'aborder la morale des jésuites, le satiriste nous assure encore une fois de son objectivité:

"Je ne me suis pas fié à ce que mon ami m'en avait appris. J'ai voulu les voir eux-mêmes."

Avec son habileté coutumière, il relègue au janséniste la tâche d'apporter les accusations, tandis qu'il assume lui-même le rôle noble de prendre le parti des accusés. Pourtant, ce qu'il fait en réalité, c'est de prévenir les objections des lecteurs. D'abord il dit à la décharge des jésuites qu'il n'est pas juste d'imputer au Corps les sentiments de quelques individus. Puis il interprète ingénument la coexistence de leurs décisions sévères et relâchées en supposant chez les jésuites une "liberté de dire à l'aventure ce qu'on pense". Il est vrai que le janséniste réfute bien vite ces arguments, mais Pascal n'en réussit pas moins à se donner un air magnanime.

Le personnage du janséniste est vraiment une invention brillante et qui concourt à l'effet de détachement dont nous parlons. Jusqu'à ce que Pascal ait établi sa réputation d'arbitre impartial, il s'accompagne souvent de ce "second", et chaque fois qu'il veut avancer des arguments "qui ne pouvaient se placer sans invraisemblance dans la bouche d'un honnête homme" 15), c'est le janséniste qui s'en charge. S'agit-il de prononcer un panégyrique sur la grâce efficace, il suffit de donner un coup de coude à son ami (IIe L.P.); est-il à propos d'avertir solennellement le jacobin, Pascal s'en remet simplement au janséniste (IIe L.P.) D'autre part, le satiriste fait taire sa marionnette quand elle risque de trop s'échauffer. C'est-à-dire qu'il renforce l'impression de désintéressement, tout en se laissant aller par l'entremise de son second. Mais Pascal a encore en réserve un expédient analogue. Dans la troisième Lettre il veut entamer une preuve par l'absurde. Puisque les censeurs condamnent dans

15) J. Mesnard, op.cit., p.80.

la fameuse Lettre à un duc et pair des idées qu'Arnauld avait tirées directement de saint Augustin et de saint Chrysostome, ce sont ceux-ci qui sont hérétiques. C'est excellent. Mais tout cela sent un peu le logicien de métier. Comment peut-il donc faire accepter la chose sans compromettre sa position, ni surmener son fidèle janséniste? Pascal s'avise de mettre toute cette démonstration dans la bouche de "la plupart des gens", et il conclut par cette observation ironique:

"Voilà de quelle sorte ils s'emportent, mais ce sont des gens trop pénétrants." (IIIe L.P.)

c'est que Pascal se rend compte, par le succès de ses premières Lettres, que les lecteurs le soutiennent, et qu'il peut commencer insensiblement à atténuer la rigueur de son impartialité. Enfin il s'en passera entièrement.

Jusqu'ici nous avons négligé un aspect du détachement que connaissent bien les lecteurs d'Henri Bergson. Ce philosophe fait, à propos du rire, une constatation qui s'applique également à la satire:

"L'indifférence est son milieu naturel... Assistez à la vie en spectateur indifférent, bien des drames tourneront à la comédie." 16)

D'après l'expression de Bergson, le détachement pascalien s'identifie souvent à "une anesthésie momentanée du coeur". 17) Pascal impose silence à son indignation de chrétien, parce qu'il veut divertir. Or, sans le détachement, la folie devient agaçante et le vice revêt un caractère odieux. Afin de vérifier cette observation, il suffit de relire le fragment de la dix-neuvième Lettre où, les larmes aux yeux, Pascal décrit les "lâches persécuteurs" qui médisent des vierges innocentes et qui ne peuvent répondre. Tant qu'il veut amuser les lecteurs, il se garde donc bien d'engager les émotions, et il s'adresse à l'intelligence pure. Cependant, ces efforts mêmes pour refréner des passions furieuses créent sou-

16) Op.cit., p.4.

17) Idem.

vent un élément fort dramatique. A cause de la "transparence" croissante du détachement, on entrevoit de temps en temps, sous l'extérieur calme et impassible, une colère à peine contenue.

(g) Plus haut nous avons remarqué que Pascal dépouille à dessein sa dignité d'auteur. Relions maintenant cet artifice à deux autres: l'humilité et la simplicité. Dans la vie réelle la première de ces qualités manquait parfois à notre satiriste. C'est du moins le point de vue de François Mauriac 18), et plusieurs biographes modernes sont du même avis. Ainsi Jean Mesnard nous renvoie à l'exaltation juvénile et à la joie d'une gloire naissante qui éclatent dans la Lettre Dédicatoire (juin, 1652) célébrant la machine arithmétique. 19) Toutefois on ne voit plus rien de tout cela dans les Lettres Provinciales. Selon l'usage du monde, Pascal devait cacher sa personnalité impérieuse, sacrifier le moi orgueilleux. Comme de raison Méré a beaucoup à dire sur ce sujet: il faut éviter le faste; rien de vaniteux ni d'affecté ne doit paraître dans les paroles. 20) Dans son traité de l'Esprit il écrit à propos des honnêtes gens:

"...leur moi ne s'étale pas, ils ne grossissent pas leur voix dès l'antichambre." 21)

Il est évident que Pascal est arrivé à des conclusions semblables. S'il s'agit de plaire aux lecteurs, il sait jouer un rôle humble, se rendre ridicule aubesoins. A l'art de parler il a ajouté celui d'écouter, et quand on l'accable d'éloges (La Ré^Ponse du Provincial), il rougit par modestie, les écartant par une observation spirituelle:

"Je crains que nous (Arnauld et Pascal) ne soyons pas assez connus de nos juges." (IIIe L.P.)

(h) Mais c'est en dissimulant l'érudition, en évitant

18) Blaise Pascal et sa Soeur Jacqueline, par exemple p.15.

19) Op.cit., p.28.

20) Agéments, cité par F. Strowski, Pascal et son Temps, II, p.264.

21) cité par J. Chevalier, Pascal, p.90.

l'air spécialiste, que Pascal s'abaisse le plus. "Les sciences, nous dit Méré, ne donnent pas les agréments du monde." 22) Et sans doute Pascal avait appris, lui aussi, qu'il ne faut pas être "savant parmi les dames". 23) Dans ses Lettres il substitue donc le goût mondain au pédantisme scolastique. Se posant en honnête homme peu informé des questions théologiques, il se met au niveau de ses lecteurs et y reste jusqu'à la fin. Dans la quatrième Lettre il se croit même obligé de faire des excuses ironiques pour l'alacrité du janséniste à répliquer et pour son adresse à réfuter sur-le-champ n'importe quelle doctrine:

"Mais mon second, qui avait, à ce que je crois, étudié toute cette question le matin même, tant il était prêt sur tout, lui répondit..." (IVe L.P.)

(i) Bien que Pascal cache à merveille l'air spécialiste, les dessous logiques de ses Lettres ne manquent pas de frapper l'attention du critique littéraire. "C'est un théorème qui marche", dit spirituellement Victor Giraud,²⁴⁾ et il a raison. Sans que le lecteur ordinaire s'en rende compte, Pascal donne à ses discussions la rigueur et l'évidence d'une démonstration scientifique. En bon géomètre, il signale d'abord les données. Puis il définit le problème et ce n'est qu'alors qu'il entame sa preuve. 25) Les règles du métier exigent qu'on limite chaque fois l'argument à un point précis, mais afin de ne pas fatiguer le lecteur, Pascal évite soigneusement cet abus du morcellement logique que défend Méré. 26) En même temps il réussit à dissimuler la gradation savamment calculée des raisonnements "sous le dehors d'un échange de vues spontané". 27) Ou bien, en négligeant des faits patents, il donne

22) De l'Esprit, cité par J. Chevalier, Pascal, p.89.

23) Méré: Lettre à Mme de Lesdiguières, cité par Nagendie, op.cit., p769.

24) Pascal - l'homme, l'Oeuvre, l'Influence, p.85.

25) cf. J. Mesnard: op.cit., p.81.

26) cf. Lettre à Mme de Lesdiguières, cité par Nagendie, op.cit., p.769.

27) J. Mesnard: op.cit., p.81.

à toute cette démonstration une allégresse, une souplesse et une agilité qui nous enivrent. C'est par là, surtout, que la dialectique pascalienne s'attache à ces procédés qui doivent stimuler l'intérêt et l'admiration des lecteurs.

(j) Deux aspects de l'insinuation préalable méritent une mention spéciale: involontaires plutôt que voulus, ils sont inséparables de l'homme lui-même et n'ont rien d'artificiel. Il y a d'abord cette verve et cet enthousiasme qui se communiquent aussitôt au lecteur, l'entraînant, le séduisant avant qu'il s'en rende compte. En même temps Pascal respire une assurance sereine et irrésistible à la fois. Pour peu qu'on la ressent, on ne peut plus douter ni de l'équité de son esprit, ni de la justice de sa cause.

(k) Si jamais style a exprimé clairement et parfaitement tout ce qu'il y a dans l'âme d'un écrivain, c'est bien celui de Pascal. Ce n'est pas ici le lieu de l'analyser en détail: il serait impossible, dans un seul chapitre, de faire justice à un sujet si immense. Sous le rapport de la satire, il présente cependant plusieurs aspects pertinents qui se prêtent à un examen plus sommaire.

Dans une certaine mesure le style se rattache à l'insinuation préalable - avec cette différence, bien entendu, que Pascal ne l'abandonne pas dès qu'il s'est assuré la sympathie des lecteurs. De plus, rien ne s'applique moins àxxa au style pascalien que le terme "artifice". A en juger par certaines Pensées, Pascal aurait si bien goûté le style directe et naturel, qu'il en fit un des "agréments" principaux de ses pamphlets:

"Quand on voit le style naturel, on est tout étonné et ravi, car on s'attendait à voir un auteur, et on trouve un homme." 28)

De nos jours il est difficile d'estimer la grande impression que produisit la langue des Lettres en 1656. Accoutumés aux excès du style précieux, déconcertés par les obscurités des théologiens, les lecteurs de Pascal ont dû éprouver une sur-

prise agréable à la lecture d'une prose où manquait toute affectation. Voilà un homme qui parlait comme eux, qui se passait des précautions oratoires et qui venait directement au fait!

Est-ce chez Montaigne, l'homme qui recommande un parler "simple et naïf, tel sur le papier qu'à la bouche" 29) que Pascal découvrit ce style idéal? S'inspira-t-il, peut-être, d'Épictète, philosophe stoïcien du premier siècle après J.-C., auteur des Entretiens que Pascal avait lus dans la traduction de Dom Goulu? Ceux qui connaissent ces auteurs le croiront sans hésitation - même sans ce fragment où Pascal établit lui-même un rapport entre leur style et le sien:

"La manière d'écrire d'Épictète, de Montaigne, de Salomon de Tultie (= pseudonyme de Pascal) est la plus d'usage, qui s'insinue le mieux, qui demeure plus dans la mémoire, et qui se fait le plus citer, parce qu'elle est toute composée de pensées nées sur les entretiens ordinaires de la vie..." 30)

Tout en tenant compte de ces modèles, n'oublions pas que Pascal imita, autant que possible, l'usage de la société élégante. Or, si les mondains s'exprimaient avec simplicité, condamnant les fantaisies et les vains ornements, pourquoi Pascal n'aurait-il pas fait de même? Si tant est qu'on attribue des éléments du style pascalien à des influences extérieures, il ne faut donc pas négliger le rôle de la conversation mondaine. Citons en exemple cette idée première dont s'ensuivent tant d'avantages stylistiques: la forme épistolaire. Fort à la mode parmi les polémistes et les pamphlétaires du jour, elle dégénéra le plus souvent en cadre artificiel, sans vraisemblance ni vie réelle. Mais ce n'est pas là le genre qu'adopta Pascal. Il tâcha plutôt de copier le modèle de ces lettres que les mondains s'écrivaient dans l'espérance qu'elles seraient lues et discutées dans les salons. Ainsi conçue, la lettre

29) Essais, cité par H.F. Stewart, Les Provinciales de Pascal p.ix.

30) Fragment cité par H.F. Stewart, The Heart of Pascal, p.107.

devient une forme littéraire, et il s'agit de combiner une matière intéressante avec un style parfait et un esprit pétillant - sans d'ailleurs perdre le naturel. Et voilà exactement ce qu'entreprend notre satiriste. Montalte espérait, lui aussi, qu'on lirait ses lettres à haute voix dans les cercles mondains - d'où la langue essentiellement parlée. Il est évident que, de paragraphe en paragraphe, Pascal n'a jamais perdu de vue ses lecteurs. Le plaisir qu'on trouve à lire tout haut quelques pages d'une Lettre est extraordinaire. Comment saurait-on deviner, en admirant cette "perfection souple" et cette "sublimité aisée" 31), que parfois Pascal est resté vingt jours entiers sur une même Lettre - tant il cache bien l'effort et le labeur sous une allure spontanée. Cependant Pascal ne recherche pas l'art ~~pour lui-même~~ "per se"; s'il dore la pilule de sa satire par un style exquis, c'est surtout pour faire accepter ses idées - ce qui revient à dire qu'au fond et le cadre et le style sont des procédés de l'insinuation.

Intimement lié à l'efficacité d'une langue parlée il y a ce qu'on pourrait appeler l'effet hypnotique de la période pascalienne. Tantôt emportés par l'allégresse d'un style ailé et alerte, tantôt empoignés par un mouvement passionné ou fascinés par une transition inattendue, les lecteurs se laissent aller insensiblement. Avant peu, leurs facultés critiques s'étant endormies, ils acceptent sans réserve toutes les suggestions du satiriste. Parfois il se réveillent soudain. Mais il est plus probable qu'ils continueront à lire, retenus par ce charme qui les empêche de penser.

Enfin quelques observations sur le vocabulaire. Suivant le goût mondain, Pascal s'abstient des mots savants, et s'il ne peut éviter complètement les termes barbares des collègues, il les explique toujours d'une manière simple et souvent pittoresque. La définition du mot "prochain" dans la première

31) G. Lanson, op.cit., p.463.

Lettre est un bon exemple :

"Et ainsi, leur dis-je, avoir le pouvoir prochain de passer une rivière, c'est d'avoir un bateau, des bateliers et des rames, et le reste, en sorte que rien ne manque."

On remarquera dans ce passage les mots familiers et les termes concrets. C'est de cette façon que Pascal ajoute un peu de vie et de couleur à la langue qu'il avait apprise dans les salons. Notons aussi qu'il se répand en excuses chaque fois qu'il est obligé d'introduire un mot barbare. A force de répétition ce stratagème devient un procédé indirect de la satire.

Lanson relève avec raison la propriété du choix de mots.³²⁾ Il est vrai que le vocabulaire de Pascal a contribué, dans une certaine mesure, à la perfection de la langue classique qu'emploieraient Racine et Bossuet³³⁾, comme la prose pascalienne est restée un modèle pour tous ceux qui cherchent un style clair et naturel. Parfois on exagère ces mérites, et, peut-être, Victor Giraud va-t-il trop loin en affirmant que les Lettres Provinciales constituèrent l'oeuvre attendue qui fixa la langue.³⁴⁾ Mais toujours est-il que Pascal a mis au point une méthode d'insinuation, c'est-à-dire, un style, dont la valeur intrinsèque dépasse de loin sa fonction originale. Même aujourd'hui, après tant d'années écoulées, nous lisons toujours les Lettres pour le plaisir pur et simple de la lecture.

32) G. Lanson, op.cit., p.463.

33) cf. Chateaubriand, Le Génie du Christianisme, III, II, 6.

34) Pascal - l'Homme, l'Oeuvre, l'Influence, pp 71 et 90.

CHAPITRE II: PASCAL AVOCAT.

I

Par rapport à l'insinuation préalable nous avons comparé Pascal à un avocat. Revenons maintenant à cette analogie. Poursuivée un peu plus loin elle met en valeur tous ces procédés du barreau qui prêtent aux Lettres Provinciales un caractère spécial. La façon ingénieuse dont Pascal arrange le débat, l'esprit de parti auquel il succombe comme malgré lui, l'éloquence passionnée et cette brutalité judiciaire sans pitié - voilà autant d'éléments de la satire pascalienne qui font penser à la technique d'un avocat.

(a) Relevons d'abord la tactique pascalienne consistant à stimuler la curiosité et l'imagination des lecteurs, et examinons, par exemple, la sixième Lettre. Tout en ridiculisant les excès de la casuistique, Pascal s'est avisé de faire un peu de publicité pour La Théologie Morale (le jésuite Escobar y compila les décisions de vingt-quatre casuistes).

Il commence la réclame par une allusion ironique à la popularité inattendue du livre, laquelle est due à ses Lettres:

"...j'eus de la peine à le trouver. Je ne sais ce qui est arrivé depuis peu, qui fait que tout le monde le cherche."

Bientôt il renouvelle la campagne: le bon Père lui recommande de lire en particulier "un bel exemple de la manière d'interpréter favorablement (c'est-à-dire, d'éluder spécieusement) les bulles". Pascal le lit en effet, mais au lieu de le rapporter aux lecteurs, il en fait un grand mystère. Par cet artifice simple il pique l'attention des lecteurs et en appelle à la puissance de l'imagination qui gonfle toujours ce qu'elle ne sait que par ouï-dire:

"Je n'ose vous le rapporter, car c'est une chose effroyable."

Quelle discrétion! Quels égards pour l'innocence des lecteurs! Mais pourquoi l'auteur les renvoie-t-il à l'alinéa exact où

se trouve cette monstruosité, sinon pour les encourager à le lire, ou du moins pour leur faire comprendre que c'est quelque chose de bien atroce? Il est beau de pouvoir médire comme cela sous le couvert de la "respectabilité".

(b) Parmi les ruses de guerre qui conviennent à un avocat, sinon à un honnête homme, est celle de tirer parti des aveux. Pascal l'exploite à plusieurs reprises. Ce qu'il faut admirer chez lui, pourtant, c'est l'art avec lequel il amène et enchâsse ces aveux car, d'un point de vue dramatique, rien n'est plus difficile que d'induire un personnage à dire des choses qui portent atteinte à sa réputation, sans que cela semble artificiel ou ridicule. Les extraits suivant de La Satyre Ménippée donnent une idée assez juste de ce qui arrive quand un aveu est inséré sans vraisemblance. (C'est Mayenne qui harangue solennellement les États de Paris:)

"Messieurs, vous serez tous témoins que, depuis que j'ai pris les armes pour la Sainte Ligue, j'ai toujours eu ma conservation en telle recommandation, que j'ai prié de très bon coeur mon intérêt particulier à la cause de Dieu." et dans le même discours:

"Je ne veux passer sous silence les artifices, ruses et inventions dont j'ai usé pour amuser et retenir le peuple."
(Harangue de Monsieur le Lieutenant.)

L'effet burlesque de ces passages provient de la naïveté incroyable que l'auteur (Rapin?) attribue à Mayenne. Les orateurs qui prennent la parole après le Lieutenant, à l'exception de d'Aubray, renchérissent encore sur ces indiscretions. Sans aucune provocation ils trahissent sans cesse leurs plus secrètes pensées. Vu le ton bouffon de l'oeuvre, ce procédé ne déplaît pas, même s'il est souvent très forcé. Mais Pascal ne peut pas se permettre de telles libertés. Chez lui il ne s'agit pas de faire rire par n'importe quel moyen, mais plutôt de divertir d'une façon raffinée et artistique. Par conséquent, s'il emploie de temps en temps des artifices

semblables, il les rend plus délicats, plus subtils. Avant tout il les encadre naturellement, car c'est la mise en scène qui compte. Toutes ces qualités se rencontrent dans la confession du thomiste (IIIe L.P.). Quand Pascal a expliqué à son interlocuteur les conséquences funestes qui doivent résulter de la duplicité jacobine sur la "grâce suffisante", le pauvre homme est un peu accablé. Il ne sait que répondre. Alors Pascal se met à lui parler doucement "pour le rassurer". En même temps il l'invite adroitement à épancher son coeur, en lui adressant des reproches quasi bienveillants :

"Mais après tout, mon père, à quoi avez-vous pensé de donner le nom de "suffisante" à une grâce que vous dites ... insuffisante en effet?"

Le thomiste donne dans le piège. Voulant s'excuser, il laisse échapper des confidences qui compromettent tout son parti et qui font preuve de faiblesse, de lâcheté et de sournoiserie. Ses supérieurs, dit-il, s'étaient engagés, par politique, à soutenir les jésuites. De crainte d'être décriés comme des calvinistes, ils avaient dû ^{dé}layer un peu la doctrine de saint Thomas :

"... que pouvions-nous mieux faire, pour sauver la vérité sans perdre notre crédit, sinon d'admettre le nom de grâce suffisante, en niant néanmoins qu'elle soit telle en effet?"

Voilà une confession qui n'est ni artificielle ni burlesque, et dont l'air authentique emporte conviction. Ce n'est pas l'aveu cynique d'un criminel endurci, mais la plainte d'un homme peureux qui fait piteuse mine et qui tâche en vain de se justifier. Cependant, il s'attache à ce procédé un certain inconvénient. Bien qu'il n'y ait guère de moyen qui soit plus propre à discréditer un adversaire, tout cela revient à trahir des confidences. Et, il faut en convenir, ce n'est pas tout à fait l'action d'un honnête homme.

C'est pourquoi le genre d'aveu, où l'adversaire fait une bévue par imprudence ou par aveuglement moral est, peut-être

préférable. Il y en a un exemple typique dans la neuvième Lettre. Pascal feint d'admirer la méthode d'interprétation selon laquelle on définit un péché grave d'une telle façon que personne ne s'aviserait jamais de le commettre. Jusqu'à ce point, le bon Père a évité d'énoncer le principe général (qui est infâme), et il s'est borné à citer des décisions isolées. Or, Pascal veut tirer de sa victime une confession claire et sans équivoque. Se servant de son artifice de prédilection, comme dans le premier exemple, il pose donc une question apparemment innocente:

"Et d'où vient-il, mon Père, que vous n'étendez pas cette méthode à toutes sortes de cas... afin qu'on ne péchât plus en satisfaisant ses plaisirs?"

Sur quoi le Père ingénu lui explique qu'il n'est pas toujours nécessaire "de changer pour cela les définitions des choses". Pascal est content. Que voudrait-il de plus? L'accusé vient de se condamner par ses propres paroles et sans le savoir!

(c) De même que l'imagination dépasse souvent la réalité, de même on peut insinuer (faire entendre par des artifices sans le dire nettement) ce qu'on ne saurait jamais démontrer. Surtout s'il s'agit de faits connus de tous, une allusion voilée ou une observation équivoque fait parfois plus d'effet qu'une accusation directe. Ce qui nous amuse, en ce cas, n'est pas seulement l'adresse ou la malice du satiriste, mais aussi le fait que nous reconnaissons son jeu. ("Ah, je comprends ce qu'il veut dire!") Un troisième aspect amusant de l'insinuation est qu'elle n'admet pas de réplique. Puisque le satiriste se sert de mots couverts ou de longs détours, la victime ne peut trouver rien à redire. En se plaignant il s'exposerait plutôt à des soupçons, car "qui se sent morveux se mouche". Notons cependant que cet artifice n'appartient pas forcément à la satire. Il serait facile de signaler plusieurs exemples qui n'amuse guère, et où Pascal est loin de badiner. Conformément au sujet de cette thèse, nous ne nous occuperons que de ceux qui provoquent le rire ou, du moins, le sourire, qui tournent

en ridicule les imperfections qu'ils exposent. Les autres appartiennent à la polémique, à la médisance ou, si l'on veut, à la calomnie.

L'insinuation, comme tous les précédés de la satire, se prête à des abus. Un satiriste prévenu peut laisser entendre tout ce qu'il lui plaît, sans que le lecteur exige aucune preuve. Après tout, c'est celui-ci qui tire les conséquences, et s'il ne les aime pas, c'est son affaire. Dans l'exemple suivant, nous verrons que Pascal ne sait pas toujours éviter des insinuations injustes.

Selon l'Espagnol, Diana, les nouveaux casuistes sont préférables aux anciens Pères dans les questions de morale. Or, cet auteur rapporte, dans la préface de son livre, 296 casuistes dont le plus ancien date de quatre-vingts ans. En apparence Pascal tire de ces deux prémisses une conclusion historique:

"Cela (l'opinion de Diana sur les anciens Pères) est donc venu au monde depuis votre Société...c'est-à-dire, mon Père, qu'à votre arrivée on a vu disparaître saint Augustin, saint Chrysostome... (Ve L.P.)

et Pascal continue à cataloguer les plus célèbres Pères de l'Église. Mais en pratique cela revient à dire que les jésuites ont bouleversé les traditions les plus sacrées de l'Église - et c'est là un pur sophisme. Par le même raisonnement on pourrait attribuer aux jésuites l'invention de la machine à calculer (invention de Pascal) qui est également venue au monde depuis la Société. Ce qui est plus grave, c'est que Diana n'est même pas un jésuite. Pascal ne dit rien qui ne soit vrai à la lettre, mais la façon dont il exploite ici la vérité n'est pas fort honnête. Dans une certaine mesure Henri Lefèbvre, qu'on ne peut pas compter parmi les amis de Pascal, a raison quand il parle des "avocasseries qui se mêlent à ... la controverse". 1)

1) Pascal, Tome II, p.67.

Et ce n'est pas le seul stratagème de cette sorte. Vers la fin de la neuvième Lettre il y a une insinuation que Pascal semble avoir préméditée depuis le début de la huitième. A ce point-ci le Père casuiste, s'apercevant de l'immensité de son entreprise, commence à se presser :

"...il y a tant de choses à dire sur tous, qu'il faut être court sur chacun."

Par la suite il refuse de s'étendre sur des cas particuliers, voulant sans cesse aborder de nouvelles matières: "passons cela... celles-là suffisent...cela suffit sur ce sujet" et ainsi de suite. Enfin le Père en vient au sujet de la chasteté et soudain il ne se hâte plus. Pour ces "questions curieuses et indulgentes", "les questions les plus extraordinaires qu'on puisse s'imaginer", il a tout le temps voulu. En effet le récit de ces détails dure si longtemps, que Pascal est obligé de "prier le Père de changer de matière". Par là le satiriste nous fait entendre que le bon Père s'intéresse beaucoup à ces sujets scabreux et, en général, que les casuistes partagent son goût malsain. Afin de bien estimer la portée de cette insinuation, il faut noter qu'il s'agit de moines et de prêtres. Qu'on se rappelle également les légendes populaires relatives aux ⁰expl_^its nocturnes de ces Pères.

Dans la quatrième Lettre nous trouvons une insinuation semblable. Au milieu d'une grave discussion sur "la grâce actuelle" on vient avertir le Père jésuite (ce n'est pas le bon Père des Lettres suivantes) que "Madame la Maréchale de... et Madame la Marquise de ... le demandent, sur quoi le jésuite quitte ses interlocuteurs "à la hâte". Tout cela est fort amusant, sans doute, mais on ne saurait nier que, en exploitant ainsi des traditions gauloises, Pascal oublie parfois les convenances de salon.

Malgré ces exemples, on ferait tort à Pascal en supposant qu'il joue volontiers le rôle d'un polémiste méchant, qu'il calomnie à dessein ses adversaires. Il croit sincèrement à

la justice de sa cause, et s'il fait de temps en temps des observations peu délicates, il tâche néanmoins d'être raisonnable et même charitable. Pour tenir un juste équilibre, ne perdons donc pas de vue toutes ces insinuations dont l'à-propos est évident. Citons en exemple la sixième Lettre, où le bon Père expose les divers moyens dont se servent les casuistes pour écarter des traditions et des bulles fâcheuses. Au cours d'une explication il relève un cas spécifique:

"Vous savez quel trafic on fait aujourd'hui des bénéfices? ... C'est pourquoi il a été fort nécessaire que nos Pères aient tempéré les choses par leur prudence."

Dans cette citation l'aveu se modifie jusqu'à devenir insinuation: le Père ne se condamne pas directement, mais le sophisme euphémique de ses paroles est si frappant, que le satiriste n'a pas besoin de faire remarquer, comme il le fait ailleurs dans la Lettre: "...ils y ont agi comme pour eux-mêmes", et il se passe donc de tout commentaire.

Enfin un exemple de ce qui arrive quand l'adversaire imprudent s'avise d'objecter à une insinuation. Il s'agit d'une décision de Castro Paloa, jésuite espagnol ^{suiivant} ~~suivant~~ laquelle un magistrat peut "juger selon une opinion probable, en quittant l'opinion la plus probable, ...même contre son propre sentiment". Pascal observe malicieusement que les juges doivent être bien reconnaissants envers les casuistes de cette indulgence. Dans un de ces moments d'illumination qui lui sont bien rares, le Père devine l'arrière-pensée de Pascal, et il déclare:

"...ce n'est pas notre intérêt qui nous fait agir; nous n'avons eu regard qu'au repos de leurs consciences."

- protestation qui ne sert guère à endormir les soupçons: ce n'était pas Pascal qui l'avait dit!

(d) Jusqu'à présent nous nous sommes occupés de ces ruses de guerre, employées en toute polémique, qui ne dépassent pas les bornes de ce qui est acceptable. Il est bien vrai que

Pascal ne fait pas grâce à ses adversaires, qu'il leur laisse le moins d'avantage possible et qu'il ne leur accorde jamais le bénéfice du doute, mais cela est naturel dans une lutte où les intérêts en jeu sont de la dernière conséquence. Chaque avocat qui sait son métier fait de même, sans que cela préjuge aucunement sa réputation. Cependant, il y a limite à tout, et malheureusement Pascal ne réussit pas toujours à s'y tenir. Ce n'est pas qu'il en impose aux lecteurs ou qu'il falsifie la vérité. On connaît ce passage célèbre de la onzième Lettre où Pascal professe solennellement son absolue véracité:

"Aussi, mes Pères, je puis dire avant Dieu qu'il n'y a rien que je déteste davantage que de blesser tant soit peu la vérité..."

Mais il est si facile de se tromper. Ainsi Pascal constate à propos des rois, ce qui, par une inversion ironique, s'applique également à l'auteur des Provinciales:

"...ils sont hommes néanmoins, et non pas dieux. Les mauvaises impressions les pourraient surprendre; les faux soupçons les pourraient aigrir; la passion les pourrait emporter." (XIVe L.P.)

Dans les pages suivantes portons l'attention sur quelques cas, pertinents à la satire, qui nous montrent un Pascal prévenu, emporté et injuste. Nous laisserons à d'autres la réputation de ces charges extravagantes telles que "la politique mystérieuse des Jésuites" et ces efforts conscients que ceux-ci feraient pour ruiner "la grâce efficace". Elles ne se rapportent pas au sujet de cette thèse.

Un satiriste doit souvent altérer un peu le sens d'un passage pour en souligner les aspects déraisonnables. Mais s'il n'a pas grand soin, il les souligne si bien, qu'il fait une entorse à la vérité. C'est dans la quatrième Lettre qu'on s'aperçoit d'abord de ce danger. Pascal y a l'intention de ridiculiser "la grâce actuelle" des jésuites, c'est-à-dire,

la doctrine qu'on ne sera pas damné en punition des péchés qu'on commet sans connaître, par un acte de grâce divine, le mal qui y est. Or, comment va-t-il s'y prendre, puisque cette doctrine n'a rien de bizarre ni d'extraordinaire et que, prise en elle-même, elle constitue simplement une affaire d'opinion qui est même assez agréable à notre sentiment de justice?

C'est en créant une atmosphère, en modifiant "du tout au tout la perspective".²⁾ Suivons donc de près l'évolution de ce changement presque imperceptible. D'abord Pascal ne distingue pas les termes "ne pas être damné pour un certain péché" et "gagner le ciel". La doctrine de la grâce actuelle n'enseigne pas que des personnes, qui ne connaissent ni Dieu ni sa volonté, soient dignes du paradis. Mais c'est là ce qu'implique erronément le commentaire de Pascal:

"...voilà une nouvelle rédemption selon le Père Bauny!"

(Notons en passant que cette "nouvelle rédemption" rappelle un peu ce "nouveau catholicon, élaboré, calciné, sublimé au collège des Jésuites de Tolède", célébré par M. de Plaisance dans La Satyre Ménippée.) Un peu plus tard le satiriste ajoute l'oubli de Dieu à l'ignorance de Dieu, et il confond de nouveau la justification totale avec l'acquiescement d'un péché particulier:

"Je vois, sans comparaison, plus de gens justifiés par cette ignorance et cet oubli de Dieu que par la grâce et les sacrements."

Emporté par l'éloquence pascalienne, on ne se rend guère compte que le satiriste détourne insensiblement le sens de la doctrine. Il faut relire, en pesant soigneusement chaque mot, le célèbre panégyrique qui marque le point culminant de la Lettre, avant qu'on découvre l'altération. La doctrine moliniste enseigne bien que, si l'on ne pense jamais à Dieu, ni au mal qu'on fait (par ignorance), le péché n'est pas imputé. Mais il ne s'ensuit pas du tout que si, par un acte voulu, on a

2) L. Brunschvicg, op.cit., p.171.

gagné sur soi de ne plus penser à Dieu, "toutes choses deviennent pures", comme le veut l'ironie pascalienne.

Ne concluons pas de cet exemple que Pascal se sert consciemment de retouchements artificieux. Il semble plutôt qu'il se laisse entraîner par ses propres paroles, que son propre génie, se mélangeant à certains préjugés, l'écarte peu à peu de l'essentiel, jusqu'à ce qu'il prête aux adversaires des intentions qu'ils n'ont pas et ne pouvaient jamais avoir. Cette atmosphère nouvelle qui modifie la perspective n'est donc que l'esprit de Pascal qui joue un peu avec les idées, s'échauffe en jouant, et finit par se tromper soi-même aussi bien que les lecteurs.

Parfois c'est sa disposition à poursuivre une idée jusqu'à sa fin logique qui l'induit à faire des découvertes sensationnelles, comme dans la cinquième Lettre où Pascal outre un passage et le transforme en absurdité. Selon Escobar, "il arrive quelquefois" que la ^décision d'un docteur "fort grave" peut rendre une opinion probable. Immédiatement Pascal s'empare de cette affirmation, la poussant à son extrême logique:

"Et ainsi, lui dis-je, un seul docteur peut tourner les consciences et les bouleverser à son gré."

et par la suite il supprime souvent les nuances qui atténuent une décision, de sorte qu'il n'en atteint pas tant la véritable portée que les abus qu'en pourrait faire un logicien malveillant.

Parfois cette même disposition l'amène à étendre le sens d'un passage isolé et à en tirer des conséquences gratuites, comme dans la neuvième Lettre. Le bon Père y explique en détail que la Société répond de tous les livres de ses Pères: En effet le bonhomme serviable va jusqu'à citer les dates des règlements royaux qui se rapportent à cette universale responsabilité. (C'est qu'il ne perce pas les motifs de Pascal qui veut exploiter ces lois pour attribuer à toute la Société les extravagances de quelques individus.) Pour y mettre le comble,

il arrive à cette conclusion équivoque:

"Et de là vient qu'il ne sort aucun ouvrage de chez nous qui n'ait l'esprit de la Société."

Si l'on accepte le point de vue pascalien, cela veut dire que tous les livres des jésuites sont corrompus par le même esprit d'indulgence et de relâchement. Pour démontrer la fausseté évidente de cette insinuation, il n'est guère nécessaire d'analyser le syllogisme que supposent les paroles du bon Père: il n'y manque pas seulement la proposition mineure (que la Société obéit effectivement aux règlements royaux), mais la proposition majeure ne contient même pas la conclusion. Tout ce que Pascal aurait pu reprocher aux jésuites, c'est qu'ils étaient négligents pour ne pas avoir condamné les livres bizarres publiés par quelques uns de leurs confrères.

(e) En guise de contrepoids à ces excès, disons quelques mots sur la profonde sincérité de Pascal. Il est avocat, observations-nous. "Eh bien, déclare Havet, pourvu qu'on ajoute que cet avocat est d'une espèce fort rare, aussi convaincu et aussi touché que ses clients." 3) Sur ce point presque tous les pascalisants de notre siècle sont d'accord, et il serait difficile de renchérir sur leurs éloges. Albert Bayet parle, en tons émus, de cette sincérité qui "éclate" et "vibre", et il admire "ce ton d'impatience que Pascal prend parfois comme malgré lui pour venger la vérité méconnue". 4)

J. Steinmann, à son tour, relève respectueusement "cette indignation profonde" et "ce cri tragique de la délicatesse morale blessée" 5) qui font preuve, tous les deux, d'une sincérité au-dessus de tout soupçon. Victor Giraud avoue que les ardeurs de cette "âme violente et excessive" l'empoignent. 6) Pour conclure ce panégyrique sur la sincérité de Pascal, rap-

3) Préface à son édition des Provinciales, p.LXXVIII.

4) Les Provinciales de Pascal, pp. 79 et 51.

5) Op.cit., p.38.

6) Pascal, - l'Homme, l'Oeuvre, l'Influence, p.61.

portons les paroles éloquentes de G. Truc. Elles semblent résumer tout ce qu'on saurait dire:

"...un corps tout entier, ce corps des jésuites, est saisi comme une seule personne et secoué, pressé, étranglé avec une sainte fureur. Quand on parle ainsi, on n'a pas tort, ou on ne peut concevoir qu'on ait tort." 7)

C'est pourquoi, de bon coeur, nous pardonnons à l'avocat ses excès de rigueur et de colère, car si, quelquefois, il s'est laissé emporter, s'il n'a pas toujours été bien informé, il a servi la vérité avec un dévouement constant et absolu.

7) Pascal, son Temps et le Nôtre, p.116.

CHAPITRE III: LE SAVANT - LE LOGICIEN.

I

Plus que tout autre, peut-être, l'auteur des Lettres Provinciales a dû remarquer que la science et la logique ont des rapports définitifs avec la satire. Formé aux méthodes de la physique, accoutumé aux procédés d'une dialectique rigoureuse, il savait bien que rien n'accentue mieux le mensonge et la folie que le témoignage des sens et l'évidence d'un raisonnement juste. C'est l'application satirique de cette connaissance qui constitue la matière du présent chapitre.

"L'autorité nous est inutile pour connaître des faits qui se passent sous nos yeux." 1)

Voilà une de ces lois fructueuses dont Pascal tira tant de profit dans ses recherches sur le vide, l'équilibre des liqueurs et la pesanteur de l'air. Mais si elle était fort efficace comme procédé expérimental, elle ne l'était pas moins comme procédé satirique. En conséquence la même loi se présente à plusieurs reprises dans les Provinciales, le plus clairement peut-être, dans la dix-huitième Lettre où Pascal l'avance dans un contexte satirique:

"D'où apprendrons-nous donc la vérité des faits? Ce sera des yeux, mon Père, qui en sont les légitimes juges, comme la raison l'est des choses naturelles et intelligibles..."

En effet c'est encore la même conviction, transformée en principe de l'honnêteté, que nous avons étudiée au premier chapitre.

(a) Citons maintenant quelques exemples où l'honnête homme et le savant se donnent la main en vue d'un dessein commun - celui de ridiculiser l'adversaire. Dès la première Lettre on trouve des indications de cette collaboration secrète: voulant écarter l'une des deux questions qu'on agitait contre Arnauld, Pascal affirme indirectement qu'en tant que "question de fait" elle ne rentrait pas dans la juridiction de la Sorbonne:

"Et si la curiosité me prenait de savoir si ces (cinq)

1) Pascal, Préface au Traité du Vide, éd. de J. Chevalier, p.363.

propositions sont dans Jansénius, son livre n'est pas si rare, ni si gros, que je ne le puisse lire tout entier pour m'en éclaircir sans en consulter la Sorbonne." - passage qui exprime à la fois l'indépendance d'esprit d'un Méré et l'objectivité d'un Descartes. Puis, dans la neuvième Lettre, le satiriste s'attaque à la vénération aveugle des jésuites pour n'importe quel docteur de leur Société. (Notons encore une fois qu'il s'agit ici d'une disposition d'esprit qui répugne également au savant et à l'honnête homme.) Pascal attribue donc au bon Père un manifeste naïf de la crédulité. Le casuiste Lessius rejette certains passages "surannés" de l'Écriture défendant aux femmes de se parer excessivement. Or, Pascal voudrait bien savoir où le docteur a puisé ces idées peu orthodoxes:

"Et d'où a-t-il pris cela, mon Père?"

C'est la question d'un savant qui recourt automatiquement aux faits. Par contre la réponse du bon Père est une parodie admirable de la méthode scolastique:

"Il n'importe d'où il l'ait pris; il suffit que les sentiments de ces grands hommes-là sont toujours probables d'eux-mêmes."

(b) Cependant on ne peut guère placer Pascal parmi ces beaux esprits qui, même au dix-septième siècle, ne croyaient les choses que quand ils les voyaient. (cf. le L.P.) Même si le satiriste partage leur méfiance à l'égard des intrigues sorboniques, il est loin de sanctionner leur scepticisme foncièrement irréligieuse. D'après ce que nous lisons dans un célèbre passage de la quatrième Lettre, Pascal refuse simplement de consulter la religion pour prouver des faits qui tombent sous les sens:

"Eh quoi, mon Père, faut-il recourir à l'Écriture pour montrer une chose si claire? Ce n'est pas ici un point de foi, ni même de raisonnement; c'est une chose de fait: nous le voyons, nous le savons, nous le sentons."

(c) Se soumettre humblement aux faits, voilà la grande règle de Pascal, et que tous les arrogants qui s'y opposent soient sur leurs gardes! Pascal n'est jamais plus impitoyable qu'en raillant ceux qui essaient d'imposer leurs décisions sur les faits de la nature. Citons en exemple la dix-huitième Lettre où Pascal fait allusion au décret du pape contre Galilée tout en insinuant que c'étaient les jésuites qui en étaient les véritables auteurs. Peut-on s'imaginer un tableau plus drôle que celui de tous ces hommes qui croient empêcher la terre de tourner, mais qui ne peuvent s'empêcher de tourner avec elle? Aussi est-ce l'un des procédés typiques du satiriste de confronter sans cesse les opinions avec les faits - artifice qui ne manque jamais de démasquer les imposteurs ni d'amuser les lecteurs.

III

Quittons maintenant le physicien et faisons la connaissance du logicien, l'homme qui détermine la validité des opérations intellectuelles et qui analyse la disposition et le rapport des termes.

(a) Lorsqu'un satiriste a affaire à des sophistes, il va sans dire que la logique doit jouer un rôle important. Après tout, il n'y a pas d'autre science pour combattre ceux qui exploitent l'ambiguïté des mots et des constructions grammaticales. En outre elle entraîne l'avantage, que recherche chaque satiriste, d'exposer le faux en faisant naître le rire. Ce n'est point à dire qu'elle soit comique ~~en elle-même~~ per se, mais de même que la juxtaposition adroite et inattendue d'un fait sensible et d'une idée erronée est souvent amusante, de même il peut être piquant de redresser des arguments spécieux par des ^{réputations} ~~raisonnements~~ bien raisonnés.

(b) D'après un lieu commun, une des premières tâches du logicien est d'expliquer le sens précis des termes dont il se sert, car "pour raisonner juste il faut bien définir". Et Pascal ne l'ignore pas. Dans son Art de Persuader, il résume

sa dialectique en deux principes: (C'est vers 1658, après avoir écrit les Provinciales.)

"Définir tous les noms qu'on impose; prouver tout en substituant mentalement les définitions à la place des définis." 2)

Parlant des mêmes principes il écrit - et qui pourrait douter qu'il pense aux Lettres Provinciales:

"Rien n'éloigne plus promptement et plus puissamment les surprises captieuses des sophistes que cette méthode...qui suffit seule pour bannir toutes sortes de difficultés et d'équivoques." 3)

Strowski observe à juste titre que les premières Provinciales sont "une application pure et simple" de cette méthode 4), tandis que H.F. Stewart ajoute:

"If he (= Pascal) failed to induce the living Jesuit to accept this maxim, he had no difficulty in winning acceptance for it on the part of the imaginary Jesuit of the Fourth Provincial Letter. 5)

et puis il cite ce passage frappant où le jésuite donne au piège de Pascal en disant: "Vous voulez que je substitue la définition au défini; cela ne change jamais le sens du discours: je veux bien." (IVe L.P.) Et tant pis pour le jésuite: dès qu'il abandonne l'appui du jargon théologique, Pascal détruit ses arguments de fond en comble. Le jésuite de la première Lettre a plus de sens. Celui-ci défend absolument au thomiste de définir le terme "prochain":

"Voulez-vous donc recommencer nos brouilleries? Ne sommes-nous pas demeurés d'accord de ne point expliquer ce mot...?" D'ailleurs il ne réussit pas à tromper Pascal qui pénètre tout de suite ses intentions. Pour souligner l'absurdité du complot,

2) Oeuvres ^{comp}lètes, éd. de J. Chevalier, p.598.

3) Idem, p. 578.

4) Op.cit., III, p.66.

5) The Secret of Pascal, p.6.

le satiriste fait répéter les jacobins et le jésuite tous ensemble, comme de braves élèves qui ont appris par coeur leur leçon de duplicité:

"Il faut...dire, que tous les justes ont le pouvoir prochain, en faisant abstraction de tout sens."

En effet tous ces conspirateurs, qui veulent en imposer au public et à leur propre conscience, partagent le même sort - du moins dans les Lettres Provinciales. "Pascal ne se laisse pas payer de mots" 6). Par son impitoyable clarté, il tire au jour tous les abus des mots et des définitions. Ainsi il subit à sa méthode géométrique une décision du casuiste Mendoza, la dénuant de tous ces faux-fuyants, de sorte qu'un sophisme prolix se réduit à une observation claire: pour rendre permis le duel, Mendoza "évite de dire que c'en soit un" - voilà la façon dont Pascal résume en quelques mots un long paragraphe du casuiste. La tromperie, qui était déjà assez apparente dans l'original, saute aux yeux maintenant. Mais le plus comique de tout, c'est la joie du bon Père qui est enchanté de voir la pénétration de son élève. "Ho! ho! dit-il, vous commencer à pénétrer. J'en suis ravi." (VIIe L.P.) Dans la prochaine Lettre, Pascal raille un procédé analogue en attribuant ironiquement aux mots du P. Bauny une puissance occulte et mystérieuse. Ce dernier condamne catégoriquement l'usure, mais il la permet de bon coeur si, par quelques circonlocutions évasives, on évite de prononcer le mot "usure". Pascal, qui voit bien que les formules ne changent pas la substance d'un vice, conclut:

"Sans doute elles ont quelque vertu occulte pour chasser l'usure que je n'entends pas." (VIIIe L.P.)

Ainsi la fameuse méthode géométrique répond à toutes les affirmations que faisait à son propos l'auteur de l'Art de Persuader: elle débrouille les formules absconses et la termino-

6) T. Spoerri, op.cit., p.308.

logie de l'École, expose les équivoques et éclaircit même ces subtilités que les théologiens pouvaient à peine comprendre eux-mêmes. (cf. Ie L.P.)

(c) Bien adroit le satiriste qui sait réfuter les sophismes par des procédés formels sans sortir de son rôle: quand il entame une démonstration en règle, il évite les excès d'un style sec et dénué de grâce; tout en divertissant les lecteurs, il n'oublie pas de railler l'adversaire, de sorte qu'il se souvient toujours de l'essentiel. Or, Pascal est un de ces satiristes de génie. Nous avons vu qu'il tire profit de sa méthode géométrique sans jamais fatiguer les lecteurs, ni é-mousser les traits de sa satire. Cependant, en tout cela les lecteurs restent de simples spectateurs: ils suivent avec intérêt la dialectique brillante du satiriste, mais ils ne peuvent y participer. C'est pourquoi, bien souvent, Pascal écarte les arguments solides pour faire place à des procédés plus subtiles. S'étant retiré au fond de la scène, il tient toujours les ficelles, mais en même temps il invite les lecteurs à jouer un rôle plus actif, à découvrir eux-mêmes la folie et les vices de l'adversaire.

(d) Une de ces méthodes est l'exagération burlesque d'un sophisme. Habilement retouché, outré en imitation dérisoire, il devient une espèce de caricature qui est ridicule en elle-même. Dans la première Provinciale, par exemple, il y a deux arguments dont l'absurdité et l'infamie naïve n'ont pas besoin de commentaire. Sans se servir des mots "janséniste" ou "thomiste", Pascal décrit un homme qui croit que les justes ne peuvent vraiment prier Dieu que lorsqu'ils ont la grâce efficace. Puis il demande au disciple de M. Le Moine si cet homme est hérétique. Naturellement c'est une ruse: puisque les jansénistes et les thomistes sont d'accord sur cette doctrine, le docteur est forcé, s'il répond franchement, ou d'accuser Arnauld, ou d'accuser d'hérésie les thomistes. Il esquive donc la difficulté par un subterfuge, qui expose la duplicité de son parti:

"Attendez, me dit mon docteur, vous me pourriez surprendre. Allons donc doucement. Distinguo: s'il appelle ce pouvoir 'pouvoir prochain', il sera Thomiste, et partant Catholique; sinon, il sera Janséniste, et partant hérétique."

C'est le vieil artifice de donner aux mots une vertu magique, et il va de soi que Pascal ne se tient pas pour satisfait. Parlant de "pure chicanerie", de "mots équivoques et captieux", il met en évidence le caractère arbitraire de cette distinction. Mais ses adversaires coupent court à tout argument par cette preuve sublime:

"Vous le direz (= le mot 'prochain') ou vous serez hérétique, et M. Arnauld aussi; car nous sommes le plus grand nombre."

(e) Une deuxième méthode, pareille à l'exagération burlesque, consiste à composer un argument ridicule qui renferme l'essence de la position logique de l'adversaire. Dans la parabole de la deuxième Lettre, par exemple, Pascal a isolé toute l'absurdité apparente de ce "pouvoir suffisant qui ne suffit pas" des nouveaux thomistes. Un homme qu'on vient de blesser mortellement, demande à un médecin s'il a encore des forces suffisantes pour faire son voyage. Celui-ci répond que "oui", et il arrive à cette conclusion par ce beau raisonnement:

"Vous avez encore vos jambes; or, les jambes sont les organes qui suffisent naturellement pour marcher."

Malheureusement le voyageur n'a plus la force de s'en servir, et le médecin se hâte d'ajouter qu'il ne marchera jamais effectivement, si Dieu ne l'envoie un secours extraordinaire.

(f) Mais c'est sous la forme des syllogismes formels que les sophismes se prêtent le mieux à être satirisés. Ici la netteté du procédé logique suffit à dégager l'élément ridicule, et, dans cette mesure, le satiriste peut s'effacer, déléguant son autorité au lecteur. La "grande preuve" du P. Meynier appartient à cette catégorie. D'abord Pascal se borne à citer l'argument du "grand controversialiste":

(Proposition majeure): "M. de Saint-Cyran, en consolant un

un de ses amis sur la mort de sa mère, dit que le plus agréable sacrifice qu'on puisse offrir à Dieu dans ces rencontres est celui de la patience."

(Proposition mineure :) "qu'il ne croit donc pas à la messe...qui est le plus agréable à Dieu de tous."

(Conclusion :) "donc il est Calviniste." (XVIe L.P.)

On s'aperçoit aussitôt que le P. Meynier ^éraisonne gravement, non seulement en prenant au sens littéral un terme hyperbolique ("le plus agréable sacrifice"), mais aussi en concluant que ceux qui ne croient pas à la messe sont des calvinistes - les bouddhistes n'y croient pas non plus. C'est au lecteur d'élaborer ces détails. Néanmoins, le satiriste ne peut s'empêcher d'ajouter quelques mots ironiques:

"Que l'on dise maintenant que les jésuites ne savent pas raisonner!" XVIIe L.P.)

Notons que, en ce passage, le satiriste ne déforme pas les paroles de l'adversaire. Il est vrai qu'il crée une perspective convenable et que, par la suite, il donne champ libre à son ironie, mais la citation contient elle-même le germe de la satire.

(g) Cette observation s'applique également à plusieurs "pétitions de principe", c'est-à-dire, à des sophismes qui consistent à supposer comme certain et accordé ce qu'il s'agit précisément de démontrer. Dans ces raisonnements, la logique est bien enchaînée et ce sont les faits qu'il faut mettre en question. L'exemple qu'on cite le plus souvent (à propos de la loyauté de Pascal) est le syllogisme du P. Annat - l'auteur des Provinciales est de Port-Royal; Port-Royal est hérétique: ergo, l'auteur des Provinciales est h^érétique (XVIIe L.P.) - mais il y en a de plus amusants et de plus typiques. Dans la septième Lettre, Pascal reproduit ce bel argument de Lessius, dont la majeure est très discutable:

"Enfin, l'honneur est plus cher que la vie. Or, on peut tuer pour défendre sa vie: donc on peut tuer pour dé-

fendre son honneur."

L'effet est encore rehaussé par l'observation du bon Père, qui se fait inconsciemment le porte-parole de l'ironie pascalien. "Voilà des arguments en forme, s'écrie-t-il. Ce n'est pas là discourir, c'est prouver!" Mais l'honneur de l'exemple le plus évident revient au bon Père casuiste - ce qui veut dire, sans doute, que Pascal lui attribue, par artifice, un sophisme qu'il a inventé lui-même. Il s'agit de prouver qu'on peut conserver une véritable dévotion avec "un amour désordonné pour les grandeurs". Voici comment le bon Père s'y prend: d'abord il déclare que l'ambition, avec quelque excès qu'on la recherche, n'est que péché véniel. C'est-à-dire que, dès la majeure, il présuppose ce qu'il veut démontrer. Or, il n'est guère surprenant que le reste de l'argument ne lui présente pas de problèmes sérieux. Puisque les plus grands saints ne sont pas exempts de péchés véniels, continue-t-il, l'ambition n'empêche donc pas les gens d'être dévots. (IXe L.P.) Pascal ne fait aucun commentaire.

(h) Il y a plusieurs façons de s'attaquer indirectement aux sophismes. Au lieu de les réfuter par la déformation burlesque, ou bien par la simple reproduction, qui les fait s'écrouler sous le poids même de leur absurdité, le satiriste peut remettre à l'adversaire le privilège de confondre ses propres idées, Pascal se sert souvent de ce procédé-ci, par exemple dans la quatrième Provinciale. Pour défendre sa doctrine de la grâce actuelle, le jésuite a recours à cet expédient désespéré:

"...car vous ne sauriez me montrer, au moins par l'Écriture, que cela ne soit pas."

- preuve enfantine et peu valable qui anticipe cette maxime du P. Dauny, "qu'une opinion étant avancée par quelques casuistes, et l'Église ne s'y étant pas opposée, c'est un témoignage qu'elle l'approuve." (VIe L.P.) Mais revenons à la quatrième Lettre. Après que Pascal a écarté la preuve négative du Père par un

appel au bon sens, son second, le janséniste entre en voie, et celui-ci réussit bientôt à réduire le jésuite à ne pouvoir répliquer. Cependant, celui-ci ne se laisse pas abattre si facilement. "Après avoir un peu rêvé", il avance une nouvelle preuve, plus ridicule que la première. Suivant le P. Bauny, il s'avise de citer Aristote, sur quoi Pascal demande malicieusement:

"...est-il possible, mon Père, qu'Aristote ait eu cette pensée? Car j'avais ouï dire que c'était un habile homme."

En effet les doutes de Pascal sont bien fondés: le P. Bauny avait mal interprété Aristote. Au ridicule de citer un auteur païen, afin de soutenir une doctrine chrétienne, s'ajoute donc la sottise de mal comprendre ce prince des philosophes. Pour comble de mesure, le janséniste cite un autre passage d'Aristote qui réfute absolument la thèse moliniste, et Pascal conclut tout le débat en constatant:

"...qui ne s'étonnera pas de voir qu'un philosophe païen ait été plus éclairci que vos docteurs en une matière aussi importante?"

(i) Laissons maintenant les sophismes et abordons d'autres infractions aux lois de la logique dont peut tirer profit le satiriste. Habilement enchâssée, l'inconséquence logique peut devenir un des objets par excellence de la satire. Comme variation intellectuelle de cette absurdité multicolore qui fait rire le spectateur indifférent, elle offre au satiriste la double possibilité de nuire à la réputation de l'adversaire et d'amuser le lecteur. En conséquence Pascal a collectionné, dans ses Lettres Provinciales, toutes sortes de contradictions: de simples "contradictions dans les termes", aussi bien que des illogismes minutieusement élaborés.

Parfois il les invente lui-même. Rien de plus piquant, par exemple, que la façon dont il caricature la doctrine casuiste des équivoques:

"Une chose des plus embarrassantes...est d'éviter le mensonge, et surtout quand on voudrait bien faire accroire une chose fausse." (IXe L.P.)

Parfois, comme dans la deuxième Provinciale, il découvre des contradictions fictives. Ignorant que les nouveaux thomistes entendent le terme "grâce suffisante" dans un sens restreint (=suffisant à accomplir des actes de justice naturelle -cf. Strowski 7)), et profitant de son sens populaire, il établit une contradiction par une série de propositions aboutissant à la conclusion: "...c'est-à-dire que cette grâce suffit, quoiqu'elle ne suffise pas." Mais le plus souvent il expose des inconséquences authentiques. Si elles sont obscurcies par le jargon théologique, il se sert de termes plus familiers ou d'images concrètes qui font éclater la contradiction. C'est par ce procédé qu'il tire au clair la collusion des jésuites et des thomistes. Dans la première Provinciale, le disciple de M. Le Moine accepte l'explication de Pascal qu'avoir "le pouvoir prochain de voir...c'est avoir bonne vue et être en plein jour", tandis que le jacobin affirme qu'un homme a ce pouvoir; même la nuit et sans aucune lumière, "s'il n'est pas aveugle" - subtilité qui rappelle à l'esprit la parabole du voyageur blessé, que nous avons déjà citée.

Les jésuites étant peu scrupuleux dans leurs calomnies, Pascal y trouve une source intarissable de contradictions.

"Que veut donc dire ceci?" demande-t-il à ces Pères,

"Quand Diana rapporte avec éloge les sentiments de Vasquez, ...il n'est ni calomniateur, ni faussaire...au lieu que quand je représente ces mêmes sentiments de Vasquez, mais sans le traiter de 'phénix', je suis un imposteur, un faussaire et un corrupteur de maximes." (XIIe L.P.)

Puis il répond à sa propre question en concluant que les jésuites ne jugent pas selon une vérité constante, mais selon leur intérêt qui change à tout moment.

Ce principe sert de base à bien des décisions casuistes. Le P. Bauny, par exemple, n'hésite pas à justifier, dans le même traité, deux opinions contradictoires. C'est ce qu'il appelle "la double probabilité du pour et du contre". Il s'agit de la question si on peut forcer les prêtres à dire la messe tous les jours. "Non, affirme le P. Bauny, une telle loi les exposerait indubitablement au péril de la dire quelquefois en péché mortel". C'est fort bien. On ne saurait trouver rien à reprendre dans ce sentiment-là. Mais le bon Père, qui l'a rapporté, en ajoute immédiatement un autre. Selon le P. Bauny, les prêtres qui ont reçu de l'argent pour célébrer une messe peuvent la dire le jour même qu'ils ont commis un péché mortel, car "on peut toujours faire l'acte de contrition". Ainsi les prêtres peuvent dire la messe et ils ne le peuvent pas, et pour des raisons qui s'excluent. L'insolence cynique du casuiste, son indifférence vis-à-vis de la vérité, choquent ou amusent selon les sympathies des lecteurs, et si Pascal prend le parti de s'égayer, c'est simplement pour plaire au public par son air cavalier.

Les efforts des jésuites pour faire dévier le débat, et le manque d'à-propos de leurs réfutations constituent une forme spéciale de l'inconséquence. Par politique les Révérends Pères essayaient, dans leurs Réponses et leurs Apologies, de détourner les questions, par exemple en citant des passages ou des faits dont il ne s'agissait pas. Pascal fait échouer ces ruses en ramenant les Pères de force au point contesté, et il le fait si bien, que les écrits mêmes qui étaient faits pour réfuter le satiriste, mettent en évidence la sottise des jésuites:

"Je vous dis que vous anéantissez la morale chrétienne... et vous me parlez de la mort du Père Mester, que je n'ai vu de ma vie. Je vous dis que vos auteurs permettent de tuer pour une pomme, et vous me dites qu'on a ouvert un tronc à Saint-Merri." (XIII^e L.P.)

(j) Parmi les artifices qui servent à "mettre en oeuvre" l'inconséquence logique relevons ensuite l'argument ad hominem. Ridiculisant l'adversaire en lui opposant ses propres paroles, ce procédé fait les délices de notre satiriste. "Qu'il est avantageux, mes Pères, observe Pascal dans sa quinzième Lettre, d'avoir affaire à ces gens qui disent le pour et le contre! Je n'ai besoin que de vous-mêmes pour vous confondre." Et à l'instant même il se met à le prouver. Mais l'exemple le plus typique se trouve dans la neuvième Lettre. Pascal y demande au bon Père quelle est l'opinion des casuistes sur l'envie. En guise de réponse, le jésuite cite le P. Bauny: (noter le jeu de mots anodin)

"...l'envie du bien temporel n'est que vénielle, car le bien qui ~~xxxxx~~ se trouve ès choses temporelles est si mince, et de si peu de conséquence pour le ciel, qu'il est de nulle considération devant Dieu et ses saints." Aussitôt le satiriste se souvient d'une décision casuiste touchant le meurtre, et il proteste d'un air naïf:

"Si ce bien est si mince et de si petite considération, pourquoi permettez-vous de tuer un homme pour le conserver?"

Déjà Pascal "a rivé son clou", mais il l'enfonce encore davantage en donnant au Père l'occasion de répliquer. Point du tout déconcerté, celui-ci écarte simplement l'argumentation de son collègue:

"C'est que le bien est de nulle considération devant Dieu, mais non pas devant les hommes."

Ainsi le satiriste nous fait entendre, d'une façon amusante, un de ses thèmes centraux: les jésuites jugent selon des principes humains ou divins comme bon leur semble et, au besoin, ils se contredisent les uns les autres sans se soucier de rien.

Un procédé analogue à l'argument ad hominem consiste à prolonger une idée de l'adversaire jusqu'au point où celui-ci exprimerait le contraire de sa pensée.⁸) Pascal se sert d'abord

8) cf. H. Bergson, op.cit., p.89.

de cet artifice dans la troisième Lettre, où il retourne habilement la censure contre les censeurs. Selon le satiriste, "la plupart des gens" sont de mauvaise humeur: on leur avait donné à croire que M. Arnauld était coupable d'une noire hérésie, mais maintenant il leur semble plutôt que le pauvre homme est la victime d'une calomnie infâme. Dans tous les ouvrages d'Arnauld, les censeurs - eux qui sont "ses plus déclarés ennemis" - n'ont trouvé que trois lignes à reprendre, et il se trouve que celles-ci sont tirées des plus grands docteurs de l'Église grecque et latine. Aussi la censure même prouve-t-elle l'innocence d'Aranauld:

"...quelle plus haute marque peut-on produire de la foi de cet illustre accusé?"

Il va sans dire que ce n'était pas là l'intention des censeurs, et c'est précisément l'illogique de ce dénouement - l'inversion des rôles - dirait Bergson 9) - qui est divertissant.

(k) Une adaptation très efficace de l'argument ad hominem combine deux arguments de l'adversaire, de manière qu'il se prenne au piège de ses propres subterfuges. Citons en exemple la treizième Provinciale. Pour nier que, selon les casuistes, on puisse tuer pour un soufflet - opinion que Pascal prit chez Lessius - les jésuites avaient avancé une opinion de Vasquez. Ce dernier traite de païen une telle proposition, ajoutant que "les plus scélérats d'entre les hommes le reconnaissent". Pascal retourne ce procédé illogique contre Lessius en concluant:

"A quoi sert-il donc maintenant de produire ce passage de Vasquez contre les sentiments de Lessius, sinon pour montrer que Lessius est un 'païen' et un 'scélérat' selon Vasquez, et c'est ce que je n'osais pas dire."

L'exemple suivant ressemble beaucoup à celui que nous venons d'examiner, et il serait superflu, s'il ne servait pas à démontrer que, entre les mains d'un satiriste, les procédés de la logique peuvent se prêter à des attaques cruelles,

on dirait presque, sadistiques. En 1644, écrit Pascal dans la quinzième Lettre, les jésuites reconnurent qu'une certaine maxime était détestable, mais qu'il n'y en avait marquée ni vestige dans un livre du P. Bauny. En 1656, ils avouèrent qu'elle était du P. Bauny tout en protestant qu'elle était innocente. De ces deux aveux le satiriste tire toutes les conséquences qu'il désire;

- (1) Puisque les réponses s'entredétruisent, les jésuites sont des imposteurs.
- (2) Puisqu'ils autorisent une maxime qui est détestable, par leur propre confession, ils cherchent à corrompre la vérité.
- (3) La seule chose commune aux deux réponses étant l'innocence prétendue du P. Bauny, les jésuites se moquent de la vérité, ne s'intéressant qu'à protéger leurs confrères.

Il n'est guère nécessaire de commenter sur le caractère outré de ces conclusions: la première est une généralisation injuste; la deuxième ne suit pas du tout des prémisses, tandis que la troisième est également une généralisation assez forcée.

(1) Enfin l'argument ad hominem prend parfois la forme d'un dilemme, c'est-à-dire d'un "argument présentant deux propositions contradictoires dont on laisse l'alternative à l'adversaire, certain que l'une comme l'autre le convaincra." 9) De ce procédé la douzième Provinciale nous fournit un exemple fort amusant. Les jésuites s'en étaient pris à Pascal pour avoir attribué à Lessius un certain passage sur la banqueroute. Le satiriste se défend en enfermant ses calomnieux dans un dilemme dont ils ne peuvent se tirer. Puisqu'il a pris le passage en question chez Escobar, nous dit Pascal, et que ce casuiste associe son opinion à celle de Lessius, il n'y a que deux alternatives: si le passage est en effet de Lessius, les jésuites sont des imposteurs; s'il ne l'est pas, c'est Escobar

9) Dictionnaire de M. E. Littré, "dilemme".

qui est l'imposteur. Puis le satiriste fait ressortir son argument en concluant:

"de sorte qu'il faut maintenant par nécessité que quel-
qu'un de la Société soit convaincu d'imposture. Voyez
un peu quel scandale!"

et il se moque malicieusement de leur imprudence:

"Aussi vous ne savez prévoir la suite des choses."

Il y a bien du sel dans cette observation-ci: le satiriste n'insiste pas sur la malhonnêteté de ses adversaires - il la tient pour accordée - mais plutôt sur leur sottise et leur maladresse.

(m) Dans la première partie de ce chapitre nous avons examiné la façon dont Pascal, le savant, parodie la confiance sans réserves des jésuites dans l'autorité de leurs docteurs. Étudions maintenant une méthode plus "scientifique" qui combat également les "ipse dicit" - ces pures opinions qu'on prend pour des faits incontestables. Il s'agit de l'application satirique du doute cartésien. Au cours d'une conversation (IXe L.P.), le bon Père rapporte un "beau livre" du P. Barry. Selon cet auteur, ceux qui ont pratiqué les dévotions de la Vierge peuvent assurer leur salut en disant à leur mort que "Marie répond pour eux". Or, Pascal conçoit des doutes à ce sujet, et il invite son interlocuteur à citer des preuves:

"Mais, mon Père, qui nous a assuré que la Vierge en répond?"
Le bon Père croit écarter cette question en démontrant que le P. Barry "en répond pour elle". Cependant, Pascal ne lâche pas si aisément sa proie:

"Mais, mon Père, qui répondra pour le P. Barry?"

Alors le bon Père, étonné que son élève ignore des choses si évidentes, se met à expliquer que le P. Barry est de la Société:

"Et ne savez-vous pas encore que notre Société répond de tous les livres de nos Pères?"

Pascal ne pousse pas plus loin son interrogation systématique, mais, à ce point, le lecteur est suffisamment initié au jeu

pour poser la question finale :

"Mais, mon Père, qui répondra pour votre Société?" (Nous inventons)

De cette manière implicite Pascal poursuit le doute jusqu'à son terme logique, et puisqu'on ne peut répondre à cette dernière question, tous les arguments du bon Père perdent leur force. Évidemment cette adaptation du doute cartésien ne constitue pas une réfutation logique. Pascal s'est simplement servi d'un procédé qui convient à la naïveté des jésuites. L'on connaît, probablement, ce jeu, fort goûté des petits, qui consiste à poser toute une série de questions jusqu'à ce qu'on soit obligé de se rendre.

(m) Pour compléter ce chapitre, il nous reste à analyser ce qu'on a appelé assez vaguement "une sorte de raisonnement par l'absurde".¹⁰⁾ La démonstration par l'absurde, proprement dite, établit la vérité d'une proposition, en prouvant que la proposition contraire mènerait à une conclusion fautive et illogique. Or, dans les Lettres Provinciales ce procédé ne se rencontre que rarement. Le plus souvent Pascal emploie le manœuvre inverse, qui consiste à réfuter une doctrine en montrant qu'elle entraîne des conséquences insoutenables. On

pourrait argumenter - nous en convenons - que la réfutation d'un principe suppose la preuve du principe opposé, mais, au fond, il s'agit de deux méthodes différentes. Autant que nous sachions, les Provinciales ne fournissent qu'un seul exemple de la démonstration par l'absurde, et celui-ci se trouve dans la deuxième Lettre. Pascal y prend en main la déclaration du jacobin, qu'il y a hérésie à nier la grâce efficace. Si, comme les thomistes, il admet cette doctrine, dit Pascal, il péchera contre le sens commun, puisqu'il est ridicule d'ajouter une grâce efficace à une grâce qui est déjà suffisante. Si, d'autre part, il la nie, il sera hérétique (d'après la déclaration du jacobin). De cette "nécessité inévitable d'être ou extra-

10) Castex et Surer, Manuel des Études Littéraires Françaises, XVIIe Siècle, p. 85.

vagant, ou hérétique, ou janséniste", le satiriste conclut :

"...il n'y a que les jansénistes qui ne se brouillent ni avec la foi, ni avec la raison, et qui se sauvent tout ensemble de la folie et de l'erreur."

Par contraste avec ce passage isolé, il y a toute une série de cas, où le satiriste tourne en dérision une doctrine en y associant des suites absurdes. Dans la quatrième Provinciale, par exemple, Pascal s'attaque de cette façon aux divers aspects de la grâce actuelle qu'ont avancés les docteurs jésuites. Dès le premier exemple les contradictions des termes sautent aux yeux. Certaines gens de sa connaissance, affirme Pascal, sont tellement endurcis au vice, qu'ils ne pensent jamais à Dieu. Selon le P. Bauny, l'on ne saurait donc guère imaginer des individus qui aient moins péché. Ils n'ont jamais connu leur infirmité, ni voulu d'être guéris, "de sorte qu'ils sont encore dans l'innocence de la baptême", selon M. Le Moine. Les excès mêmes qui semblaient entraîner leur perte éternelle rendent leur salut assuré. Et ainsi le satiriste continue à entasser les absurdités qui renchérissent les unes sur les autres. Enfin il se laisse emporter par son propre éloquence, et la démonstration se transforme en éloge ironique.

Dans la douzième Lettre Pascal réussit à détruire d'un coup deux décisions casuistes en condensant l'absurdité de chacune dans une seule conclusion. Selon Vasquez, les riches ne sont obligés de faire l'aumône que lorsqu'un pauvre "est menacé de quelque accident mortel, ou de perdre sa réputation". Mais ailleurs ce casuiste affirme que le pauvre qui est en cet état peut voler le riche en conscience. Le satiriste combine ces deux prémisses et en tire la conséquence admirable que Vasquez n'oblige les riches d'assister les pauvres... que lorsqu'il permet aux pauvres de voler les riches."

Citons enfin la seizième Lettre où Pascal expose l'artifice jésuite "qui était de falsifier le Concile de Trente, afin de faire que M. Arnauld n'y fût pas conforme". Pour être bon

Catholique, selon le P. Meynier, il faut croire, "avec le Concile", à la doctrine de la "présence locale". En guise de preuve, le jésuite renvoie ses lecteurs à trois canons du Concile, mais malheureusement le terme "présence locale" ne s'y trouve pas. Pascal, en tire la conclusion ironique que le Concile et tous les Saints Pères sans exception sont suspects de calvinisme, et il ajoute le reproche spirituel:

"N'avez-vous pas d'autre voie pour rendre M. Arnauld hérétique sans offenser tant de gens qui ne vous ont pas fait de mal?".

CHAPITRE IV: PASCAL HUMORISTE.

I

Au cours des trois premiers chapitres nous avons appris, peu à peu, que Pascal sait adapter à sa satire les éléments les plus divers de sa connaissance: son éducation mondaine et sa formation scientifique, les ruses de l'avocat comme les preuves du logicien, il les accomode toutes à son art d'une façon naturelle et brillante. Abordons maintenant les procédés satiriques proprement dits, et commençons par l'humour.

II

Dans leur interprétation du mot "humour", les critiques français que nous avons consultés ne semblent pas s'accorder. Peut-être cette confusion dérive-t-elle de la conviction traditionnelle que, le mot étant d'origine anglaise, l'idée qu'il représente doit se rapporter, elle aussi, à l'esprit anglo-saxon. Le même préjugé pourrait expliquer comment on en est arrivé à réunir sous ce terme des tournures d'esprit aussi disparates que l'ironie cinglante d'un Swift, la plaisanterie aimable d'un Dickens et la fantaisie d'un Lewis Carroll. Mais malgré le caractère indéterminé du terme, certaines nuances, qu'y relèvent sans cesse les critiques, concourent à créer une impression composée: tantôt, paraît-il, l'humour littéraire exprime une disposition à dégager - avec une certaine tendresse ou une raillerie souriante - les éléments plaisants, touchants, drôles et insolites de la vie; tantôt il dissimule, sous une apparence sérieuse et impassible, la gaieté de l'auteur vis-à-vis de l'absurdité du monde ou des caprices de l'imagination.

III

(a) Nous avons déjà entrevu le premier de ces deux genres d'humour en étudiant l'insinuation préalable. Pascal, disions-nous, est sympathique parce qu'il ne se prend pas trop au sérieux, et qu'il mélange à ses railleries une libre critique de soi-même. L'air candide de Montalte, ce ton badin et enjoué

dont il use, l'appel qu'il fait à la pitié des lecteurs, appartient tous à l'humour bienveillant. Mais, sauf dans la première Provinciale, cet humour ne se rencontre que rarement. C'est qu'en tant que plaisanterie désintéressée, il sert à gagner la faveur des lecteurs, sans pouvoir confondre l'adversaire, ni persuader de la fausseté de telle ou telle doctrine. Une ou deux fois Pascal l'emploie pour rompre la monotonie d'un passage sérieux. Ainsi le satiriste égaye le débat sur la modestie des femmes en citant, pour le seul plaisir de la plaisanterie, ce conseil "tout à fait judicieux" du P. Le Moine: "La jeunesse, dit-il, peut être parée de droit naturel", mais quand aux vieilles:

"Le meilleur...serait de prendre conseil de la raison et d'un bon miroir; de se rendre à la bienséance et à la nécessité, et de se retirer quand la nuit approche." (IXe L.P.)

L'on voit qu'il s'agit, dans cet exemple, d'un humour aimable, qui ne fait pas de victime, et qui est tout au plus un auxiliaire, non pas un procédé normal de la satire.

(b) Passons pourtant au deuxième genre, où l'humour devient une pose qui voile l'émotion du satiriste. "L'humoriste", dit Bergson, dans une phrase qui étonne d'abord, "est un moraliste qui se déguise en savant...l'humour a quelque chose de scientifique." 1) Approfondissons cette assertion et notons premièrement que l'humoriste ressemble à un savant en ce qu'il rapporte simplement les faits qu'il découvre. C'est, au fond, ce que signifient ces lignes heureuses d'Émile Henriot:

"L'humour est tout entier dans la vie, on n'a pas la peine de l'y mettre; pour le découvrir, il suffit de voir, d'ouvrir les yeux au bon moment..." 2)

Et il en est ainsi chez Pascal: à la lecture des livres casuistes il rencontre des passages qui le frappent et, bien souvent, il se contente de les communiquer aux lecteurs à l'état brut, sans commentaire ni altération. "J'ai simplement

1) Op.cit., pp 97,98.

2) Cité par P. Robert dans son Dictionnaire, "humour".

exposé vos passages, dit Pascal aux Révérends Pères, sans y faire presque de réflexion." (XI^e L.P.) Le satiriste se retire volontiers pour donner à l'adversaire l'occasion de faire savoir de tous côtés son absurdité. C'est-à-dire que Pascal compte simplement sur l'élément ridicule qui, par sa nature, est inhérent à un sujet, et qui s'en dégage tout seul:

"S'il se trouve des endroits où l'on soit excité à rire, c'est parce que les sujets mêmes y portaient." (XI^e L.P.)

Deuxièmement l'humoriste se rapproche des savants par le système rigoureux qu'il impose parfois à ses découvertes. Dans les Lettres Provinciales, Pascal assaisonne des pages entières par le traitement méthodique auquel il subit la bizarrerie des décisions casuistes. Rien de plus divertissant que l'absurdité rendue systématique. Et relevons, sous le même rapport, cette objectivité du satiriste, ce soin minutieux qu'il prend pour pénétrer les mobiles cachés de l'ennemi. On dirait presque que H. Bergson pense à Pascal, lorsqu'il écrit:

"On accentue l'humour...en descendant de plus en plus bas à l'intérieur du mal qui est, pour en noter les particularités avec une plus froide indifférence." 3)

Les Lottres VI à VIII confirment la vérité de cette observation. A mesure que Pascal analyse les cas de conscience propres aux bénéficiers, aux prêtres, aux religieux, aux valets, aux gentilhommes, aux juges et aux gens d'affaires, et qu'il passe de révélation en révélation sensationnelle, son humour atteint une finesse et un enjouement dont l'efficacité égale celle de l'ironie, de la comédie et de tout autre procédé satirique.

Enfin le satiriste se rapproche du savant par son penchant réaliste et par son goût pour des problèmes d'ordre pratique. Ainsi Pascal semble souvent voir l'élément ridicule des choses, parce que son imagination rapporte tout à des situations concrètes. F. Strowski fait remarquer que, "dans l'obscur fatras des casuistes", le satiriste déniche les décisions qui touchent

précisément aux circonstances et aux habitudes du dix-septième siècle. 4) Or, cette actualité même des décisions en fait éclater l'extravagance. Quand Escobar affirme, par exemple, qu'une femme peut jouer et prendre pour cela de l'argent à son mari (IXe L.P.), tous les lecteurs s'égaient, non seulement parce que l'idée surprend, mais surtout parce qu'elle s'applique directement à eux, à leurs amis ou à d'autres gens qu'ils connaissent. Et il en est de même lorsqu'un casuiste déclare qu'un valet peut ajuster ses gages, qu'un moine peut quitter son habit (dans une affaire d'amour) ou qu'un accusé peut corrompre le juge.

IV

(a) Nous venons d'analyser la nature et les méthodes de l'humour pascalien. Abordons maintenant les objets qu'il poursuit et les sources où il puise. Il est caractéristique de Pascal humoriste qu'il s'attaque aux excès d'une fantaisie débridée. Doué d'un esprit sobre et logique, il est sensible à l'extravagance sous toutes ses formes. Mais en même temps il sait subordonner sa gaieté à ses desseins satiriques, de sorte qu'il ne perd jamais son temps. Dans le passage suivant, par exemple, il semble au premier abord que Pascal cite le P. Cellot uniquement pour rire: ce casuiste tient la messe en si haute estime, que, à son avis, il n'y aurait pas trop de prêtres,

"quand non seulement les hommes et les femmes, si cela se pouvait, mais que les corps insensibles, et les bêtes brutes mêmes - 'bruta animalia' - seraient changés en prêtres pour célébrer la messe." (VIe L.P.)

L'imagination bizarre du jésuite est certainement amusante, mais, du même coup, elle crible de ridicule tout ce que les casuistes Filutius, Bauny, Villabos et Sancius viennent de dire au sujet de la messe, et elle dispose d'avance les lecteurs à rire des décisions qui suivent. Notons aussi les deux mots, "bruta animalia", que Pascal retient habilement de l'originale

4) cf. Op.cit., III, p. 91.

latine - ils soulignent l'absurdité de trouver des propos si drôles dans les écrits d'un docteur savant. Dans un autre passage, également grotesque, Pascal tire le meilleur parti possible de l'égaré étrange dont souffrent les casuistes: selon le bon Père, l'une des méthodes pour éviter l'usure est le "contrat Mohatra":

"on achète des étoffes chèrement et à crédit, pour les revendre au même instant à la même personne argent comptant et à bon marché." (VIIIe L.P.)

et afin d'expliquer cette transaction compliquée, le casuiste ajoute qu'on reçoit donc une certaine somme comptant, en demeurant obligé pour davantage. Pascal s'abstient de commenter sur la nature du contrat - les lecteurs ont assez de sens commun pour pouvoir percer un artifice si évident. Par ironie il se borne à railler le terme "Mohatra" - comme s'il n'y avait que le nom qui était étrange!

(b) Dans ces exemples il y a souvent un autre aspect qui provoque le rire: c'est le contraste burlesque entre la condition des personnages et le caractère scandaleux de leurs écrits. Pascal y fait allusion lui-même dans la douzième Provinciale:

"...lors, dis-je, qu'on entend ces décisions, ... il est impossible que cette surprise ne fasse rire, parce que rien n'y porte davantage qu'une disproportion surprenante entre ce qu'on attend et ce qu'on voit."

La disproportion dont parle Pascal se manifeste premièrement dans les motifs qui déterminent la volonté des casuistes. Dans la sixième Provinciale, par exemple, où il s'agit des services que les valets peuvent rendre, en sûreté de conscience, à un maître débauché, Pascal dresse la liste suivante: (il ne rapporte que "quelques uns" des actes permis par Escobar)

"Porter des lettres et des présents; ouvrir les portes et les fenêtres; aider leur maître à monter à la fenêtre, tenir l'échelle pendant qu'il y monte: tout cela

est permis et indifférent."

Ces détails suffiraient déjà à divertir le public. Arrangés judicieusement pour former une petite scène romantique, ils s'insèrent dans un cadre comique tout fait. 5) Mais ce n'est pas tout. Le casuiste témoigne de son aveuglement moral en ajoutant cette restriction inattendue:

"Il est vrai que pour tenir l'échelle, il faut qu'ils soient menacés plus qu'à l'ordinaire, s'ils y manquaient; car c'est faire injure au maître d'une maison d'y entrer par la fenêtre."

Ce n'est donc pas la morale chrétienne qui décide le docteur jésuite, mais des motifs mondains tels que l'honneur et la respectabilité. Faire la cour à une femme mariée, ce n'est qu'offenser Dieu; mais entrer dans une maison par la fenêtre, voilà un péché vraiment grave!

La restriction que Henriquez apporte à ses oracles à lui renchérit encore sur celle d'Escobar. Évidemment ce casuiste est un homme pratique et loyal qui veut sauvegarder les intérêts de sa patrie. "On peut tuer celui qui a donné un soufflet, affirme-t-il, pourvu que...par là on ne donne pas lieu à des meurtres excessifs et nuisibles à l'État." (VIIe L.P.) C'est-à-dire que, chez Henriquez, une raison d'état a remplacé l'autorité du décalogue et des évangiles. Dans cet exemple-ci, comme dans la décision d'Escobar, l'humour résulte donc du contraste entre les principes chrétiens dont devraient s'inspirer les casuistes et les préoccupations matérielles qu'ils y ont substituées.

Deuxièmement la disproportion burlesque peut prendre la forme d'une incompatibilité ridicule d'actes criminels et de motifs vertueux. Ici l'humour provient souvent de la contradiction qui est contenue dans "la direction de l'intention" - principe fondamental de la casuistique par lequel on détourne l'intention du mal qu'on fait, pour la diriger vers une fin

5) cf. Bergson, op.cit., p. 10.

indifférente ou louable. Dans la huitième Lettre, par exemple, le bon Père parle sérieusement d'un soldat qui oblige son ami en brûlant la grange d'un ennemi et qui ne doit pas réparer le mal, parce qu'il n'a agi que par bonté et douceur d'esprit. Dans la même Lettre, Pascal relève la "charité extraordinaire" de Vasquez, casuiste qui semble s'inspirer de Robin des Bois:

"Quand on voit un voleur résolu et prêt à voler une personne pauvre, on peut, pour l'en détourner, lui désigner quelque personne riche en particulier, pour le voler au lieu de l'autre."

Ce généreux complice d'un voleur et le serviable "brûleur de grange" de l'exemple précédent évoquent les contradictions dans les termes que nous avons étudiées à propos de Pascal logicien. Mais tandis que celles-ci ne sont que des abstractions logiques, de sorte qu'on ne peut guère parler d'humour, ceux-là sont des personnages vivants dont l'absurdité est d'autant plus risible, qu'elle s'exprime en actes et qu'elle amène des conséquences concrètes.

Troisièmement l'humour pascalien relève une disproportion comique entre le fond et la forme, entre un culte sincère et significatif et l'application machinale de règles. 6) Le début de la neuvième Provinciale fournit un exemple typique. Le bon Père y récite quelques dévotions faciles que recommande le P. Barry. Afin d'entrer dans le paradis, prétend ce casuiste, il suffit de donner chaque jour à Marie le bonjour et le bonsoir. Mais "parce que cela ne peut se faire sans quelque application de mémoire", le casuiste se croit obligé d'avancer des pratiques encore plus simples,

"comme d'avoir jour et nuit un chapelet au bras...ou de porter sur soi un rosaire ou bien une image de la Vierge."

Citons enfin l'affirmation stupéfiante d'Escobar, lequel veut adapter la messe aux désirs des gens pressés:

"L'on satisfait au précepte d'offrir la messe en entendant quatre quarts de messe à la fois de différents prêtres." (IXe L.P.)

6) cf. Bergson, op.cit., p.41.

Pascal fait remarquer que cette fantaisie pouvait se réaliser dans Notre-Dame (souvent on y célébrait plusieurs messes, commençant l'une avant de conclure l'autre), et il ajoute:

"...qu'y a-t-il de plus propre à exciter le rire que de voir une chose aussi grave...remplie d'imaginations aussi grotesques?" (XIe L.P.)

V

Au cours de ce chapitre nous avons constaté que l'humeur "scientifique" n'exige que rarement l'intervention du satiriste. Il s'ensuit de cela que l'humour est d'ordinaire moins net et moins achevé que les autres procédés de la satire, mais en revanche il est plus convaincant. Il est aussi plus sûr: quand on veut exposer des choses scandaleuses, il est prudent de déléguer la tâche aux coupables eux-mêmes. Ainsi on confond l'ennemi tout en gardant un air détaché et en divertissant les lecteurs. Et même Pascal ne saurait demander mieux.

CHAPITRE V: L'IRONIE.

I

Par contraste avec l'humour, qui est assez difficile à définir, l'ironie ne présente pas de problèmes. Elle consiste - et sur ce point tous s'accordent - à ne pas donner aux mots leur valeur réelle et complète, à dire, par exemple, le contraire de ce que l'on veut faire comprendre, de manière que l'interlocuteur, ou plus souvent le lecteur, comprenne le sens caché. Chez Pascal cet art appartient d'abord à la pose mondaine: le satiriste use de l'ironie pour montrer qu'il ne prend au sérieux ni les docteurs savants, ni son second janséniste, ni Montalte lui-même. Par la suite, pourtant, cette raillerie fine et délicate, dont on ne pourrait guère s'offenser, cède à une moquerie injurieuse qui flétrit ses victimes. Alors l'ironie est, à coup sûr, l'arme la plus cruelle que manie le satiriste. Mais le succès de l'ironie ne s'explique pas seulement par le mal qu'elle fait à l'adversaire: par l'emploi habile d'antiphrases, elle force les lecteurs sans cesse à peser les propos du satiriste, afin d'en dégager la signification voilée. C'est-à-dire que le public participe activement au jeu du satiriste, ce qui est à la fois amusant et efficace. En même temps l'ironie en appelle à l'amour-propre des initiés perspicaces qui savent lire entre les lignes. Comme le prétend l'écrivain anglais John Bullitt:

"By disdaining to exert himself directly against an opponent, the ironist preserves a status of superiority to what he attacks and invites the reader to join him on the mountaintop of truth." 1)

Ainsi le lecteur et le satiriste partagent un sentiment agréable de leur propre supériorité. Un sourire moqueur aux lèvres, ils contemplant d'en haut l'absurdité et l'aveuglement de l'adversaire.

1) Jonathan Swift and the Anatomy of Satire, a Study of Satiric Technique, p. 50.

II

(a) Dans son sens primitif, nous disent les étymologistes, le terme "ironie" s'applique à la méthode de discussion et d'interrogation qu'inventa Socrate pour confondre les sophistes. Or, on a souvent remarqué que cette "ironie socratique" se retrouve dans les Lettres Provinciales. Il se peut que Mme de Sévigné fût la première à le noter. On cite souvent sa lettre du 21 décembre, 1689, où elle loue la raillerie pascalienne en la traitant de "plus digne fille de ces Dialogues de Platon qui sont si beaux." Sainte-Beuve, à son tour, fait observer très justement que:

"Si Pascal...semble renouveler le tour des Dialogues socratiques, il ne les rappelle pas moins par le but et l'effet." 2) En suivant l'exemple du grand critique, beaucoup de pascalisants ont fait allusion à cette comparaison, mais sans jamais l'approfondir. (Selon E. Havet 3), un certain M. Bouillier développa le sujet en 1839 dans une thèse latine pour le doctorat, "morceau peu étendu, mais très précis et très concluant, qui aurait été lu et cité davantage s'il eût été écrit en français".) Si, après tant d'autres, nous prenons en main le sujet, c'est en guise de synthèse. Nous analyserons dans les grandes lignes l'ἑίρωνεια socratique 4), pour relever ensuite, dans les Lettres Provinciales, les passages où Pascal se sert d'une technique semblable.

Avant d'entamer une discussion, Socrate avait souvent recours à des préliminaires captieux, à des louanges ex^agérées, par exemple, qui trompaient son interlocuteur. Puis, se posant en ignorant soucieux de s'informer, il adressait à son sophiste des questions toutes simples, mais bien choisies, auxquelles la saine réponse apparaissait aussitôt avec évidence.

2) Op.cit., III, p. 133.

3) Op.cit., p. LXXII.

4) cf. l'Encyclopédie Larousse du XIXe Siècle, article, "ironie".

A chaque réponse qu'il obtenait de cette manière, Socrate applaudissait d'un air ingénu et, pour ne pas effaroucher le sophiste, il feignait d'entrer dans ses vues. En attendant les disciples de Socrate, qui connaissaient les artifices de leur maître, suivaient cette comédie avec intérêt. Ils s'amusaient à voir comment le philosophe se prévalait des répliques de son interlocuteur pour le conduire peu à peu jusqu'aux conséquences les plus ridicules, et sans que celui-ci ne s'aperçût de rien. Enfin Socrate donnait le coup de grâce: par une dialectique habile il combinait les prémisses que lui avaient fournies les propos du sophiste, et bientôt ce dernier, acculé à l'absurde, se trouvait dans l'impossibilité de répondre. David Worcester résume toute cette méthode d'une façon spirituelle en parlant d'un jiu-jitsu intellectuel. "...as in jiu-jitsu, dit-il, the expert presses gently and the victim ties himself into knots." 5)

Passons maintenant à la technique pascalienne, mais notons d'abord que l'on ne sait si Pascal a jamais lu les dialogues socratiques. Il se peut, cependant, que Méré, qui "mettait au-dessus de tout Platon et Homère" 6) ait instruit son disciple dans l'art de l'εἰρωνεία. En tout cas l'on ne saurait attribuer au hasard la ressemblance étroite qui existe entre la technique de Platon et celle de Pascal. A la différence de Socrate, le satiriste français se passe des éloges préliminaires. Au lieu d'accabler de compliments le bon Père casuiste, il présente, par exemple, deux passages amusants de l'Imago primi saeculi, où un jésuite vante ainsi le mérite de ses confrères:

"C'est une société d'hommes, ou plutôt d'anges...Ce sont des esprits d'aigles; c'est un troupe de phénix, un auteur ayant montré depuis peu qu'il y en a plusieurs." (Ve L.P.) Et il faut le croire, ajoute Pascal, puisque les jésuites le

5) Op.cit., p.84.

6) Méré, cité par F. Strowski, op.cit.,II, p. 252.

disent eux-mêmes. Mais après ce prélude ironique le satiriste suit méticuleusement les procédés du philosophe grec. "Mentalte, observe E. Boutroux, est, ainsi que Socrate, très ignorant et très désireux de s'instruire auprès des gens qui se donnent pour compétents." 7) Citons en exemple le début de la quatrième Provinciale, où Pascal met en train une discussion socratique en affectant l'ignorance :

"Je dis à ce bon Père, que je lui serais fort obligé s'il voulait m'instruire (de la grâce actuelle); que je ne savais pas seulement ce que ce terme signifiait."

Le jésuite, qui aime les gens curieux, veut bien l'aider et s'engage à lui expliquer les mystères de cette doctrine. A l'exemple de Socrate, Pascal pose de temps en temps des questions insidieuses, et dès que le Père cite un passage douteux, le satiriste prodigue des encouragements ironiques: "Voilà qui commence bien!...O, que cela me plaît!" Comme Socrate, il feint donc d'être du parti de l'interlocuteur afin de mieux le confondre. Parfois il ne peut s'empêcher de taquiner un peu le jésuite:

"Mais, mon Père, ne me donnez-vous pas une fausse joie?

N'est-ce pas ici quelque chose semblable à cette suffisance qui ne suffit pas?"

Quand celui-ci se fâche, pourtant, Pascal s'empresse de protester qu'il ne raille pas. Ainsi il se joue constamment de son interlocuteur, et le jeu ne cesse que lorsque Pascal a prononcé son célèbre panégyrique, auquel nous reviendrons, et que le janséniste entame un raisonnement en règle. (Nous avons déjà traité cet aspect formel au cours du troisième chapitre; remarquons, cependant, que l'application satirique de la logique est caractéristique de l'*ἐπιπέδη* socratique.)

Dès la cinquième Lettre, Pascal recommence de plus belle. Cette fois il entre insensiblement en matière par une question relative au jeûne, sur quoi le jésuite le dispense de cette

pratique en citant Escobar. Et Pascal, avec une innocence des plus savoureuses, pose cette question que n'oubliera aucun lecteur des Provinciales:

"Qui est Escobar, mon Père?"

Le casuiste le lui explique en détail, et le satiriste, voulant le pousser à continuer, fait remarquer:

"Voilà un honnête homme qu'Escobar."

En récompense, le casuiste cite une décision vraiment extraordinaire, et voyant que son élève y prend plaisir - "O, que cela est divertissant!" - le bonhomme enchanté apporte des décisions de plus en plus scandaleuses. Enfin Pascal réussit à faire parler son casuiste des opinions probables - "je fus ravi de le voir tombé dans ce que je souhaitais" - et par les objections qu'il formule, il l'invite à expliquer, tour à tour, la double probabilité, l'absolution, le rejet des anciens Pères, la circonvension des papes et ainsi de suite. Avant peu il peut laisser faire le casuiste qui est entraîné par sa propre façon de. Le satiriste se borne à l'interrompre de temps en temps - pour maintenir une atmosphère ironique, ou bien pour guider encore un peu les révélations successives. Il feint l'incrédulité, par exemple:

"Je ne croirai jamais qu'il l'ait écrit, si je ne le vois."

(VIIe L.P.)

ou demande ingénument s'il ne serait pas permis de tuer pour un peu moins qu'un soufflet (VIIe L.P.)

(b) Les exemples ci-dessus suffisent à souligner le rapport remarquable entre l' $\epsilon\acute{\iota}\rho\acute{o}\nu\ \epsilon\iota\delta\acute{\alpha}$ socratique et l'ironie pascalienne. Mais afin d'éviter toute confusion, distinguons à ce point l'ironie "pure" et l'ironie socratique. Quand des traits ironiques particuliers font partie d'une discussion, ou, si l'on veut, d'une comédie intellectuelle, et qu'ils servent à tromper l'adversaire, on parle d'ironie socratique. En analysant les Lettres Provinciales, on verra donc que l'ironie de Pascal appartient presque entièrement à cette catégorie-

là. Au début de la troisième Lettre, où Montalte s'adresse directement à son ami provincial, il y a quelques exemples d'ironie pure. Ainsi le satiriste y feint admirer la prudence des jésuites qui refusaient de fournir des détails sur l'hérésie d'Arnauld. Vu leur faiblesse en débat, affirme-t-il, "ils ne pouvaient rien faire de plus judicieux ni de plus sûr que de se taire." Et il en est de même depuis la onzième Lettre, car dès lors le satiriste se passe de toute fiction, parlant aux Révérends Pères eux-mêmes. Il leur promet ironiquement qu'il essayera de les ennuyer le moins possible (XIII^e L.P.), leur représente que, pour faire accepter leur apologiste, ils ne devraient pas lui faire "désavouer publiquement un fait aussi public que le soufflet de Compiègne (XIV^e L.P.) et ainsi de suite. Néanmoins, ces saillies ironiques sont si rares, qu'en fait nous aurions pu intituler ce chapitre "L'Ironie Socratique".

(c) L'un des procédés par excellence de l'ironie, et qui mérite d'être discuté à part, est l'éloge ironique: le satiriste exprime le mépris qu'il éprouve en persiflant adroitement l'adversaire - en lui disant des choses flatteuses qui paraissent sincères, mais qui sont autant de contrevérités. Le plus souvent ces éloges prennent la forme d'une observation caustique et concise. Examinons, par exemple, la façon laconique dont Pascal se moque de Diana qui croit circonvenir les papes en se servant du principe de la double probabilité. Diana "ne dit pas que ce que les papes ont décidé, ne soit pas probable, explique le bon Père, mais il ne laisse pas de dire que le contraire est aussi probable." "C'est très respectueux!" observe Pascal, et cette simple réplique fait éclater toute l'impertinence des casuistes. Parfois l'ironie des louanges est rehaussée par un élément équivoque, comme dans cette exclamation de Pascal où il raille la grâce actuelle - "Que j'en vois de belles conséquences!" (IV^e L.P.) - ou bien dans son commentaire sur une affirmation de Molina, qu'on peut tuer un

homme pour la valeur d'un écu - "Je vois bien qu'il a eu des lumières bien particulières." (VIIe L.P.) Parfois c'est un paradoxe inattendu qui fait ressortir l'intention satirique. Quand Navarrus affirme que l'on peut tuer en cachette son ennemi, afin de ne pas participer au péché que celui-ci commettrait par un duel, Pascal s'écrie :

"Voilà, mon Père, un pieux guet-apens!" (VIIe L.P.)

l'hypocrisie du casuiste étant soulignée par la juxtaposition de "pieux" et de "guet-apens". Enfin Pascal obtient un effet spécial en mettant dans la bouche de l'adversaire un éloge dont l'ambiguïté saute aux yeux. Voici, par exemple, la façon dont le Père naïf condamne inconsciemment la "direction de l'intention":

"...je veux maintenant vous faire voir cette grande méthode dans tout son lustre sur le sujet de l'homicide qu'elle justifie en mille rencontres, afin que vous jugiez par un tel effet tout ce qu'elle est capable de produire." (VIIe L.P.)

Mais c'est sous la forme du panégyrique burlesque que l'éloge ironique prend son plus haut essor. Soutenue et enflée par la rhétorique, l'ironie se développe dans une suite de propositions où la passion se mêle ouvertement. Cette curieuse combinaison d'ironie, de passion et d'éloquence est analysée par H. Bergson dans un paragraphe fort pénétrant:

"...l'ironie est de nature oratoire...On accentue l'ironie en se laissant soulever de plus en plus haut par l'idée du bien qui devrait être: c'est pourquoi l'ironie peut s'échauffer intérieurement jusqu'à devenir en quelque sorte de l'éloquence sous pression." 8)

A cause de l'étendue des panégyriques, nous nous bornerons à discuter le meilleur exemple - celui de la quatrième Lettre, où il s'agit de la grâce actuelle. Le satiriste prend soin de placer ce discours après une démonstration par l'absurde,

8) Op.cit., p. 97.

de sorte que l'ironie éclate dès l'apostrophe: "Béni soyez-vous, mon Père...", mais pour mettre en relief ses desseins satiriques, il modifie tout de suite sa bénédiction en ajoutant: "qui justifiez ainsi les gens!" La justification étant la prérogative de Dieu, cet éloge revient à dire que le jésuite impiète témérairement sur l'autorité divine 9). Après avoir insinué que le "traitement" moliniste consiste à passer pour bien portantes des âmes "désespérément malades", Pascal exploite la croyance orthodoxe que, pour gagner le salut, il faut se mortifier et souffrir ici-bas. Tandis que le Christ bénit ceux qui pleurent maintenant, M. Le Moine a découvert un moyen tout commode de réconcilier le bonheur terrestre avec la joie céleste: "O la bonne voie pour être heureux en ce monde et en l'autre!" Puis le satiriste développe l'idée (dont nous avons déjà parlé au deuxième chapitre), que toutes choses deviennent pures pour ceux qui oublient complètement Dieu. Et enfin il résume dans un mouvement fort éloquent, aboutissant à un paradoxe spirituel, l'absurdité foncière de la grâce actuelle:

"Point de ces pécheurs à demi, qui ont quelque amour pour la vertu; ils seront tous damnés ces demi-pécheurs. Mais pour ces francs pécheurs, pécheurs endurcis, pécheurs sans mélange, pleins et achevés, l'enfer ne les tient pas; ils ont trompé le diable à force de s'y abandonner."

III

Pascal a su éviter le plus souvent les dangers de l'ironie (la frivolité, l'irrévérence, le scepticisme outré, la médisance misanthropique): "même dans ses plaisanteries les plus fines, on sent en général, que la gravité est au fond." Ainsi parle Victor Giraud,¹⁰⁾ et presque tous les critiques modernes sont de son avis. Mais pas les jésuites du dix-septième siècle! Accablant Pascal d'injures, ils lui reprochèrent

9) cf. Castex et Surer, op.cit., p.85.

10) Pascal - L'Homme, L'Oeuvre, L'Influence, p.87.

sans cesse la raillerie des choses sacrées - accusation qui le piqua au vif. "Je vous confesse, dit Pascal au bon Père, que ce soupçon, que je voulusse railler des choses saintes, ne serait bien sensible, comme il serait bien injuste." (VIIIe L.P.)

Dans la huitième Provinciale nous trouvons ce qu'on pourrait appeler une "avant-première" de cette défense de l'ironie et des autres procédés satiriques qui constitue la matière de la onzième. Le bon Père vient de citer Sanchez, selon lequel ce ne sont que "les sorciers ignorants en l'art diabolique" qui sont obligés de "restituer" - les autres gagnent leur vie d'une manière légitime. Pascal se moque si franchement de cette décision, que le Père bienveillant l'avertit:

"Je crois que vous raillez...; cela n'est pas bien: car si vous parlez ainsi en des lieux où vous ne fussiez pas connu, il pourrait se trouver des gens qui prendraient mal vos discours, et qui vous reprocheraient de tourner les choses de la religion en ridicule."

Il est caractéristique de l'ironie pascalienne que c'est justement le bon Père, victime inconsciente de tant de persiflage, qui entreprend de justifier son élève. Celui-là dit en effet que les railleries de Montalte ne pourraient être censurées que par des gens qui ne le connaissent pas. Et le satiriste, à son tour, propose qu'on examine le véritable sens de ses paroles. En même temps il fait entendre indirectement qu'au bon moment il mettra cartes sur table - allusion dont le pauvre casuiste ne soupçonne guère la signification. Ne voulant pas inquiéter son protégé innocent, celui-ci retire même son avertissement: "Je ne le disais pas tout de bon."

Quand les jésuites renouvelèrent leurs charges, Pascal entama une réfutation plus directe (XIe L.P.) Peut-on appeler choses saintes les livres des casuistes? proteste-t-il d'abord. "Vous semble-t-il que le Mohatra soit une chose si vénérable que ce soit un blasphème de n'en pas parler avec

respect?" Et d'un trait cinglant - il faut être Pascal pour défendre l'ironie d'une façon spirituelle - il fait retomber^b sur les jésuites leurs propres reproches:

"...en me moquant de votre morale, j'ai été aussi éloigné de me moquer des choses saintes que la doctrine de vos casuistes est éloignée de la doctrine sainte de l'Évangile."

Ensuite il démontre que, en raillant l'absurdité humaine, il ne fait que suivre l'exemple des Pères de l'Église, des prophètes et de Dieu lui-même. Il cite Tertullien, par exemple, qui plaide que, ^cquelquefois, les moqueries sont très propres à corriger les égarements de l'homme, "puisque ce serait les autoriser que de les traiter sérieusement". Enfin le satiriste ose même prétendre qu'il agit toujours par charité, qu'il désire le salut de ceux qu'il expose et qu'il adresse des prières à Dieu en même temps qu'il adresse des reproches aux hommes.

IV

Malgré l'apologie éloquente qui remplit la onzième Lettre, c'en est fini des railleries. Soit que Pascal en ait assez de jouer la comédie, comme le prétend T. Spoerri 11), soit qu'il ne puisse plus retenir sa colère, l'ironie disparaît presque entièrement dès la douzième Provinciale. Et comment saurait-on rire dans cette "atmosphère surchauffée"? 12) Même dans les Lettres antérieures, le satiriste ne nous permet jamais de perdre de vue un certain fond de bonnes moeurs dont se détachent nettement les abus qu'il combat. L'objectivité, plausible dans les deux premières Lettres, se révèle bientôt comme un subterfuge transparent, et enfin Pascal quitte parfois son rôle pour nous rassurer de ses scrupules morales. Quand le bon Père lui montre, par exemple, qu'on peut tuer pour un soufflet, Montalte nous chuchote en coulisse:

11) Op.cit., p. 310.

12) Op.cit., p. 87.

"Cela me parut si horrible, que j'eus peine à me retenir." (VIIe L.P.)

C'est qu'il serait immoral de ne pas s'indigner. Dans la prochaine Lettre le satiriste baisse de nouveau le masque. Avant de rapporter son entretien avec le bon Père, il se plaint de devoir se contraindre:

"Il est bien pénible de voir renverser toute la morale chrétienne par des égarements si étranges sans oser y contredire ouvertement."

Puis il se met à expliquer la nécessité de sa patience: il doit souffrir les discours du casuiste, sans quoi celui-ci ne les continuerait pas. Mais après avoir tant enduré pour notre satisfaction, promet le satiriste, il éclatera enfin pour la sienne. C'est ce qui arrive en effet à la fin de la dixième Lettre. Le bon Père vient de prouver que l'on n'est pas obligé d'aimer Dieu par affection, pourvu qu'on observe les autres commandements et qu'on le haïsse point, et il couronne cette démonstration en citant le P. Pintereau: la dispense d'aimer Dieu serait l'avantage que Jésus-Christ a apporté au monde. Il est évident que, depuis longtemps, Pasca; gardait en réserve cette décision pour marquer "le comble de l'impiété". Bouillant de colère, il donne libre cours à ses sentiments:

"O, mon Père, il n'y a point de patience que vous ne mettiez à bout, et on ne peut ouïr sans horreur les choses que je viens d'entendre..."

et dès cette explosion l'ironie cesse d'être l'arme essentielle de la satire, faisant place à la passion et à l'indignation.

V

Mais bien que le règne de l'ironie soit terminé, il y a toujours le sarcasme. Au fond ce procédé-ci "n'est autre chose qu'une ironie faite avec aigreur et avec emportement" 13), avec cette différence, pourtant, qu'il ne trompe jamais sa victime - "it carries its sting exposed." 14)

13) cf. Littré, dans son Dictionnaire.

14) D. Worcester, op.cit., p. 79.

Comme l'invective, à laquelle il ressemble, le sarcasme plaît aux partisans d'un polémiste par l'amertume mordante et la brutalité injurieuse des attaques. Point n'est besoin de dire que celui qui a recours à de telles moqueries n'agit plus en honnête homme, et il en est ainsi chez Pascal qui a abandonné une fois pour toutes la fiction de Montalte et qui parle dès lors en chrétien indigné.

On peut dire que, en général, le sarcasme répète, sous une forme intensifiée, les procédés de l'ironie. Dans la douzième Provinciale, par exemple, Pascal se moque des jésuites qui lui reprochent d'avoir attribué à Lessius (sur la foi d'Escobar) un certain passage scandaleux. Le satiriste pose cette question railleuse:

"Que ne faisiez-vous savoir votre difficulté à Escobar, avant de la publier? Il vous eût satisfait."

Et il ajoute quelques détails qui rappellent toutes les absurdités que ce bonhomme a débitées, et qui évoquent l'image d'un religieux aimable et bien nourri:

"Il n'est pas si malaisé d'avoir des nouvelles de Valladolid, où il est en parfaite santé, et où il achève sa grande Théologie Morale en six volumes."

Ailleurs le satiriste recommande aux jésuites de supprimer les Lettres Provinciales, puisque c'est le seul moyen qui leur reste de conserver "encore quelque temps" leur crédit (XIII^e L.P.), ou il affirme qu'ils seraient mieux conseillés de changer leurs sentiments, "si ce n'est par principe de religion, au moins par maxime de politique" (XIV^e L.P.). Y a-t-il rien de plus mordant que l'insinuation que seulement les gens "qui ne connaissent pas assez" les jésuites ont peine à les tenir pour des imposteurs (XV^e L.P.), ou bien l'observation qu'il n'y a pas de scandale à dire que les jésuites ont trompé le pape, "tant on les connaît maintenant"? (XVII^e L.P.) Mais pour trouver un sarcasme sublime, il faut lire le début de la dix-neuvième Lettre, c'est-à-dire le fragment adressé au P. Annat:

"Si je vous ai donné quelque déplaisir par mes autres lettres, en manifestant l'innocence de ceux qu'il vous importait de noircir, je vous donnerai de la joie par celle-ci, en vous faisant paraître la douleur dont vous les avez remplis. Consolez-vous, mon Père; ceux que vous haïssez sont affligés..."

Ainsi le sarcasme atteint l'apogée de sa puissance et de son aigreur. Mais malgré la passion qui s'y mêle, c'est toujours de la satire: ce dernier trait nous laisse dans l'esprit une impression peu flatteuse du P. Annat - celle d'un scélérat qui rit méchamment de son triomphe.

Dans le fragment de la dix-neuvième Lettre le sarcasme cède insensiblement à un plaidoyer attristé, et l'on sent que cette transition a quelque chose de définitif: si Pascal doit parler encore, ce ne sera plus en satiriste.

CHAPITRE VI: LA COMÉDIE.

Dès leur publication, en 1656, on a assimilé les Lettres Provinciales à des comédies. Dans une de ses Réponses, écrite en décembre 1656, le P. Annat demande dédaigneusement aux sénateurs de Port-Royal s'ils ne feraient pas mieux d'occuper leur "secrétaire" à "composer des comédies et des farces, un esprit railleur comme le sien étant le plus propre à cet emploi." 1) Plus tard Racine, peu content de la façon dont ses anciens maîtres accueillent ses tragédies, leur lance un défi semblable: "...vous semble-t-il que les Provinciales soient autre chose que des comédies?"²⁾ et l'on connaît le jugement de Voltaire qui déclare que "les meilleurs comédies de Molière n'ont pas plus de sel que les premières Provinciales." 3)

Or, surtout depuis le début de notre siècle, on s'est mis à développer ces idées. De même qu'on a comparé La Satyre Ménippée à une farce de l'ancien théâtre français, on a tâché d'insérer les Provinciales dans le cadre d'une comédie ou d'une série de comédies. Analysant ces pamphlets, comme s'il s'agissait des comédies de Molière, on en a discuté l'exposition et tracé l'intrigue 4); on a relevé le "noeud" de chaque Lettre, faisant allusion à "la grande scène à effets"⁵⁾ et louant le naturel du dialogue; et de plus presque tous les pascalisants se sont essayés à analyser les personnages. Citons enfin Albert Bayet qui est allé jusqu'à diviser en scènes la première Provinciale.⁶⁾ Dans cette thèse nous laisserons de côté tous ces détails sur lesquels ont à tout dit et qui ne se rapportent pas toujours à notre sujet. En revanche nous examinerons des sujets tels que la mise en scène et le comique de situation - là où ces procédés répondent à une intention satirique.

1) Cité par G. Truc, op.cit., p. 117.

2) Oeuvres Complètes, éd. Pléiade, II, p. 29, cité par Sainte-Beuve, op.cit., III, p.79.

3) Siècle de Louis XIV, ch. 37. 4) G.Truc, op.cit., p. 253.

5) J. Steinmann, op.cit., p. 144.

6) Op.cit., pp32-37.

(a) Puisque Pascal s'attaque aux idées plutôt qu'aux actions des jésuites, sa satire a souvent un caractère intellectuel - témoin les chapitres II à V de cette thèse. Mais le satiriste devait savoir que, pour la plupart de ses lecteurs, le ridicule frappe davantage lorsqu'il se prête à une représentation réaliste, soit qu'il résulte du choc de situations concrètes, soit de l'opposition de personnages vivants. C'est pourquoi, dans les dix premières Provinciales, Pascal donne à sa satire une forme semi-dramatique. 7) Tandis que des protestants comme de Bèze avaient mélangé la théologie et la farce, Pascal cache les doctrines et les controverses sous autant de scènes de comédie. Dans la première Lettre, par exemple, chaque parti est représenté par l'un de ses défenseurs, et le satiriste fait de son mieux pour traduire toutes les idées abstraites "en actes, en gestes, en accents". 8) A mesure que Montalte rend visite au docteur de Navarre, au janséniste, au moliniste et aux jacobins, réunissant enfin tous les adversaires dans la "grande scène", il réussit à expliquer les diverses théories touchant la grâce et à exposer le complot absurde des jésuites et des thomistes. Il est hors de doute que le comique de tout cela est rehaussé par la représentation dramatique. Au lieu de nous convaincre par une preuve bien raisonnée, le satiriste évoque une suite de scènes amusantes. Et qui peut s'empêcher de sourire en se figurant Montalte, rebuté rudement, tour à tour triomphant et déçu, ou bien ces jacobins naïfs, consternés d'abord, puis se fâchant contre leur interlocuteur opiniâtre?

(b) Mais tandis que toutes les scènes de ce genre, constituant les Lettres I à IV, sont fort efficaces, le tour de force de Pascal dramaturge est d'avoir réduit à un type comique (le bon Père casuiste) toute la Société de Jésus. Ce n'est que dans la cinquième Lettre que nous rencontrons le bon Père.

7) Cf. Sainte-Beuve, op.cit., III, p.126.

8) G. Lanson, op.cit., p.462.

Dessiné avec une vie et un naturel remarquables, il est à la fois un individu et un symbole. D'une part c'est un brave homme, "simple et de bonne foi, doux et serviable... toujours calme sous les objections... pieux et grave" 9), et en tant que tel il reste, jusqu'à la fin, assez sympathique - qualité essentielle puisqu'on ne peut rire de bon coeur d'un personnage odieux. D'autre part il personnifie, ou plutôt, il incarne l'aveuglement moral, le manque de sens critique, la confiance servile et irréfléchie en n'importe quelle autorité, bref tous les pires vices des casuistes, et puisqu'il joint ces vices à une incroyable naïveté, il les rend ridicules. On dit parfois que la sottise du casuiste est un peu outrée, que le caractère du bon Père va s'exagérant - "dès simple qu'il était seulement d'abord, il devient un niais qui tombe dans tous les pièges". 10) Et peut-être cette critique est-elle fondée. Mais toujours est-il que, plus qu'aucun autre artifice de Pascal, le personnage du casuiste a servi à amuser les lecteurs et à vouer au ridicule les ennemis du jansénisme.

(c) Quand un héros de comédie croit agir librement et d'une façon raisonnable, alors que le contraire est vrai, cela peut fournir une source inépuisable de gaieté. Or, c'est là exactement la sorte de situation qui résulte sans cesse de l'*εἰρωνεία* pascalienne, et puisque Pascal joue, pour ainsi dire, un rôle dans sa propre pièce, il peut en même temps créer ces situations en dramaturge et les exploiter en satiriste, ce qui y ajoute un piquant particulier.

Afin d'initier les lecteurs à son jeu le satiriste dispose de deux techniques: la plus simple est d'avertir les lecteurs des faits essentiels avant que le rideau se lève. Pascal en use, par exemple, au début de sa deuxième Provinciale. Avant de nous mettre en présence des jésuites et des nouveaux thomistes, il prie son second d'expliquer en détail leurs interprétations

9) J. Mesnard, op.cit., p. 82.

10) Cité par Sainte-Beuve, op.cit., III, p. 132.

discordantes de la grâce actuelle. Nous autres lecteurs sommes donc armés d'avance et nous en goûtons d'autant mieux les entretiens qui suivent. L'on trouve un procédé semblable dans la quatrième Lettre. Voulant justifier la doctrine de la grâce actuelle, le jésuite, "l'un des plus habiles", invite Montalte à examiner une page de La Somme de Péchés, mais avant que celui-ci puisse lire la page, le janséniste, qui accompagne toujours son ami, réussit à discréditer l'oeuvre entière:

"C'est dommage, me dit tout bas mon Janséniste, que ce livre-là ait été condamné à Rome et par les évêques de France."

Cette observation en coulisse met dans son propre jour la suite de la discussion. Quand Pascal, ayant rapporté le passage en question, se permet une exclamation ironique - "Voilà qui commence bien!" - aucun lecteur ne s'y trompe.

Cet emploi de prologues et d'apartés que nous venons de signaler est assez rare. En règle générale le satiriste se sert de moyens plus artistiques, qui ne sont pas imposés "ab extra" et qui découlent spontanément de la mise en scène. Quand Pascal persifle adroitement le bon Père casuiste, il n'a pas besoin d'explications introductoires: tout le monde, sauf le pauvre Père, sait ce qui se passe, et le comique de situation provient justement de la naïveté du Père qui ne se doute de rien. Précisons à ce point le rôle comique du casuiste dont la conduite et les propos égaiant un tiers des Provinciales.

En premier lieu le jésuite ignore absolument les desseins de son interlocuteur, lequel il prend, jusqu'à la fin, pour un honnête homme enthousiaste mais peu versé dans la casuistique. Citons en exemples deux passages, l'un de la cinquième Lettre, où le bon Père fait son début, et l'autre de la dixième où il quitte la scène pour n'y plus revenir. Ayant appris à sa première visite qu'il peut suivre en sûreté de conscience les opinions des casuistes, Pascal proteste ingénument:

"Je ne croyais ne devoir prendre pour règle que l'Écri-

ture et la tradition de l'Église..."

Et le bon Père, choqué de rencontrer un homme si borné, s'écrie: "O bon Dieu, vous me faites souvenir de ces Jansénistes!", réaction comique par laquelle le casuiste trahit son ignorance tout en faisant ressortir inconsciemment l'orthodoxie des jansénistes. Dans la dixième Lettre il y a un passage également délectable. Pour réfuter une opinion que le Père vient d'avancer, Montalte se met soudain à lui citer quelques casuistes bien connus. Le bon Père est stupéfait. "Et quoi! dit-il, vous lisez donc nos auteurs?"

En second lieu le casuiste est divertissant quand il ose blâmer, lui qui est constamment dupé, le manque d'intelligence de son interlocuteur. Lorsque le satiriste découvre, par exemple, que les casuistes se sont approprié le pouvoir d'ôter les péchés et d'en introduire de nouveaux, il leur attribue, en pure espièglerie, la toute-puissance. Cependant, le bon Père le prend au sérieux et lui reproche magistralement sa dialectique médiocre:

"J'ai déjà reconnu deux ou trois fois que vous n'êtes pas bon scolastique." (VIe L.P.)

Dans cet exemple c'est surtout l'air supérieur du casuiste qui est comique. Pascal lui-même semble avoir goûté ce procédé d'invertir les rôles. Du moins il s'en sert de nouveau dans la septième Lettre. Il s'agit cette fois d'une décision de Mendoza selon laquelle on peut prier Dieu de faire mourir nos persécuteurs. Avec son innocence habituelle Pascal fait remarquer:

"Mon Révérend Père, l'Église a bien oublié de mettre une oraison à cette intention dans ses prières."

Tout à fait inconscient de la raillerie de cette observation, le bon Père explique à son élève que cela ne se peut pas:

"...cette opinion-là est plus nouvelle que le Bréviaire; vous n'êtes pas bon chronologiste."

Notons l'insinuation cachée sous cette explication: le trompé

ne cherche pas seulement à corriger le trompeur - ce qui est déjà amusant - mais il déclare en même temps que la décision de Mendoza est toute nouvelle, c'est-à-dire, selon la thèse pascalienne, sans validité.

Ensuite le bon Père est comique en ce qu'il a perdu contact avec la vie. Il s'agit de ce "raidissement contre la vie sociale" dont parle Bergson en analysant les sources du rire. 11) La sixième Provinciale fournit un exemple très pertinent. Par l'anecdote de Jean d'Alba (voir le prochain chapitre) le satiriste vient de mettre en évidence le caractère peu pratique d'une décision du P. Bauny. Pascal a démontré que les jésuites eux-mêmes refusent de la suivre et qu'ils tâchent d'en étouffer les conséquences fâcheuses, tandis que les magistrats la condamnent en termes catégoriques. C'est clair comme le jour pour tout le monde excepté le bon Père. Celui-ci ne comprend pas où Montalte veut en venir:

"A quoi vous amusez-vous donc...? Qu'est-ce que tout cela signifie?"

Par ce procédé le satiriste raille la distraction du casuiste qui s'est enfermé dans sa tour d'ivoire. Pour les jésuites, insinue Pascal, il n'y a aucun rapport entre la casuistique et son application dans la vie. Tout cela est résumé d'une façon magnifique dans la remarque du Père impatienté:

"Je vous parle des maximes de nos casuistes...et vous m'interrompez par des histoires hors de propos."

Enfin le bon Père est comique par cette vénération fanatique pour les docteurs jésuites qui le rend incapable de distinguer le bien et le mal, et qui lui fait passer pour innocentes les décisions les plus scandaleuses - "Sachez, déclare-t-il dans la septième Lettre, que ce que nos Pères ont imprimé eux-mêmes, et avec l'approbation de nos supérieurs n'est ni mauvais, ni dangereux à publier." Plus ses confrères cherchent à corrompre la vérité, dirait-on, plus il s'enthousiasme.

11) Op.cit., p. 103.

Examinons encore un autre passage de la septième Lettre où le bon Père essaie en vain de susciter en son élève une admiration pour la Compagnie. Afin de pouvoir concilier deux choses aussi opposées en apparence que l'honneur mondain et la piété évangélique, déclare-t-il fièrement, les Pères jésuites "ont eu besoin de toute leur lumière". Mais, chose étrange, Pascal ne s'extasie pas du tout devant la grandeur de l'entreprise. Il se borne à répondre assez froidement: "Cela m'étonne." Naturellement l'autre ne perce pas ce sarcasme. Concluant que son interlocuteur ne comprend pas bien, le bonhomme se croit tenu de souligner davantage la difficulté de réaliser un tel projet. Montalte a-t-il jamais vu rien de plus contraire que les lois de l'Évangile et celles du monde? "Et cependant, continue-t-il, quand je vous dis que nos Pères ont accordé ces choses, vous me dites simplement que cela vous étonne? Il va sans dire que Pascal sait se tirer d'affaire. Feignant de partager le sot engouement du Père, le satiriste affirme que c'est sa grande admiration pour les jésuites et sa croyance que rien ne leur est impossible qui inspirent sa surprise.

Chez Pascal, nous venons de le constater, le comique de situation a souvent son origine dans l'ἐἰρωνεία. Il en est de même pour la façon dont le satiriste sait tenir en suspens ses lecteurs, pour ce "piquant de l'attente" et cette "sorte d'inquiétude égayée" 12) qu'il sait exploiter à merveille. A titre d'exemple citons la fin de la septième Lettre où le bon Père avance une décision dont l'actualité saute aux yeux:

"Selon notre célèbre P. Amy il est permis aux prêtres et aux religieux de prévenir ceux qui les veulent noircir par des médisances, en les tuant pour les en empêcher."

Pascal est donc "tuable sans difficulté". Immédiatement les lecteurs, qui connaissent bien les procédés du satiriste, s'attendent à un commentaire malicieux. Mais pour le moment Pas-

12) Sainte-Beuve, op.cit., III, p. 131.

cal laisse passer la doctrine. C'est qu'il remet exprès le dénouement jusqu'à ce que le Père ait développé suffisamment cette opinion scandaleuse et que celui-ci pose lui-même la question attendue de tous: "savoir si les Jésuites peuvent tuer les Jansénistes?" Au besoin Pascal est très facile à duper. Il se laisse donc attraper en répondant:

"Je tiens les Jansénistes déjà morts par la doctrine du P. Amy.

Mais à la grande surprise des lecteurs c'est le contraire qui est vrai - puisque "les Jansénistes n'obscurcissent non plus l'éclat de la Société qu'un hibou celui du soleil!" La bizarrerie de l'image, la vanité des jésuites, l'inattendu et l'immoral de la décision - ils entrent tous dans le comique de ce dénouement excellent.

(d) Ce dernier exemple renferme le germe d'un procédé que Pascal fait valoir dans la huitième Provinciale. Le satiriste y invertit la méthode de l'ἔρῶνεια en fournissant au casuiste l'occasion d'interroger Montalte. "Vous avez bien appris aujourd'hui, dit le bon Père à son interlocuteur, je veux voir maintenant comment vous en aurez profité. Répondez-moi donc..." Et d'abord il lui demande si un juge qui a reçu de l'argent d'une des parties pour rendre un jugement en sa faveur, est obligé de restituer ce paiement. Montalte croit que, en bon élève des jésuites, il faut répondre que non. Mais, hélas, il n'est pas encore assez subtil. Le bon Père lui reproche son manque de finesse, justifiant sa critique par un de ces sophismes où la combinaison de sens commun et d'absurdité est extrêmement plaisante.

"Vous n'avez pas de raison. Ne comprenez-vous pas que le juge doit la justice et qu'ainsi il ne peut pas la vendre; mais qu'il ne doit pas l'injustice, et qu'ainsi il peut en recevoir de l'argent?"

Conseillant à son élève de répondre avec plus de circonspection, le bon Père reprend: "Un homme qui se mêle de deviner, est-il

obligé de rendre l'argent qu'il a gagné par cet exercice?" Or, cette fois Montalte sait comment s'y prendre; il répond: "Ce qu'il vous plaira, mon révérend Père." En apparence c'est la réaction d'un enfant qui ne veut plus être joué, mais la suite nous fait voir que c'est plutôt une façon de dire que la réponse sera "oui" ou "non" suivant les caprices des casuistes. Le bon Père s'emporte, mais sa réprimande même sert à mettre en relief l'insinuation de Pascal:

"Vraiment, vous êtes admirable! Il semble de la façon dont vous parlez que la vérité dépende de notre volonté."

Cependant il voit bien que Montalte ne trouvera jamais la réponse de lui-même et il décide de le mettre sur la voie. Il faut distinguer, lui dit-il, entre ceux qui se servent de l'astrologie et ceux qui emploient l'art diabolique. Montalte se prend de nouveau au piège en répondant d'un ton assuré: "Il n'y a pas là de difficulté." Devinant ce que veut dire son élève obtus, le Père prétend que celui-ci n'y entend rien. A l'encontre de la pensée de Montalte, c'est le sorcier, dont les prédictions valent quelque chose, qui mérite d'être rémunéré. Bien que ce soit Montalte qui est attrapé, c'est le bon Père, prodiguant des arguments absurdes, qui est le sot véritable. Pascal a inventé toute cette scène pour démontrer, d'une façon dramatique, la dialectique dérisoire des casuistes.

(e) Dans cette analyse du comique de situation relevons enfin deux procédés spéciaux. Le premier consiste en ce que Pascal dramaturge exploite sa position d'auteur omniscient en douant Montalte d'une clairvoyance remarquable: chaque fois qu'un casuiste (cité par le bon Père) va poser une question. pour y répondre tout de suite, Montalte le devance en adressant la même question à son interlocuteur. On trouve un bon exemple dans la cinquième Lettre où le bon Père explique les décisions touchant le jeûne. Selon Escobar, dit-il, ceux qui dorment mal s'ils n'ont pas soupé peuvent rompre le jeûne.

Alors Montalte interrompt le Père en élevant une objection:

"Je peux bien supporter le jeûne en faisant collation le matin et en soupant le soir."

Or, quand le bon Père continue à lire, il paraît que son élève a anticipé presque littéralement la suite de la citation:

"Et que dira-t-on si on peut bien se passer d'une collation le matin en soupant le soir?"

Évidemment Pascal triche un peu. Quand, plus tard, Montalte répète son tour de force, même le bon Père, tout naïf qu'il est, s'étonne d'avoir un élève si pénétrant - "Que vous êtes prompt!" De nos jours l'artifice en question est assez commun - les dramaturges modernes en abusent parfois dans leurs pièces à thèse - mais nous ne l'avons jamais rencontré avant Pascal.

La manière dont le satiriste combine l'entrée en scène de ses personnages repose sur un artifice analogue. Un bon dramaturge apporte du soin à motiver les entrées et les sorties des personnages, afin que tout cela apparaisse naturel et commandé par les circonstances. Mais Pascal préfère inventer une excuse dont le caractère artificiel est propre à amuser le lecteur. Au début de la deuxième Provinciale, par exemple, Montalte est visité par M. N..., son vieil ami, "le plus heureusement du monde" car le satiriste a justement besoin de quelques renseignements sur le secret des jésuites. Quoique Pascal n'oublie pas d'expliquer cette visite - Montalte écrit qu'il a d'abord parlé de ce qui amena chez lui le janséniste - il veut lui-même éveiller la défiance des lecteurs. D'autre part le satiriste ne donne aucun prétexte pour motiver l'arrivée du moliniste qui vient à point nommé participer à la discussion de Montalte et des jacobins (Ie L.P.) Mais du moins il prévient le commentaire des lecteurs en partageant leur surprise:

"Le disciple de M. Le Moine arriva par un bonheur que je croyais extraordinaire."

Il en impose à nous, nous le savons, mais il le fait si franchement et avec une telle verve comique, qu'il réussit à nous di-
vertir.

CHAPITRE VII: IMAGES ET RÉCITS SATIRIQUES.

I

L'on accentue l'absurdité en lui prêtant une forme concrète ou bien dramatique - voilà une théorie que nous avons avancée en analysant l'humour et la comédie, mais qui se trouve également à la base de plusieurs autres procédés satiriques. Mainte page des Lettres Provinciales, nous le verrons au cours du présent chapitre, est égayée par l'emploi d'images, de récits, d'anecdotes etc. qui concourent tous à rendre plus vifs, plus sensibles, c'est-à-dire plus dérisoires, les objets de la satire pascalienne.

II

(a) Avant d'aborder de nouvelles matières, rappelons en passant ces figures rapides, claires et enjouées 1) qu'utilise Pascal pour expliquer les barbarismes des théologiens. On se souviendra, par exemple, de cet homme qui a le "pouvoir prochain" de voir, mais qui ne voit rien parce qu'il fait nuit (Ie L.P.). Il est intéressant de noter que Socrate, lui aussi, aimait à éclaircir des termes obscurs en se reportant à des situations pittoresques et parfois amusantes de la vie quotidienne.

(b) Signalons ensuite une classe d'images aussi sobres et concises que les explications socratiques, mais qui visent simplement à railler l'adversaire. Dans la deuxième Provinciale, par exemple, Pascal met dans la bouche de M. N... ce proverbe nouveau qui est censé courir dans le monde parisien:

"Il opine du bonnet comme un moine en Sorbonne."

- épigramme brillante qui évoque tout un rang de religieux capuchonnés, acquiescant gravement et silencieusement à des jugements dont ils n'ont pas la moindre notion. Si l'on veut, le rythme de la phrase répond aux mouvements mécaniques des moines qui font constamment signe que oui.

(c) Parfois les images pascaliennes prennent la forme

1) Cf. E. Boutroux, op.cit., p. 193.

d'une "parité", c'est-à-dire d'une comparaison employée à prouver ou à réfuter une chose par une autre semblable. C'est probablement dans les Évangiles que Pascal a puisé ce procédé. Dans la deuxième Provinciale, par exemple, il s'agit de réfuter l'opinion suivant laquelle un confesseur n'aurait que rarement le droit de demander à un pénitent si un certain péché est habituel. Pascal invente donc un cas analogue dont le caractère déraisonnable ne permet aucun doute:

"Comment, mon Père, j'aimerais autant dire qu'un médecin n'a pas le droit de demander à son malade s'il y a longtemps qu'il a la fièvre."

L'on voit comment cette sorte de preuve indirecte est convaincante, mais elle l'est encore davantage lorsqu'elle comporte toute une suite d'exemples qui reviennent tous à la même chose. Voici ce que le satiriste trouve à dire à ceux qui s'emportent contre le manque de charité des Provinciales, sans reprendre les excès qu'elles décrivent. D'abord il se sert d'une analogie assez complexe:

"Si ces personnes étaient en danger d'être assassinées, s'offenseraient-elles de ce qu'on les avertirait de l'embûche qu'on leur dresse; et au lieu de se détourner de leur chemin pour l'éviter, s'amuseraient-elles à se plaindre du peu de charité qu'on aurait en découvrant le dessein criminel de ces assassins?"

Mais ayant fait ressortir son point, le satiriste pose, coup sur coup, deux autres hypothèses dont il tire la même conséquence:

"S'irritent-ils lorsqu'on leur dit de ne pas manger d'une viande, parce qu'elle est empoisonnée;"

et plus succinctement encore:

"ou de n'aller pas dans une ville, parce qu'il y a de la peste?" (XIe L.P.)

Tout cela donne l'impression d'un défilé de témoins dont chacun rapporte à sa manière un fait unique. Néanmoins, bien que tous

les exemples que nous avons cités servent à mettre en lumière la sottise de certaines idées ou de certaines lignes de conduite, la parité n'atteint le maximum de sa puissance que lorsqu'il s'y mêle un élément vraiment comique, et cela arrive dans la deuxième Provinciale. Pour faire remarquer la position intenable des jacobins qui admettent une grâce "suffisante" pour agir, laquelle présuppose une grâce "efficace" indispensable que tous ne reçoivent pas, Pascal formule la supposition suivante (il déclare malicieusement que le jacobin y sera sensible):

"Si l'on vous servait à table que deux onces de pain et un verre d'eau par jour, seriez vous content de votre prieur, qui vous dirait que cela serait suffisant pour vous nourrir, sous prétexte qu'avec autre chose qu'il ne vous donnerait pas, vous auriez tout ce qui vous serait nécessaire...?"

Naturellement le piquant de cette comparaison provient de son à-propos: tout le monde connaît ces traditions gauloises qui attribuent aux moines un amour désordonné de la bonne chère, et l'on se figure sans difficulté le visage consterné du moine dodu qu'on traiterait de la sorte.

(d) Dès qu'on prolonge indéfiniment une image, il peut en résulter des formes nouvelles dont la nature dépend de leur fonction. S'il s'agit simplement d'exprimer une moralité sous le voile de quelque fiction, l'on obtiendra une fable ou un apologue. Si, d'autre part, on développe une idée dans tous ses détails, en faisant correspondre à chacun d'eux une image ou une expression figurée, propre à les suggérer indirectement, cela constituera une allégorie. Enfin, si l'on ne vise pas tant à une conclusion morale ou à une représentation symbolique, mais plutôt à une leçon religieuse, l'on composera une parabole.

1. Pascal ne veut guère perdre son temps à débiter des réflexions morales, et il est trop réaliste et trop prudent pour se hasarder dans les labyrinthes de l'allégorie, mais en lecteur assidu de la Bible et en champion d'une vie conforme

aux paroles du Christ, il a bien le goût des paraboles. Dans la deuxième Provinciale le satiriste présente une adaptation janséniste de la parabole du bon Samaritain (Saint Luc, Ch. X.) - il l'appelle une "peinture". Voici en résumé les détails essentiels: les trois passants de l'Évangile ont été transformés en médecins que consulte le malheureux voyageur sur la gravité de ses blessures (il est à demi mort). Le premier, en bon janséniste, juge que les plaies du voyageur sont mortelles. Le deuxième, qui est jésuite, déclare que le voyageur a encore des forces suffisantes pour arriver à sa maison et forme le dessein de perdre le premier médecin. Le troisième, nouveau thomiste, s'unit au deuxième, affirmant, comme celui-ci, que les forces du blessé sont suffisantes. Il confirme ce diagnostic par ce raisonnement ridicule que nous avons cité ailleurs, sur quoi le malade exaspéré rappelle le premier médecin. "Suivant son conseil, il demande à Dieu les forces qu'il confessait n'avoir pas", et ainsi sa vie est sauvée.

Cette "peinture" est excellente. D'abord elle souligne les implications graves des théories sur la grâce. En évoquant un incident où il va de la vie, Pascal fait entendre qu'il s'agit non pas d'un débat théologique, mais d'un problème actuel et pressant. En même temps la parabole fait éclater la bizarrerie des doctrines thomistes, car ce qui est absurde dans une démonstration logique, le paraît davantage dramatisé dans une situation réelle. (Voilà encore un "théorème qui marche".) De plus il faut signaler le sentiment agréable qu'éprouve le lecteur en reconnaissant sous l'adaptation pascalienne cette vieille parabole, si bien connue encore aujourd'hui. Ensuite la parabole est très pertinente: dans l'Évangile c'est le Samaritain, méprisé de tous, qui sauve la vie au voyageur abandonné par les prêtres. Or, selon Pascal, cette situation est sur le point de se répéter, les jansénistes jouant le rôle de bons Samaritains. Enfin le parallèle pascalien emprunte à son original biblique une certaine autorité - avantage qui

n'est pas à dédaigner pour un satiriste qui cherche à combattre les nouveautés peu orthodoxes des casuistes.

2. Bien que Pascal lui-même ne compose pas des allégories, il exploite volontiers celles de ses adversaires. En ayant déniché une (dans la Théologie Morale d'Escobar) qui l'égayait par son extravagance et son mauvais goût, le satiriste s'en empare pour faire juger du reste de l'oeuvre et pour ridiculiser la casuistique en général. Escobar semble avoir ressenti la fascination des nombres - surtout des nombres dits "mystiques" (3,4,7,12 etc). Profitant du fait que sa Théologie recueillait les décisions de vingt-quatre de ses confrères et qu'elle était dédiée à quatre de ses supérieurs, le casuiste osa la comparer au livre dont il est question au cinquième chapitre de l'Apocalypse. Il s'agit du rouleau scellé de sept sceaux que l'Agneau (Jésus) ~~offre~~ reçoit du Père en présence des quatre animaux et des vingt-quatre Vieillards. L'on voit que la comparaison n'est pas seulement outrecuidante et presque blasphématoire, mais que sa pertinence et sa justesse laissent également beaucoup à désirer. Le bon Père casuiste la cite quand même avec une vénération respectueuse, et Pascal observe ironiquement:

"Il lut toute cette allégorie, qu'il trouvait bien juste, et par où il me donnait une grande idée de l'excellence de cet ouvrage."

Il est significatif que le satiriste place l'allégorie au début de la cinquième Lettre, c'est-à-dire à l'endroit même où il en vient aux prises avec la casuistique. Toute cette digression sert donc de symbole ou de préfiguration à la bizarrerie des casuistes.

Par la suite Pascal y revient exprès. "J'ai toujours oublié à vous dire, écrit-il dans le post-scriptum de sa huitième Provinciale, qu'il y a des Escobars de différentes impressions. Si vous en achetez, prenez de ceux de Lyon, où il y a à l'entrée une image d'un agneau qui est sur un livre scellé de sept

sceaux..." Ainsi le satiriste épilogue, "sous un air de bibliographie circonstanciée" 2), sur la vanité extraordinaire des jésuites. C'est comme le "finale" d'un concert qui met en perspective toute une composition en rappelant, pour un instant, les divers thèmes. (Dans la Lettre suivante Pascal abandonne les sujets mondains pour aborder des matières religieuses proprement dites.)

III

Il faut distinguer les images, qui sont toujours les créations de la fantaisie humaine et qui servent à expliquer ou à qualifier quelque chose à quoi elles sont subordonnées, et les narrations. Celles-ci ont d'ordinaire une existence plus indépendante, et puisqu'elles racontent souvent des événements et des actions authentiques ou au moins vraisemblables, elles ont cet avantage qu'on peut les citer, pour ainsi dire, en preuves testimoniales ou en documents probants.

(a) C'est dans cette intention, sans doute, que le bon Père rapporte l'historiette de la prostituée qui "vécut toute sa vie en péché mortel", mais qui fut ressuscitée exprès par le Seigneur pour avoir salué fidèlement les images de la Vierge (IXe L.P.). Tandis que le P. Barry l'avance en preuve incontestable de ses théories sur les dévotions de Marie, l'histoire tend plutôt à démontrer le contraire. C'est que les événements auxquelles elle fait allusion sont si peu probables, que les lecteurs transfèrent inconsciemment leur incrédulité de l'historiette elle-même aux affirmations du P. Barry. En même temps cette vieille légende, évoquant les fabliaux du moyen âge, ne fait pas grand honneur à celui qui la cite de bonne foi. On ne peut pas prendre au sérieux, insinue Pascal, l'homme qui donne croyance à un tel conte de bonne femme.

Dans la huitième Provinciale l'on trouve une autre historiette qui n'inspire guère plus de confiance que ne fait la première, mais dont l'encadrement ironique est fort amusant. Celle-ci est fournie par le bon Père serviable afin que son

2) Sainte-Beuve, op.cit., III, p. 129.

interlocuteur s'aperçoit plus nettement des effets pratiques de la casuistique. Il s'agit ici d'un conte que cite le P. Cellot ("l'un des plus graves" des Pères jésuites, à ce moment Père Provincial) pour confondre ceux qui blâment la multitude des auteurs jésuites. Le Révérend Père prétend savoir qu'un certain homme portait une grande somme d'argent qu'il voulait restituer par ordre de son confesseur. ^{En} C^hemin faisant il s'arrêta chez un libraire et tomba par hasard sur un livre de théologie morale où il lut, à son grand soulagement, qu'il n'était pas obligé de rendre l'argent. Et c'est sur le jeu de mots suivant que s'achève l'histoire:

"...s'étant déchargé du fardeau de son scrupule, et demeurant toujours chargé du poids de son argent, il s'en retourna bien plus léger en sa maison."

Déposant le livre du P. Cellot, le bon Père s'écrie: "Eh bien, dites-moi après cela s'il est inutile de savoir nos maximes!" Puis il se remet à lire: le P. Cellot attribue toute cette rencontre à la providence de Dieu et, dans un épilogue fort élogieux, il salue les livres des casuistes comme des effets de "l'élection éternelle de Dieu" et du "sang de Jésus-Christ". Le comique de tout cela s'explique en partie par le fait que c'est le casuiste qui rapporte cette histoire et qui prononce ce panégyrique absurde. Sous la plume de Pascal l'historiette, destinée à confirmer l'utilité de la casuistique devient une dénonciation puissante. Le lecteur perspicace y voit représentées les conséquences funestes de l'aveuglement moral, de la présomption et de la suffisance. Tout en riant de la sottise du P. Cellot qui se condamne lui-même sans s'en rendre compte, il partage l'indignation de Pascal. Celui-ci a si bien réussi à créer une perspective satirique que tout commentaire de sa part aurait été peine perdue. Aussi se contente-t-il de "remettre à une autre fois" ses sentiments sur ce passage.

(b) La distance séparant les historiettes - de petites histoires gaies, amusantes et légères - des anecdotes n'est

pas grande. Sous le titre d'anecdote on désigne généralement un bref récit, plus ou moins historique, souvent satirique, d'un petit fait curieux et peu connu qui peut servir à juger le vrai caractère d'un homme ou d'une classe d'hommes et à éclaircir le dessous de faits plus importants. Pascal n'en use que rarement - et cela pour des raisons assez intéressantes. Quand il a recours à une anecdote, il y ajoute tant de détails vraisemblables, et il y met tant d'art, qu'elle se transforme bientôt en récit, on dirait presque en conte. Par conséquent on ne peut parler d'anecdotes que lorsque le satiriste rapporte littéralement, sans retouches ni documentation, celles de ses adversaires. Examinons un exemple typique: dans la quinzième Provinciale Pascal discute la maxime de Caramuel selon laquelle ce n'est qu'un péché véniel de "calomnier faussement pour conserver son honneur". Or, ce serait un satiriste médiocre qui laisserait passer une telle occasion. Pascal retourne donc promptement cette opinion contre son auteur en suggérant que "il est vraisemblable que ceux qui tiennent ce principe le mettent quelquefois en pratique". A titre de preuve il emprunte une anecdote à Caramuel lui-même. C'est l'histoire fort amusante d'une comtesse allemande qui enseigna cette maxime aux filles de l'impératrice, de sorte qu'en peu de jours celles-ci mirent en alarme toute la cour par les médisances qu'elles y semaient.

"Pour apaiser ce tumulte, on fut obligé d'appeler un bon Père Capuchin...qui vint leur déclarer que cette maxime était très pernicieuse, principalement parmi les femmes; et il eut un soin particulier de faire que l'impératrice en abolît tout à fait l'usage."

Caramuel a certainement le sens de l'humour: en deux phrases - si complexes que soient les constructions grammaticales - il sait esquisser toute une comédie, et cette petite insertion, "principalement parmi les femmes", vaut, à elle seule, toute une suite de scènes amusantes. Pascal, qui, comme on le sait, fait flèche de tout bois, ne manque pas d'en tirer profit. Non seulement le casuiste réfute sa propre décision, ce qui

est ridicule, mais il met à même le satiriste de "agrémenter" un débat assez sombre et austère.

(c) S'il fallait classifier les histoires satiriques que Pascal raconte dans les Lettres Provinciales, on les placerait, peut-être, à mi-chemin entre les récits et les contes. Ce sont des récits en ce que le satiriste rapporte, de vive voix ou par écrit, des événements réels - même après la dixième Lettre, où Pascal laisse tomber la fiction du bon Père casuiste, il veut donner l'impression de rapporter spontanément plutôt que de composer. D'autre part elles tiennent de l'essence du conte par leur brièveté, par leur intention avérée d'amuser, de railler, de médire et par la mise en oeuvre artistique. Vérifions cette classification en analysant d'abord ce que les critiques appellent "L'histoire de Jean d'Alba" (VIe L.P.)

Apprenant que, selon le P. Bauny, les valets mécontents peuvent ajuster leurs gages en s'appropriant les biens de leurs maîtres, Montalte dresse l'oreille - "Voilà justement, mon Père, le passage de Jean d'Alba." Cet air de surprise que le satiriste attribue à son porte-parole détermine d'avance le ton de l'histoire. Le lecteur devine aussitôt que cette scène est habilement amenée, et il s'attend à des développements amusants. Comme le prétend Bergson:

"Est comique tout arrangement d'actes et d'événements qui nous donne, insérées l'une dans l'autre, l'illusion de la vie et la sensation nette d'un agencement mécanique." 3)

Quand le casuiste ne comprend pas l'allusion à Jean d'Alba, Montalte commence à le mettre au courant et, pour faire valoir son récit, il s'efforce d'y prêter le maximum de vraisemblance. "Quoi, mon Père, s'écrie-t-il, comme s'il parlait d'un fait connu de tous, "ne vous souvenez-vous pas de ce qui se passa en cette ville (Paris) l'année 1647? Où étiez-vous donc alors?" Il paraît que le jésuite enseignait les cas de conscience dans un collège assez éloigné de la capitale. (Insinuation: il était occupé à inculquer des doctrines pareilles à celles qui égarrèrent Jean.) Après cet intermède comique Montalte continue

à relever des détails réalistes - c'était "une personne d'honneur" qui conta cette histoire l'autre jour - et il se rappelle même la date du procès: "le procès en fut rapporté au Châtelet le sixième jour d'avril, 1647, si j'ai bonne mémoire." Il faut en convenir, Montalte a très bonne ^é mémoire. Sans doute en est-il de sa mémoire comme de sa clairvoyance, mais n'importe, c'est amusant. Enfin il entame son histoire: Un domestique dans un collège jésuite (Pascal donne l'adresse exacte), "n'étant pas satisfait de ses gages", vola à ses maîtres quelques plats d'étain, sur quoi on le fit mettre en prison. (Insinuation: les jésuites ne prêchent donc pas d'exemple, car ils ne suivent pas dans la pratique les maximes de leurs casuistes.) Devant le tribunal le malheureux soutint à sa décharge qu'il n'avait fait qu'observer une décision du P. Bauny, et il présenta aux juges un écrit du père de qui il l'avait apprise. A ce point Montalte sort un peu de son rôle en ^é répétant, mot pour mot, le commentaire de M. de Montrouge, l'un des juges. Celui-ci condamna la décision du P. Bauny en la traitant de "doctrine illicite, pernicieuse et contraire à toutes les lois naturelles, divines et humaines" etc., et il proposa:

"que ce trop fidèle disciple fût fouetté devant la porte du collège, par la main du bourreau, lequel en même temps brûlerait les écrits de ces Pères traitant du larcin, avec défense à eux de plus enseigner une telle doctrine, sur peine de vie."

Et afin de souligner encore une fois la vérité de son récit, Montalte déclare que l'avis de M. de Montrouge est aux registres du Châtelet "où chacun le peut voir". Le satiriste ne saurait démontrer plus clairement, et d'une façon plus divertissante, que les décisions casuistes n'ont rien à faire avec les principes de la justice, que les gens que les jésuites rendent innocents dans la théorie sont fouettés ou pendus dans la pratique, mais il a encore un trait en réserve. Quelque chose. ajoute-t-il, fit remettre le jugement, et le prison-

nier disparut "on ne sait comment...sans rendre sa vaisselle". Par cette dernière observation Montalte fait entendre que les jésuites, n'hésitant pas à entraver le cours de la justice, ont étouffé cette affaire.

Il n'est guère nécessaire d'insister davantage sur l'excellence de cette histoire. Réalisme, humour, comédie, ironie, insinuation, condamnation - tous ces éléments y ont leur place, et tous servent les intérêts du satiriste. Mais ce qu'il y a peut-être de plus piquant - sans parler de la réaction du bon Père, laquelle nous avons déjà signalée - c'est l'inversion des rôles, la façon dont les événements du récit se retournent contre ceux qui les ont créés.

On trouve un récit du même genre dans la treizième Provinciale, mais cette fois il n'y a plus de bon Père casuiste à qui le raconter, et Pascal, croyant que les Révérends Pères ne se mettront pas en tête de nier un incident public, se passe de détails - il présuppose que tous les connaissent. D'ailleurs ce ne sont pas vraiment les événements qui importent, mais leur application à une décision de Lessius. Ce dernier estime qu'on ne doit pas permettre trop facilement qu'on tue pour un soufflet, "à cause du danger qu'il y a qu'on agisse en cela par haine, ou par vengeance, ou avec excès, ou que cela ne causât trop de meurtres." Pourvu qu'on évite ces inconvénients, conclut Pascal, ce meurtre est donc permis et, pour l'édification des Révérends Pères, il rapporte un exemple "assez nouveau" d'un meurtre qu'on aurait pu commettre en toute liberté. Un officier du roi avait été giflé par un jésuite. C'est là toute l'histoire, mais le satiriste se met à spéculer sur ce qui aurait pu arriver. Par la manière dont l'offensé se conduisit, affirme Pascal, celui-ci témoigna qu'il était "assez maître des mouvements de haine et de vengeance" et puisque "il est si rare que des Jésuites donnent des soufflets aux officiers de la maison du roi", un meurtre à cette occasion n'en aurait pas inspiré beaucoup d'autres. (Que Pascal déraisonne spirituellement!)

Si l'officier eût été instruit dans un collège jésuite, insiste Pascal, il eût peut-être mis en pratique la doctrine de Lessius, et ainsi c'est probablement grâce aux instructions que l'officier avait reçu d'un janséniste que le jésuite était encore en vie -

"Mais vous avez sujet à croire que les instructions fort contraires qu'il a reçu d'un curé que vous n'aimez pas trop, n'ont pas peu contribué en cette occasion à sauver la vie à un Jésuite."

Comme dans l'histoire de Jean d'Alba, le piquant de cet exemple consiste en ce que les jésuites sont, ou ont manqué d'être, les victimes de leur propre relâchement. Mais si le premier récit prend la forme d'une reductio ad absurdum, celui-ci est plutôt la mise en scène d'un argumentum ad hominem. Le satiriste en appelle sans cesse aux jésuites eux-mêmes: "En voulez-vous un exemple, mes Pères?...vous avouerez que...vous ne sauriez nier que...etc.", de sorte qu'il présente une preuve irréfutable.

Citons enfin le récit touchant le curé de Lyon, l'histoire que Pascal appelle un "insigne témoignage". En voici l'essentiel: Un certain curé de Lyon, vieillard respecté de toute la ville, avait soi-disant "traduit en français" un livre concernant "le devoir des chrétiens à leur paroisse contre ceux qui les en détournent". Les jésuites croyaient, à tort ou à raison, que le livre s'adressait à eux (noter l'adresse avec laquelle Pascal rapproche le titre de l'opuscule et la réaction des jésuites - les imprudents se sentaient morveux, insinue le satiriste, et tout en se mouchant ils trahirent leur culpabilité.) Ils se hâtèrent donc de publier un livre, suivi bientôt d'un second, où le P. Alby accusa le curé de plusieurs atrocités, entre autres "de s'être rendu scandaleux par ses galanteries, et d'être suspect d'impiété, d'être hérétique, excommunié et enfin digne du feu". Cependant le curé déclara en public que sa "traduction" ne visait pas la Société, laquelle,

au contraire, il "honorait avec amour". Et le voilà revenu de son apostasie. Les faits parlent d'eux-mêmes, mais ce n'est pas assez pour Pascal. Il reproduit encore le désaveu du P. Alby, où éclate toute cette effroyable politique de calomnie (dans un renvoi en bas de page le satiriste cite les noms des personnes distinguées qui assistèrent à la rétraction). En guise d'excuse le jésuite alléguait qu'il croyait bien faire en traitant de la sorte un ennemi de la Compagnie - "J'ai cru que la manière dont j'ai usé m'était permise..." - mais que, maintenant, rien ne l'empêche plus de tenir le curé pour un homme de doctrine orthodoxe, de moeurs irrépréhensibles, bref, pour un digne pasteur de son église.

Pascal lui-même tire la morale de ce récit. Les jésuites, constate-t-il, témoignent publiquement qu'ils ne mesurent la foi et la vertu que par les sentiments qu'on a pour la Société. Dans une antithèse brillante et bien soutenue, il satirise ainsi les principes d'après lesquels les jésuites jugent les hommes:

"Quoi! mes Pères, un même homme, sans qu'il se passe aucun changement en lui, selon que vous croyez qu'il honore ou qu'il attaque votre Compagnie, sera 'pieux' ou 'impie', 'irrépréhensible' ou 'excommunié', 'digne pasteur d'église' ou 'digne d'être mis au feu', et enfin 'Catholique' ou 'hérétique'."

La Société de Jésus ne s'est pas encore remise d'aveux tels que celui du P. Alby, et cela n'a rien de surprenant. Après avoir écouté le témoignage de Pascal, on ne peut faire que rendre un verdict en sa faveur. Tandis que les images du satiriste ont voué au ridicule les jésuites, ses récits ont établi à tout jamais leur culpabilité.

CHAPITRE VIII: LA DÉGRADATION SATIRIQUE.

I

Dans son acception la plus générale le terme "dégradation" s'applique à presque tous les procédés de la satire: ironie et parodie, insinuation et caricature - elles visent toutes à humilier l'adversaire, à le dépouiller de sa dignité et de sa réputation. Pris dans un sens plus restreint, pourtant, la dégradation ne comporte que quelques procédés spéciaux. Elle désigne l'action du satiriste qui a recours à des artifices tels que la dépréciation et les associations d'idées pour présenter "une chose, auparavant respectée, comme médiocre et vile". 1)

II

(a) Sachant que les mondains de son époque attachent un grand prix à l'honneur, et qu'un homme déshonoré ne compte pas pour grand'chose, Pascal essaie de tous les moyens dont il dispose pour dénigrer les jésuites et leurs doctrines. Soit par une comparaison indirecte, soit par une association presque inconsciente, il cherche à créer dans l'esprit des lecteurs une image basse et méprisable qu'il identifie adroitement avec l'objet de sa satire. Ainsi il rabaisse Valentin en l'appelant "un des quatre animaux d'Escobar" (VIe L.P.), métaphore équivoque qui nous rapporte à l'absurde allégorie de la Lettre précédente. Et c'est fort efficace. Une fois que le satiriste a ridiculisé cette allégorie, il lui suffit d'y faire allusion dans un autre contexte pour qu'on rie de nouveau, de sorte que le pauvre Valentin doit expier la sottise d'Escobar. Par une ruse semblable, Pascal diminue l'importance de la censure (contre Arnauld) en l'associant aux mesquineries par lesquelles les jésuites en imposent au peuple. Ceux-ci "subsistent", dit Pascal (noter le choix du verbe), "tantôt par une procession où la grâce suffisante

1) Alexandre Bain, cité par H. Bergson, op.cit., p. 95.

mène l'efficace en triomphe, tantôt par une comédie où les diables emportent Jansénius, tantôt par un almanach, maintenant par cette censure." (IIIe L.P.) Ce dernier terme, mis en relief de manière inattendue par le mot "maintenant", est d'une force admirable. Mais rien n'égale l'habileté avec laquelle le satiriste dégrade le P. Barry (IXe L.P.). A mesure que le bon Père récite une page de ce casuiste, Pascal fait surgir, peu à peu, et avec une finesse des plus piquantes, l'image d'un vendeur d'indulgences ou d'un charlatan qui vante ses drogues. Dans le passage suivant n'est-ce pas Johann Tetzel ou Tabarin qui parle?

"Qui vous offrirait le paradis, ne vous obligerait-il pas parfaitement? Ne donneriez-vous pas les millions d'or pour en avoir une clef, et entrer dedans quand bon vous semblerait? Il ne faut pas entrer en de si grands frais; en voici une, voire cent, à meilleur compte!"

La conclusion en particulier évoque ce boniment typique que les contemporains de Pascal ont dû écouter bien des fois sur le Pont-Neuf. Cette impression est encore renforcée par l'annonce pompeuse et par le titre du livre que nous apprenons par la suite - "Le Paradis ouvert à Philagie par cent dévotions à la Mère de Dieu, aisées à pratiquer." De nos jours le P. Barry aurait parlé d'un "salut sans larmes", et c'est là exactement le ton que vise Pascal et qu'il flétrit dans le reste de la Lettre.

Notons enfin que les Lettres V à XVIII ne sont autre chose qu'une application en grand du même procédé. Pour discréditer les doctrines jésuites relatives à la grâce, le satiriste y associe adroitement les décisions scandaleuses des casuistes. Accordons-lui quand même que cette association est bien légitime. Comme le propose le janséniste à son ami:

"Allez donc voir ces bons Pères, et je m'assure que vous remarquerez aisément, dans le relâchement de leur morale, la cause de leur doctrine touchant la grâce." (Ve L.P.)

Cependant, le plus souvent tout cela est sous-entendu plutôt qu'énoncé expressément. Il nous semble qu'il n'arrive qu'une seule fois (hormis les propos du janséniste) que Pascal use d'une proposition morale pour réfuter indirectement une proposition théologique. Dans la septième Provinciale, le satiriste s'attaque à la doctrine de la grâce selon Molina en la reliant par artifice à une opinion choquante sur le meurtre:

"Je vois bien qu'il (=Molina) a eu des lumières bien particulières et bien éloignées de saint Augustin sur l'homicide aussi bien que sur la grâce."

(b) Au lieu d'associer l'image de l'adversaire à un objet absurde, trivial ou méprisable, on peut la rapetisser. Mettant en jeu les procédés de la "diminution", le satiriste fait paraître ses ennemis tellement faibles, sots et insignifiants que leurs cabales et leurs machinations ne sont plus de la moindre conséquence.

Dès la première Provinciale Pascal se sert de la diminution en mettant de côté les questions qu'on agite contre Arnauld. Il ne se soucie guère de la question de fait, affirme-t-il - "Que M. Arnauld soit téméraire ou non, ma conscience n'y est pas intéressée." Et quant à la question de droit, le correspondant de Montalte "sera bien satisfait de voir que c'est une chose aussi peu importante que la première." Ainsi le satiriste commence à limiter la portée du débat, et il poursuit ce stratagème jusqu'à ce qu'il arrive à sa conclusion finale:

"Laissons donc là leurs différends. Ce sont des disputes de théologiens, et non pas de théologie." (IIIe L.P.)
- excellent jeu de mots qui expédie toute l'affaire en la reléguant dans la catégorie de querelles sorboniques.

Ayant démontré la futilité des plaintes qu'on porte contre Arnauld, Pascal se met à déprécier la dialectique des molinistes et à souligner l'état précaire de leur position théologique. Dans la troisième Lettre, par exemple, il attribue

au docteur en Sorbonne (Montalte lui rend visite) un discours exposant la mauvaise fortune des molinistes. Depuis longtemps, paraît-il, ceux-ci sont accablés de volumes entiers dès que la moindre parole leur échappe contre les principes des Pères anciens. Et ces jansénistes méchants sont si avisés! De quelque côté qu'on envisage les écrits d'Arnauld, ils ne donnent aucune prise à la censure. A cause de cette situation fâcheuse les molinistes ont été obligés de prendre une proposition telle quelle et de la condamner "sans dire en quoi, ni pourquoi". Tout en fournissant ces détails, le docteur, alias Pascal, entasse des mots et des phrases qui suggèrent tous l'impuissance de l'adversaire:

"...les Molinistes sont forcés de succomber...ils ont été contraints...les Jansénistes les tiennent en échec ...les pressent furieusement...après tant d'épreuves de leur faiblesse...etc"

Puis le docteur conclut son récit par un trait spirituel qui resserre en quelques mots l'essence de la politique des molinistes, en faisant allusion à leurs démarches peu régulières pour obtenir une majorité en Sorbonne - "...il leur est bien plus facile de trouver des moines que des raisons."

Mais ce ne sont pas seulement les arguments des jésuites qu'amoindrit le satiriste. A maintes reprises il prend à partie ses adversaires pour l'imprudence de leurs apologies et de leurs calomnies. Ne savent-ils pas, demande-t-il ironiquement, qu'il doit répondre à leurs impostures et que cela ne peut se faire sans qu'il expose davantage leur morale?

"...je doute que vous soyez bons politiques. La guerre se fait chez vous, et à vos dépens." (XIIe L.P.)

Que Pascal est malicieux! Les jésuites ne se piquaient guère de probité, mais ils goûtaient bien la réputation qu'ils s'étaient faite d'être des intrigants astucieux. Et voilà le satiriste qui tient pour établi leur manque de scrupules, mais qui dénigre justement leur politique! Une autre fois

il leur reproche de négliger les leçons du passé - "Vous avez parfois de fâcheuses rencontres à essayer, mais cela ne vous rend pas plus sages " (XVe L.P.) - ou il traite leurs chefs-d'oeuvre d'imposture de "faussetés vaines" ou de "coups d'essai" de leurs novices (XVIe L.P.). Ayant étalé quelques échantillons de leurs calomnies, il en cite un exemple particulièrement naïf, sur quoi il s'exclame (noter le ton d'impatience et d'irritation):

"N'attendez pas que je vous réponde là-dessus, mes Pères. Si vous n'avez point de sens commun, je ne puis pas vous en donner."

et avec de tels propos dédaigneux et impitoyables il ne cesse de les harceler. Naturellement tout cela fait partie d'un dessein prémédité: si l'on veut porter atteinte à la réputation de quelqu'un, rien n'est plus efficace que de lui imputer la sottise. Que peut-on répliquer à une observation froide et cinglante comme celle-ci:

"Je m'étonne donc, non pas de ce que vous leur imposez (=aux jansénistes) avec si peu de scrupule des crimes si grands et si faux, mais de ce que vous leur imposez avec si peu de prudence des crimes si peu vraisemblables."
(XVIe L.P.)

ou bien à ce compliment sarcastique, où Pascal s'excuse d'avoir pris pour l'auteur des Apologies jésuites un certain homme qui les désavoue publiquement et qui se fâche qu'on les lui attribue:

"Il a raison (de se plaindre), et j'ai eu tort de l'en avoir soupçonné. Car...je devais penser qu'il avait trop de jugement pour croire vos impostures et trop d'honneur pour les publier sans les croire." (XVIe L.P.)

L'impuissance des jésuites à arrêter la publication des Provinciales fournit à Pascal une autre occasion de raillerie. De peur que les Révérends Pères n'oublient leurs vains efforts pour échapper à "cette main invisible" qui les frappe et qui

rend visibles leurs égarements à toute la terre, le satiriste fait de temps à autres des observations malicieuses. Voici, par exemple, comment il ouvre sa huitième Lettre:

"Vous ne pensiez pas que personne eût la curiosité de savoir qui nous sommes; cependant il y a des gens qui essaient de le deviner, mais ils rencontrent mal."

et même dans la dix-septième Lettre il picote encore ses ennemis en insistant sur l'inutilité de leurs recherches acharnées:

"...vous essayez en vain de m'attaquer...j'échappe à toutes vos prises."

Mais malgré ces défis constants, on n'a jamais l'impression que Pascal tire vanité de sa position imprenable. C'est qu'il unit sincèrement sa cause à celle du droit et de la vérité. Cela est de toute évidence dans la douzième Provinciale où il compare ses ressources avec celles des jésuites. "Vous croyez avoir la force et l'impunité, leur dit-il, mais je crois avoir la vérité et l'innocence." Et ayant avoué que la violence et la vérité ne peuvent rien l'une sur l'autre, il achève sa comparaison sur une note sublime. Soudain son style atteint une grandeur et une solennité bibliques, et le satiriste lui-même semble revêtir un moment l'autorité d'un prophète annonçant, au nom de Dieu, la ruine des malfaiteurs:

"Qu'on ne prétende pas de là, néanmoins, que les choses ^{ic} sont égales: car il y a cette extrême différence, que la violence n'a qu'un cours borné par l'ordre de Dieu... au lieu que la vérité subsiste éternellement et triomphe enfin de ses ennemis, parce qu'elle est éternelle et puissante comme Dieu lui-même."

(c) Le mépris pascalien qui s'exprime ici avec une éloquence si majestueuse, se dissimule parfois sous une mine compatissante. Quand le nouveau thomiste (IIe L.P.) fait le récit des malheurs de sa communauté, réduite par les jésuites à "tempérer la vérité de la grâce", Montalte s'apitoie - "Il

nous dit cela si tristement, qu'il me fit pitié, mais non pas à mon second qui lui dit..." De cette façon le satiriste écrase sa victime sous le poids de la miséricorde, tout en laissant au janséniste le soin de flétrir "des mains si faibles!" Dans la septième Provinciale le bon Père casuiste partage le sort de son collègue thomiste. En écoutant les propos du jésuite, Montalte est frappé par le conflit entre la politique du roi, qui veut abolir le duel, et celle d'Escobar, qui s'efforce de l'autoriser. Cependant l'élève magnanime décide de ne pas troubler son maître dont la naïveté et l'enthousiasme seraient assez charmants s'ils n'étaient lamentables - "Mais le bon Père était si en train, qu'on lui eût fait tort de l'arrêter." Par ces égards "bienveillants" le satiriste nous fait sourire, mais il se mêle à notre attendrissement une nuance de dédain. Pascal ménage le bon Père comme on ménage un enfant ou une vieille qui radote. De plus il rehausse l'effet de son indulgence lorsque, dès la phrase suivante, il attribue au casuiste une nouvelle effusion admirative - "Enfin, dit-il, Sanchez (voyez un peu quels gens je vous cite!) passe outre, car..." Le pauvre homme ne se doute de rien et continue à publier sa sottise.

Pour comprendre la nature véritable de la pitié satirique, il faut lire la seizième Lettre, ce chef-d'oeuvre d'indignation et de sainte fureur. Faisant allusion à un passage que les jésuites prennent à rebours (il s'agit de rendre hérétique Saint-Cyran, l'ami de Jansénius), Pascal s'écrie:

"Vous me faites pitié, mes Pères, Faut-il expliquer cela davantage?"

Puis, feignant la condescendance, il insulte les pères obtus par la simplicité outrée de ses paroles. C'est le ton dont usent les maîtres d'école quand ils ont affaire à des élèves peu intelligents.

(d) Quand on gonfle l'importance de l'adversaire (ou de l'une de ses actions) pour mieux le dégonfler par la suite,

cela constitue un procédé spécial de la diminution. D'abord le satiriste déforme la réalité par des amplifications et des exagérations habilement graduées. Mais soudain il rapporte tout à son état normal, et par cette descente rapide du sublime au banal (cf. le terme anglais "bathos"), il fait rire ses lecteurs tout en vouant au ridicule l'adversaire.

Pascal aime tant ce procédé qu'il l'utilise dès l'exorde de sa première Lettre. C'est qu'on ne saurait trouver un artifice plus propre à faire ressortir l'idée centrale des trois premières Provinciales - "Nous étions bien abusés." Ayant énoncé ce thème, le satiriste commence par souligner "l'extrême conséquence" des débats qui se poursuivent en Sorbonne:

"Tant d'assemblées d'une Compagnie aussi célèbre qu'est la Faculté de Théologie de Paris, et où il s'est passé tant de choses si extraordinaires et si hors d'exemple, en font concevoir une si haute idée qu'on ne peut croire qu'il n'y en ait un sujet bien extraordinaire."

Dans le deuxième paragraphe, pourtant, il laisse prévoir l'évanouissement de l'image grandiose qu'il vient d'évoquer:

"Cependant vous serez bien surpris quand vous apprendrez, par ce récit, à quoi se termine un si grand éclat."

Par conséquent les lecteurs savent d'avance le dénouement, et cela prête aux scènes qui suivent un comique de situation spécial.

Vu le succès de ses premiers pamphlets, Pascal n'hésite pas à exploiter de nouveau les procédés du "bathos" dans la troisième Provinciale. Cette fois il emploie deux paragraphes à accentuer la gravité des accusations qu'on porte contre Arnauld. Après une enquête approfondie, annonce le satiriste, on a enfin condensé les doctrines essentielles d'Arnauld dans une proposition unique. Naturellement tout le monde s'attend à y trouver "les plus noires hérésies qui puissent s'imaginer". Tout au contraire la proposition aboutit à quelques phrases que le docteur janséniste avait tirées des Pères de l'Église.

Comme dans la première Lettre, Pascal crée le comique de situation en anticipant sur les événements. Ce n'est pas à dessein qu'il fait cela, nous semble-t-il, mais plutôt parce que, en bon géomètre, il aime à définir ce qu'il veut démontrer avant d'aborder la preuve formelle. Dans ce cas particulier il a déjà déclaré:

"Vous admirerez que tant de préparations éclatantes se soient anéanties sur le point de produire un si grand effet."

Tout en suivant les hyperboles et les expressions ampoulées de la gradation préalable, les lecteurs conçoivent donc que Pascal monte un coup amusant, et ils savourent d'autant mieux la grande scène imminente.

Citons enfin ce passage brillant de la septième Lettre où le bon Père discute le prix pour lequel on peut tuer un homme. Quand Montalte ne semble pas apprécier le caractère pénible du problème, le casuiste se résoud à dire quelques mots introductoires:

"Comment! dit le Père, était-il si facile, à votre avis, de comparer la vie d'un homme et d'un Chrétien à de l'argent?"

Il fait remarquer ensuite que les Pères de l'Église n'ont jamais osé déterminer cette somme, et selon le bon Père c'est là une nouvelle cause d'orgueil pour les casuistes. Puis, avec une fanfare résonnante, il révèle le nom du jésuite qui a accompli l'impossible:

"C'est, me dit-il, notre grand et incomparable Molina, la gloire de notre Société, qui, par sa prudence inimitable l'a estimée (=la somme)... à six ou sept ducats..."

Au comique de surprise s'ajoute ici le comique de situation: le bon Père prononce l'éloge absurde sans se rendre compte qu'il tourne en dérision la casuistique.

(e) En examinant les procédés de la diminution, évaluons ensuite ce que les critiques appellent "l'énumération burlesque"

(ou homérique) de la cinquième Lettre. Il s'agit d'une quarantaine de noms barbares que cite Pascal pour provoquer le rire et pour insinuer que les casuistes, par lesquels la Compagnie "gouverne la Chrétienté" sont des étrangers bizarres et extravagants. Selon Havet, la plaisanterie de Pascal n'a pas ici "tout le sérieux ni toute la délicatesse qu'elle a ailleurs". Faisant allusion à l'exclamation du satiriste - "O, mon Père, tous ces gens-là sont-ils chrétiens?" - celui-ci prétend qu'elle est "plus gaie que convaincante". 2) Mais Victor Giraud n'est pas d'accord. Avec lui nous affirmons que l'effet de ce défilé de noms "est littéralement irrésistible". 3) Qu'on fasse attention, par exemple, à l'art avec laquelle Pascal a arrangé et distribué les noms des casuistes afin d'en tirer un effet comique. Sans approfondir indûment une chose si légère, on peut signaler:

(1) la rime - "Ugolin, Tambourin, Fernandez, Martinez..."

(2) le rythme amusant et les cliquetis de mots - "de Vecchis, de Grassis, de Grasselis..."

(3) l'allitération comique - "Bizozeri, Barcola, de Bobadilla..."

(4) la répétition de terminaisons drôles - "Dellacruz, Veracruz, Pedrezza, Cabrezza..."

et, en général, la juxtaposition de noms qui blessent ou chatouillent l'oreille.

(f) Si, sous cette rubrique, nous relevons les jeux de mots, c'est que, apparemment, Pascal les réserve aux occasions où il faut "répondre au fou selon sa folie" - il s'en sert presque exclusivement pour exprimer son mépris des mesquineries jésuites. Tous les lecteurs des Provinciales connaissent la conclusion de la première Lettre qui a suscité tant de commentaires:

"Je vous laisse cependant dans la liberté de tenir pour le mot 'prochain' ou non; car j'aime trop mon prochain pour le persécuter sous ce prétexte."

2) Op.cit., p. 112.

3) La Vie Héroïque de Blaise Pascal, p. 131.

"Ce jeu de mots, observe Havet, serait peut-être la seule faute de goût qu'il y aurait à relever dans les Provinciales." 4) C'est pour cette raison, peut-être, que Port-Royal a modifié ce passage dans la deuxième édition (celle de 1657), mais si cela est vrai, il faudrait expliquer pourquoi on a gardé un exemple fort semblable dans la quatorzième Lettre. Probablement on n'a pas trouvé à redire au goût de ces propos, mais plutôt au fait qu'ils parodient une citation biblique, c'est-à-dire qu'aux yeux du public ils pourraient constituer une "raillerie des choses saintes". Et Brunschvicg, n'a-t-il pas raison lorsqu'il exprime l'avis que Pascal, en ayant recours à un calembour, montre simplement de quel style il faut user avec les jésuites "pour être exactement à leur niveau"? 5)

La justesse de cette supposition est confirmée par l'examen d'un jeu de mots, moins célèbre, mais également amusant, qui se trouve dans le post-scriptum de la quatorzième Lettre. Les jésuites s'étaient mis en tête de chicaner Pascal sur le soufflet de Compiègne. Dans l'impossibilité de nier un fait incontestable, ils agitaient la question "si un coup de revers de la main sur la joue doit être appelé soufflet ou non". Le satiriste se moque de cette subtilité niaise en jouant sur le mot "probable". (En casuistique cet adjectif s'applique à une décision qu'on peut suivre en sûreté de conscience, puisqu'elle est soutenue par un seul ou plusieurs auteurs graves.)

"Je ne sais à qui il appartient d'en décider; mais je crois cependant que c'est au moins un soufflet probable.

Cela me met en sûreté de conscience."

Sans doute Port-Royal a ri de bon coeur de cette plaisanterie qui ne compromet aucunement la Bible ni les traditions de l'Église.

(g) L'une des armes les plus simples et les plus instinctives dont on use pour dégrader un adversaire est celle de l'invective. Pour le satiriste, cependant, il s'y attache

4) Op.cit., p. 119.

5) Op.cit., p. 54.

des inconvénients considérables, et Pascal devait le savoir. Quand un certain jésuite, le P. Noël, avait injurié Blaise à propos des expériences du Puy-de-Dôme, Étienne Pascal, père du satiriste, écrivit au religieux :

"Quelle gloire un homme d'honneur peut-il prétendre de l'art d'invectiver qui, de soi-même, n'est rien qu'une pure faiblesse...?" 6)

Blaise a dû lire cette admonition, et assurément l'influence de Méré et de ses amis a adouci chez lui l'effet des leçons paternelles. Rien de bas, rien de grossier, rien qui sentît l'intérêt personnel ne devaient entrer dans les écrits d'un pamphlétaire qui voulait plaire au milieu mondain.

Pourtant, il ne s'agit pas seulement d'observer les lois de la politesse. Chez un satiriste ce ne sont pas les coups brutaux qui font effet, mais les traits légers témoignant d'une supériorité calme et d'une technique brillante. Qu'on lise, par exemple, l'exorde de la quatrième Provinciale, où Pascal flétrit ses ennemis d'une façon détachée, spirituelle et finement railleuse :

"Il n'est rien tel que les Jésuites... Les autres ne font que les copier. Les choses valent toujours mieux dans leur source."

L'efficacité de ce passage, lequel laisse aux lecteurs le privilège d'élaborer la portée de l'insinuation et qui évoque le rire par l'emploi ironique d'un dicton traditionnel, est hors de doute. Pascal évite les personnalités injurieuses; il ne perd pas son sang-froid; il garde la sympathie des lecteurs - bref, il dit, ou fait entendre, tout ce qu'il veut sans pécher aucunement contre le bon goût. D'autre part les jésuites ne prenaient pas ces précautions. Dans leurs Apologies ils offensaient le public par la violence de leurs imputations et par la grossièreté de leurs infamies. Tout en se rendant ridicule, par leurs calomnies incroyables, ils paraient incon-

6) Cité par G. Truc, op.cit., p. 11.

sciemment leurs victimes d'une auréole de magnificence 7). C'est ce qui arrive parfois lorsque des invectives proférées sans art ni mesure trahissent la crainte et l'impuissance de leurs auteurs - "Les injures sont les raisons de ceux qui ont tort" (Rousseau).

Comme de raison Pascal exploite l'imprudenc e et la maladresse des calomniateurs. Dans une intention satirique il va jusqu' à cataloguer les injures qu'on lui adresse depuis longtemps:

"Vous m'appeliez 'Impie, Bouffon, Ignorant, Farceur, Imposteur, Calomniateur, Fourbe, Hérétique, Calviniste déguisé, Disciple de Du Moulin, Possédé d'un légion de Diables', et tout ce qui vous plaît." (XIIIe L.P.)

Après avoir réduit, de cette façon, l'invective des jésuites à une verbosité cocasse du genre rabelaisien, il fait l'observation suivante (noter le ton sec, digne des meilleurs humoristes anglais):

"...je serais fâché qu'on crût tout cela de moi."

ajoutant bientôt le coup de grâce - "Je vous plains, mes Pères, d'avoir recours à de tels remèdes." Et voilà, une fois pour toutes, la méthode pascalienne de réfuter les impostures. Dans la quinzième Lettre, par exemple, il revient à l'artifice de la pitié. Voici comment il se moque de l'apologiste jésuite:

"Je le plains de le voir à toute heure hors du sujet pour s'étendre en des calomnies et des injures contre les vivants et contre les morts."

Puis, dans la seizième, il cite de nouveau quelques diatribes extravagantes de ses adversaires - "...s'amuserait-on à prouver qu'on n'est pas 'porte d'enfer' et qu'on ne bâtit pas le trésor de l'Antéchrist?" Pascal écarte donc toutes leurs charges en refusant de les prendre au sérieux, et c'est là, peut-être, le pire affront qu'on puisse faire à ses ennemis.

7) Cf. J. Bullitt, op.cit., p. 44.

Un satiriste ne dispose que d'un seul moyen pour faire accepter des discours cinglants et injurieux. C'est de convaincre les lecteurs, par les faits qu'il présente, par son éloquence et son indignation sincère, que ses victimes méritent vraiment d'être dénigrées et frappées d'anathème. En même temps il lui faut absolument montrer qu'il est maître de sa passion. Pour peu qu'il s'emporte, il se donne l'air d'un fanatique qui divague, et c'en est fait de son autorité.

Tenons compte de tout cela pour bien estimer le génie satirique de Pascal. Avant d'invectiver contre les casuistes, par exemple, ce qui n'arrive que très rarement, Pascal expose d'abord diverses décisions choquantes. Or, quand on vient d'apprendre, comme dans la quatorzième Lettre, qu'on peut tuer des voleurs de pommes ou des juges fâcheux, on ne saurait se scandaliser d'un discours comme celui-ci (Noter la forme impersonnelle du discours et la note de sollicitude véritable):

"Il serait à désirer que ces horribles maximes ne fussent jamais sorties de l'enfer, et que le diable, qui en est le premier auteur, n'eût jamais trouvé des hommes assez dévoués à ses ordres pour les publier parmi les Chrétiens." (XIVe L.P.)

De même le satiriste apporte du soin à placer un nouveau déchaînement de colère après une comparaison passionnée entre la justice des magistrats et la "défense meurtrière" des casuistes:

"Sont-ce des religieux ou des prêtres qui parlent de cette sorte? Sont-ce des Chrétiens? Sont-ce des Turcs? Sont-ce des hommes? Sont-ce des démons? Et sont-ce là des mystères révélés par l'Agneau à ceux de la Société, ou des abominations suggérées par le dragon à ceux qui suivent son parti?" (XIVe L.P.)

Dans ce passage-ci le satiriste n'affirme rien: il se borne à poser une série de questions qui présupposent toutes l'assentiment des lecteurs. De plus l'éloquence de la gradation -

prêtres, Chrétiens, Turcs, hommes, démons - y impose une forme artistique prouvant que Pascal a l'empire sur soi, tandis que l'habile allusion aux abominations du dragon (symbole pris de l'Apocalypse) propose une alternative fort juste à l'allégorie d'Escobar.

CHAPITRE IX: LA PARODIE ET LA CARICATURE.

Parmi les procédés de la dégradation la parodie et la caricature occupent une place assez spéciale. Amusantes en elles-mêmes, comme l'humour, elles permettent souvent au satiriste de s'effacer complètement derrière son oeuvre.

I

(a) Précisons d'abord le premier de ces termes: le parodiste tourne en raillerie un ouvrage, une lettre, une doctrine, en transposant du sérieux au burlesque leurs expressions et leurs idées.

(b) L'on voit par cette définition que, ça et là, nous avons déjà effleuré le sujet. Les syllogismes que contrefait Pascal pour ridiculiser la logique des jésuites, les historiettes qu'il présente dans un encadrement ironique, les proverbes et les citations qu'il travestit, constituent tous des parodies plus ou moins typiques. Au présent chapitre nous ne reviendrons donc pas à ces trois catégories. Nous nous contenterons d'analyser La Réponse du Provincial, car, cet intermède à part, les exemples de parodie sont peu abondants.

(c) Relevons toutefois un cas isolé qui se trouve dans la première Provinciale. Quand, après quelques coups d'essai, Montalte réussit à définir le pouvoir prochain selon les thomistes, les Pères enchantés l'embrassent en lui disant deux fois: "Voilà qui va bien!". Mais Montalte, s'apercevant de la duplicité des thomistes, perce leur masque jovial en parodiant ironiquement leurs paroles:

"Voilà qui va bien, leur dis-je à mon tour; mais selon vous les Jansénistes sont Catholiques et M. Le Moine hérétique."

C'est fort bien de vous voir si bienveillants, veut dire Pascal, mais vous êtes des hypocrites.

(d) Probablement Sainte-Beuve a-t-il raison de supposer que les deux billets cités par le provincial sont apocryphes, et qu'ils ont été fabriqués de toutes pièces par le satiriste. 1)

1) Op.cit., III, p. 88.

En effet ils nous semblent trop brillants et trop malicieux pour être des lettres authentiques. L'on dirait plutôt que, ayant entendu les rires éclatants de ses lecteurs, eux qu'il doit sans cesse flatter et qui ne sont pas toujours plus raisonnables que les victimes de leur gaieté, Pascal n'a pas pu s'empêcher de badiner un peu à leurs dépens - pas trop cependant, car il ne faut pas offenser ses amis. Il y^a d'abord cette allusion narquoise aux femmes, dont l'éducation à cette époque laissait parfois encore à désirer. Les Lettres "sont intelligibles aux femmes mêmes", affirme le provincial. (Montalte vient de leur adresser solennellement le compliment qu'elles font la moitié du monde - IIIe L.P.) Ensuite le provincial se joue de l'académicien qui est censé avoir écrit le premier billet. Celui-là présente le bonhomme comme "un des messieurs de l'Académie, des plus illustres entre ces hommes tous illustres" - expression moqueuse qui est passé en lieu commun de l'esprit bourgeois. Alors même que les billets ne seraient pas de pures inventions, cette mise en oeuvre légèrement railleuse, la façon aussi dont le style des billets se détache nettement du style pascalien, suffit à les faire passer pour des parodies.

Soi-disant le premier billet est une condamnation du barbarisme "pouvoir prochain". Cependant, cette lettre est remplie d'à-côtés qui n'ont rien à voir à la question. 2) L'académicien parle de "la mémoire du feu M. le cardinal" et il paraît avoir une idée fixe concernant le pouvoir borné de son Académie française - du moins il y revient deux fois. Et que le pauvre homme s'échauffe d'une bagatelle, qu'il entasse des mots emphatiques:

"...en qualité d'Académicien, je condamnerais d'autorité, je bannirais, je proscrierais; peut s'en faut que je ne dise, j'exterminerai de tout mon pouvoir ce pouvoir prochain qui fait tant de bruit pour rien." (noter le thème central de Pascal)

2) Cf. E. Mortimer, Blaise Pascal, the Life and Work of a Realist, p. 138.

Quelle caricature d'un pédant et quel parodie délicate du style académique! Selon Sainte-Beuve 3) Pascal simulerait dans les expressions "peu s'en faut que je ne die" (=l'ancien orthographe, éditions de 1657 et de 1659) et "j'en suis marri" un style "un peu plus ancien, plus suranné que le sien propre, lequel ne l'est pas du tout". A cause de l'évolution rapide de la langue, l'Académie serait donc un peu arriérée, ne pouvant se tenir à la page. Mais peut-être le critique est-il trop ingénieux. Havet signale⁴⁾ que Pascal lui-même emploie "die" dans la sixième Provinciale et "marri" dans le dernier paragraphe de la cinquième.

On a beaucoup spéculé sur l'identité de l'auteur du second billet. Mais se peut-il que Pascal fasse tant de mystère simplement pour nous persuader que la Lettre est authentique, c'est-à-dire pour rehausser l'effet de sa satire? Car c'est vraiment une parodie admirable du style précieux. La correspondante joue sur les mots - la lettre "narre sans narrer", étant une innocente "censure" - et elle est adonnée aux locutions hyperboliques - "Je vous suis plus obligée que vous ne pouvez vous l'imaginer...tout à fait ingénieuse...tout à fait bien écrite...les affaires les plus embrouillées"etc. D'autre part son évaluation de la première Provinciale est fort juste, ce qui fait penser Giraud 5) (d'après une idée de Sainte-Beuve -6)) que le billet est apparenté à "ces notes de presse que les auteurs contemporains rédigent généralement eux-mêmes" et où ils se prodiguent les jugements les plus élogieux.

Notons encore que, par plusieurs détails, le second billet rappelle le vocabulaire et les jeux de mots de Pascal. Montalte parle, par exemple, de la "censure toute censurable cu'elle est" (IIIe L.P.) et des "plus noires hérésies qui puissent s'imaginer" (IIIe L.P.), tandis que l'exorde de la première Provinciale, avec son style consciemment ampoulé, est assez ressemblant aux propos de la "précieuse".

3) Op.cit., III, p. 88. 4) Op.cit., p. 41.

5) La Vie Héroïque de Blaise Pascal, p. 112.

6) Op.cit., III, p.88.

XI

(a) Strictement parlant le terme "caricature" désigne la déformation grotesque par l'exagération voulue des traits caractéristiques du visage et des proportions du corps. Par extension, pourtant, le mot s'applique également à l'altération satirique d'un travers de l'esprit, d'une idée et même d'une doctrine, et c'est dans ce sens figuré que nous l'employons ici.

(b) Faisant allusion à la manière dont Pascal outre les effets de la "grâce actuelle", Giraud prétend que celui-ci "a fait la caricature, non le portrait du molinisme" 7). Or, on pourrait en dire autant du tableau que Pascal a fait de la casuistique. Mais n'oublions pas que, dans une certaine mesure, les passages saugrenus cités par Pascal sont eux-mêmes des caricatures de la morale et de la religion. Tout en accordant donc que le satiriste fait valoir ces maximes par des rapprochements et des recoupements, qu'il arrange et catalogue des décisions isolées, on ne peut perdre de vue qu'il a recours à ces procédés pour "montrer à la loupe...un esprit que tout le monde sentait et que tout le monde détestait" 8). L'observation de Havet est confirmée par les théories du critique américain E. Johnson (il parle du mélodrame qui est, pour ainsi dire, la caricature transportée sur la scène):

"...it overlooks part of the whole and magnifies other parts to startling proportions. It may therefore result either in serious falsification or in a wild but illuminating chiaroscuro." 9)

Parfois Pascal prend le parti de renchérisse un peu sur les caricatures des casuistes. C'est ce qui arrive, par exemple, dans la sixième Provinciale, où le satiriste attribue au bon Père ^{un} de ces aveux incroyables. Afin de ne pas désespérer le monde, affirme le Père, les jésuites sont forcés d'intro-

7) Pascal, l'Homme, l'Œuvre, l'Influence, p. 93.

8) Op.cit., p. p. XII.

9) The Nature and Value of Satire, p. 17.

duire des adoucissements dans les moeurs. Juscu'à ce point le satiriste ne dépasse pas les limites du vraisemblable: il a mis le doigt sur le "dessein capital" des jésuites. Mais avant peu le jeu commence - dans leurs remaniements de la morale, les casuistes auraient égard aux vices les plus populaires:

"Les hommes sont aujourd'hui tellement corrompus, que ne pouvant les faire venir à nous, il faut bien que nous allions à eux...Et c'est pour les retenir que nos casuistes ont considéré les vices auxquels on est le plus porté dans toutes les conditions, afin d'établir des maximes si douces, sans toutefois blesser la vérité, qu'on serait de difficile composition si l'on n'en était content."

Enfin le satiriste met dans la bouche du bon Père un résumé où celui-ci vante la nature compréhensive de la casuistique. les doctes hommes ont pensé à tout. Il y a des maximes pour "ceux qui sont mal dans leurs affaires (noter les insinuations) ...pour les femmes dévotes, pour celles qui ne le sont pas, pour les gens mariés, pour les gens dérégés" etc. Par cette liste, semble-t-il, Pascal veut nous faire accroire que les jésuites, avec une duplicité complète, s'adaptent doucement aux besoins, aux vertus, aux vices du public. Mais méfions-nous! Il ne faut pas interpréter tout cela à la lettre. Pascal ne veut pas du tout donner une entorse à la vérité. S'il fausse et dénature les choses d'une façon si burlesque, c'est simplement pour mettre en relief une tendance et un danger qu'il veut prévenir à tout prix et pour railler la politique de ses adversaires. Pascal, ne dit-il pas dans la troisième Lettre que les jésuites ne cherchent pas à corrompre les moeurs?

Passons maintenant à la caricature des personnes. "Pascal anime un peuple de marionnettes, dit J. Steinmann. Faute de pouvoir les exhiber sur les planches, l'auteur campe leurs

caricatures à grands traits de plume, les fait argumenter et gesticuler." 10) Les exemples ne manquent pas. Dans la première Lettre on trouve, entre autres, la caricature d'un janséniste. Ce dernier s'échauffe "d'un zèle dévot", car il ne déguise jamais ses sentiments. Tandis qu'il anathématise "comme hérétique et impie" la doctrine des calvinistes, il défendrait "jusqu'à la mort" les dogmes de sa secte. De plus il y a le moliniste rusé, dont nous avons parlé ailleurs, et le docteur thomiste qui coupe les cheveux en quatre - "il faut être théologien pour en voir le fin. La différence qui est entre nous est si subtile, qu'à peine pouvons-nous la marquer nous-mêmes." L'une des meilleures charges est celle du jésuite bibliomane de la quatrième Lettre. Au milieu d'une discussion le bonhomme quitte Montalte et le janséniste pour "aller chercher ses livres", l'adjectif possessif étant très significatif. Bientôt il revient "chargé de livres", et tendant à Montalte une oeuvre du P. Annat, il prononce ces paroles qui évoquent toute une vie, toute une méthode d'étude:

"...lisez à la page 34, où il y a une oreille et voyez les lignes que j'ai marqué avec du crayon; elles sont toutes d'or."

Ces petits détails réalistes, l'image du jésuite qui rentre chargé de livres, par exemple, ne valent-ils pas les esquisses d'un caricaturiste? Sainte-Beuve s'égaie de la bienveillance démonstrative des Pères que rencontre Montalte. Les thomistes de la première Lettre l'embrassent et, dans la deuxième, on est "ravi" de le revoir. Le bon Père casuiste à son tour, lui fait d'abord "mille caresses", car il l'aime toujours. Voici le commentaire de Sainte-Beuve sur la première de ces scènes attendris^santes:

"Tous ceux qui ont connu, même de nos jours, de bons Pères, de bons religieux paternes, qui ne sont pas du bord janséniste, n'ont-ils pas couru le risque, en causant avec eux,

d'être embrassés de la sorte?"

(c) L'on sait que Pascal aime combattre ses ennemis avec leurs propres armes. Or, tant est son habileté qu'il sait retourner contre les jésuites leurs caricatures mêmes. Le P. Le Moine lui en donne l'occasion dans son livre De la Dévotion aisé dont il est question au cours de la neuvième Provinciale. Voulant corriger "l'étrange idée" que le monde se fait de la dévotion, ce Père déclare; non sans un peu de vanité: "La vertu ne s'est pas encore montrée à personne; on n'en a point fait de portrait qui la ressemble." Quant au dévot pâle et mélancolique, avec son amour de la solitude, son travail douloureux et son aversion pour les divertissements, il semble au jésuite que ces mœurs austères sont imputables à son humeur, à sa complexion et au flegme dans ses veines plutôt qu'à la piété. Sans doute le ton désapprouvateur du jésuite, et son dénigrement d'un personnage, ^{estime} ont choqué Pascal qui avait déjà un penchant marqué pour les mortifications et les mœurs sévères de la vie ascétique. Mais le passage que le jésuite rapporte ensuite a dû l'horrorifier. Là le casuiste prétend bien décrire "un fou mélancolique", mais celui-ci ressemble d'une manière suspecte à un saint du moyen âge:

"...il s'aime mieux dans un tronc d'arbre ou dans une grotte que dans un palais...Quant aux affronts et aux injures, il y est aussi insensible que s'il avait des yeux et des oreilles de statue. L'honneur et la gloire sont des idoles qu'il ne connaît point...Une belle personne lui est un spectre. Et ces visages impérieux et souverains, ces agréables tyrans (les femmes?), qui font partout des esclaves volontaires et sans chaînes, ont le même pouvoir sur ses yeux que le soleil sur ceux des hiboux." etc.

S'il ne savait, nous assure Pascal, que le P. Le Moine était l'auteur de cette peinture, il l'aurait attribuée à "quelque impie" qui l'aurait faite à dessein de tourner les saints en ridicule". Mais même sans le commentaire ironique de Pascal,

il se détache insensiblement de cette caricature une autre, bien contraire à l'effet voulu. Nous entrevoyons le portrait d'un religieux qui appelle les divertissements et les jeux "la fleur de la joie" et "l'assaisonnement de la vie", qui est adonné aux plaisirs, à l'ambition, à l'honneur. Et, si nous interprétons bien la conclusion du passage, le jésuite ne dédaigne pas l'esclavage "sans chaînes" des belles dames. Dirigée en partie contre les jansénistes, cette caricature finit donc par exposer le relâchement et la mondanité des jésuites - ce qui revient à dire que Pascal en fait un des procédés les plus typiques de sa satire.

CONCLUSION.

Il est difficile d'évaluer justement la satire des Lettres Provinciales, sans la soumettre à une analyse détaillée. Celui qui lit en amateur ces "pamphlets ironiques sur des matières de théologie" 1) conclura bien que Pascal est habile et spirituel, mais il ne s'apercevra guère de l'étonnante variété que révèle une étude sérieuse. Cette découverte n'est pas la seule récompense accordée par une analyse systématique: tout en débrouillant la multitude de procédés, l'on pénètre peu à peu l'essence et la structure de la satire elle-même; l'on se rend compte qu'il n'y a presque pas d'artifice que le satiriste n'ait exploité et qu'il n'ait exploité à fond. N'est-il pas remarquable qu'un savant de métier, voire un janséniste qui, toute sa vie, n'a lu que des oeuvres graves (sauf les livres des casuistes), ait inventé ou retrouvé tant de procédés qui font rire, sans jamais sembler médiocre ni artificiel?

Cependant ce n'est pas simplement la technique brillante, la diversité des ressources, qui expliquent le succès de la satire pascalienne. Il faut y ajouter la perfection de la forme et la qualité de l'inspiration. L'esprit présuppose souvent l'éloquence, mais on se lasserait de l'un et de l'autre si les Provinciales ne reflétaient cet amour profond du vrai et de l'honnêteté qui anime toutes les oeuvres de Pascal. Comme le dit Lanson, le satiriste "a réalisé cette loi des grandes oeuvres d'art, de dépasser les circonstances contingentes qui lui ont donné l'être, et de revêtir un intérêt absolu, universel". 2)

Dans l'Introduction nous avons fait mention du portrait de Pascal (découvert par Ulysse Mussalli). Peut-être la présente thèse sert-elle à éclairer davantage quelques aspects de l'homme qu'oublie souvent les lecteurs des Pensées et que suggère puissamment cette peinture.

1) J. Steimann, op.cit., p. 135. 2) Op.cit., p. 462.

BIBLIOGRAPHIE.

Sauf indication contraire les citations des écrits pascaliens suivent le texte (avec orthographe modernisée) établi par J. Chevalier dans son édition des Oeuvres Complètes, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, Paris, 1954. Pour les Lettres Provinciales nous avons également consulté les éditions suivantes:

Les Provinciales, éd. de P.A. Becker, Hachette, Paris, 1908.

Les Provinciales, extraits, éd. de P. Clarac, Classiques Larousse, Paris, 1934.

Les Provinciales de Pascal, (2 tomes) Librairie Delagrave, Paris, 1889.

Les Provinciales, éd. J. Steinmann, Librairie Armand Colin, Paris, 1962.

Les Provinciales de Blaise Pascal, éd. de H.F. Stewart, M.U.P. 1951.

Oeuvres sur Pascal etc.

- Adam A. Histoire de la Littérature Française au XVIIe Siècle, Tome II - L'Époque de Pascal, Domat Monchrestien, Paris, 1951.
- Alexander S. Pascal the Writer, Aberdeen U.P., 1931.
- Arland M. Avec Pascal, Carré, Paris, 1946.
- Bayet A. Les Provinciales de Pascal, G.E.L., Paris, 1946.
- Béguin A. Pascal par Lui-même, Éditions du Seuil, Paris, 1957.
- Bergson H. Essai sur le Rire - texte reproduit dans les Oeuvres, éd. de A. Robinot et de H. Gouhier, P.U.F., Paris, 1959.
- Boutroux E. Pascal, Hachette, Paris, 1907(?).
- Brunetières F. Études Critiques, 4e série, article Des Provinciales, Hachette, Paris, 1890.
- Brunschvicg L. Blaise Pascal. Librairie J. Vrin, Paris, 1953.
- Brunschvicg L. Descartes et Pascal, Lecteurs de Montaigne, Brentano, New York, 1944.
- Bullitt J. Jonathan Swift and the Anatomy of Satire - A

- Study of Satiric Technique. O.U.P., 1955.
- Castex et Surcr Manuel des Études Littéraires Françaises (XVII^e Siècle), Hachette, Paris, 1947.
- Chevalier J. Pascal, Librairie Plon, Paris, 1922.
- Fletcher F. Pascal and the Mystical Tradition. O.U.P., 1954.
- Giraud V. Pascal - L'Homme, L'Oeuvre, L'Influence, Albert Fontemoing, Paris, 1905.
- Giraud V. La Vie Héroïque de Blaise Pascal, G. Crès, Paris, 1923.
- Hasselmann J. La Satyre Ménippée, extraits, Classiques Larousse, Paris, 1941.
- Johnson E. The Nature and Value of Satire (dans son Treasury of Satire), Simon and Schuster, New York, 1945.
- Lafuma L. Controverses Pascaliennes, Luxembourg, Paris, 1952.
- Lanson G. Histoire de la Littérature Française, Hachette, Paris, 1912.
- Lefèbvre H. Pascal (Tome II),...Paris, 1959.
- Lenient C. La Satire en France (Tome I), Hachette, Paris, 1886.
- Magendie La Politesse Mondaine (Tome II), Alcan, Paris, 1925.
- Mauriac F. Blaise Pascal et sa Soeur Jacqueline, Hachette, Paris, 1931.
- Mauriac F. Le Méchant Polémiste?, Figaro Litt., Paris, 29 juillet, 1961.
- Mesnard J. Pascal, L'Homme et L'Oeuvre, Hatier-Boivin, Paris, 1956.
- Michaud J. L'Oeuvre de Pascal, Hachette, Paris, 1954.
- Milon J. Deux Opinions sur Pascal, Revue de l'Hist. Litt. de la France, 1928, pp 1-22.
- Mortimer E. Blaise Pascal, the Life and Work of a Realist, ...London, 1959.
- Oeuvre Collectif Blaise Pascal, L'Homme et L'Oeuvre, Éd. de Minuit, Paris, 1956.
- Le Roy G. Pascal, Savant et Croyant, P.U.F., Paris, 1957.

- Sainte-Beuve Port-Royal(3e Livre), éd. de M. Leroy, Cal-
limard, Paris, 1954.
- St Cyres (Viscount) Pascal, ...London, 1909.
- Spoerri T. A Propos de la Sincérité de Pascal, Revue d'Hist.
Litt. de la France, 1923, pp 300-312.
- Steinmann J. Pascal, Bibliothèque de Cluny, Paris, 1954.
- Stewart H.F. The Heart of Pascal, C.U.P., 1945.
- Stewart H.F. The Secret of Pascal, C.U.P., 1941.
- Strowski F. Pascal et son Temps, (3 tomes), Librairie
Plon, Paris, 1909-1921.
- Truc G. Pascal son Temps et le Nôtre, Éditions Albin
Michel, Paris, 1949.
- Worcester D. The Art of Satire, Harvard U.P., 1940.

TABLE DES MATIÈRES.INTRODUCTION.

p. 1

I Découverte d'un nouveau portrait de Pascal - II Définition de "satire" - III Le sujet de la thèse - IV Fond historique des Lettres Provinciales - V Circonstances favorables au satiriste.

CHAPITRE I: L'INSINUATION PRÉALABLE.

p. 5.

I Importance du rapport auteur-lecteur: (a) besoin de gagner la faveur des lecteurs; (b) Pascal et l'art de plaire; (c) l'éducation mondaine de Pascal; (d) l'influence de Méré - II Les artifices d'insinuation: (a) Pascal champion de l'honnêteté; (b) la solidarité; (c) la flatterie habile; (d) la complicité; (e) le ton cavalier; (f) le détachement; (g) l'humilité; (h) la laïcité; (i) la dialectique cachée; (j) la verve et la confiance; (k) le style.

CHAPITRE II: PASCAL AVOCAT.

p. 20.

I La technique de l'avocat: (a) l'exploitation de la curiosité des lecteurs; (b) l'emploi d'aveux; (c) l'insinuation; (d) les excès de l'avocat; (e) la sincérité de l'avocat.

CHAPITRE III: LE SAVANT - LE LOGICIEN.

P. 32.

I Introduction - II Le savant: (a) collaboration du savant et de l'honnête homme; (b) Pascal n'est pas sceptique; (c) raillerie des fausses autorités - III Le logicien: (a) l'application satirique de la logique; (b) l'importance de bien définir; (c) les inconvénients d'une réfutation formelle; (d) l'exagération burlesque; (e) l'invention de sophismes absurdes; (f) la parodie du syllogisme formel; (g) la pétition de principe; (h) la réfutation vaine; (i) l'inconséquence logique; (j) l'argument ad hominem; (k) la combinaison d'arguments contradictoires; (l) le dilemme; (m) le doute cartésien; (n) la démonstration par l'absurde et la méthode inverse.

CHAPITRE IV: L'HUMOUR.

p. 51.

I Introduction - II Définition - III Les deux genres d'humour: (a) l'humour bienveillant; (b) l'humour "scientifique"; IV Les objets de l'humour: (a) la fantaisie débridée; (b) la disproportion burlesque; V Conclusion.

CHAPITRE V: L'IRONIE.

p. 59

I Introduction - II Les genres d'ironie: (a) l'ironie socratique; (b) l'ironie pure; (c) l'éloge ironique - III La défense de l'ironie - IV Pascal renonce à l'ironie - V Le sarcasme.

CHAPITRE VI: LA COMÉDIE.

p.72.

I Introduction - II Les procédés de la comédie: (a) la représentation dramatique du ridicule; (b) réduction des jésuites à un type comique; l'*εἰρῶνεια* et le comique de situation; (d) l'inversion des rôles; (e) deux procédés "spéciaux".

CHAPITRE VII: IMAGES ET RÉCITS SATIRIQUES.

p. 82.

I Introduction - II Images: (a) les explications socratiques; (b) les images socratiques; (c) la parité; (d) les images prolongées - 1. la parabole; 2. l'allégorie - III Récits: (a) l'historiette; (b) l'anecdote; (c) contes et récits.

CHAPITRE VIII: LA DÉGRADATION SATIRIQUE.

p. 95.

I Définition - II Les procédés de la dégradation: (a) les associations d'idées; (b) la diminution; (c) la pitié; (d) le "bathos"; (e) l'énumération burlesque; (f) les jeux de mots; (g) l'invective.

CHAPITRE IX: LA PARODIE ET LA CARICATURE.

p. 109.

I La parodie: (a) définition; (b) trois catégories qui ont déjà été analysées; (c) un cas isolé; (d) la Réponse du Provincial - II La caricature: (a) définition; (b) les objets de la caricature; (c) Pascal retourne contre leurs auteurs les caricatures des jésuites.

CONCLUSION.

p. 117.

BIBLIOGRAPHIE.

p. 118.

TABLE DES MATIÈRES.

p. 121.